

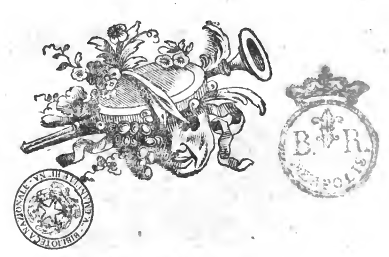
A

GUSTAVE III

ROI DE SUEDE.

L'IDOLATRIE
DE CE
SIECLE PHILOSOPHIQUE.

PREMIERE IDOLE
LA PAIX PERPETUELLE.



OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND.

MANNHEIM
CHEZ C. F. SCHWAN, LIBRAIRE DE LA COUR
1779.

PREMIERE IDOLE.

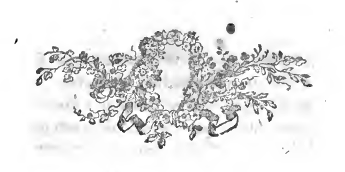
LA PAIX PERPETUELLE.

SIRE,

C'eſt au Créateur d'un Eſprit national, au Légiſlateur & au Modèle de ſon peuple, c'eſt au Prince qui fait conſiſter ſa grandeur, à vivre moins pour ſoi même que pour ſon Royaume & pour la Poſtérité, que conſacre ces feuilles avec le plus profond reſpect,

de Votre Majeſté

le très humble & très obéiſſant ſerviteur
Embſer.



» La guerre eſt le grand crime des ſouverains de la terre, & le fléau éternel de ſes habitans. La paix eſt l'union céleſte des Rois, & une ſource intariſſable de bonheur pour leurs ſujets. La guerre eſt en même tems le fruit & d'un cœur féroce & d'un eſprit foible. Le déspote altier, qui portant le glaive de l'ange exterminateur pourſuit le phantome de l'immortalité par deſſus des millions de cadavres, & qui la torche à la main incendie l'univers, détruit tous les monumens glorieux élevés par les hommes; eſt auſſi imbécille, qu'il eſt criminel, parce qu'il man-

que & doit manquer néceſſairement ſon but. C'eſt une frénéſie, d'abreuver du ſang de cent mille victimes une poignée de terre avant que de pouvoir la conquérir. Un peuple livré aux fureurs d'une guerre injuſte ſe plonge tôt ou tard le fer dans ſes propres entrailles. L'hiſtoire de France & d'Angleterre depuis Edouard III préſente une ſuite de ſcenes ſanglantes & une chaine de forfaits atroces, qui balançant ces deux rivaux les affoibliſſent tous les deux. Ce ſont des forcenés, qui ſe heurtant violemment, ſuccombent ſous les coups qu'ils ſe portent. Les mortels ne ſauroient être heureux, tant que le dernier germe de cette maladie infernale ne ſera pas étouffé. Les horreurs d'une bataille, les flots de ſang, les corps mutilés, le carnage des guerriers, les cris perçans, les accens plaintifs & le gémiſſement des bleſſés & des mourans, une ville enſevelie ſous ſes murs, & une autre diſparoiſſant dans des torrens de flâme & de fumée, quels objets de friſſonnement! L'ami des hom-

hommes frémit de voir rompre tous les liens humains. Le fils unique arraché aux bras paternels pâlit sur le champ de bataille. Le père d'un nombre de malheureux expire nageant dans son sang. La guerre est la déstruction de tous les nœuds des mortels, le renversement de leurs droits, l'anéantissement de leur bonheur; c'est la mort des nations. C'est le démon ennemi du genre humain, qui combat éternellement le génie céleste. L'un peuple, l'autre dépeuple; l'un fortifie les liens des hommes, l'autre les déchire; l'un anime, l'autre massacre; l'un est fondateur & l'autre est déstructeur de la grandeur humaine; l'un respire le bonheur, l'autre ne fait qu'exhaler les vapeurs empestées de la misère. La paix perpétuelle devroit être l'objet des voeux & des soins de tous les souverains. Elle est possible cette source éternelle de bonheur; elle sera réelle, quand les hommes seront plus éclairés & moins corrompus.„ C'est ainsi, que les Rousseau, les Gaillard, les Raynal; c'est ainsi que des

Philoſophes entrainés par un ſaint enthouſiaſme déclament contre la guerre.

Perſonne ne ſauroit nier les inconvéniens & les horreurs de la guerre, ni combattre les avantages & les douceurs de la paix. Mais le projet de paix perpétuelle ne feroit-il pas une chimère? & devroit on l'exécuter, quand même il pourroit l'être? La paix continuelle n'entraineroit-elle pas inévitablement des ſuites funeſtes? & la guerre n'eſt elle pas le reſſort & à certains égards l'unique reſſort de la grandeur humaine? Ne peut-on pas dire qu'elle détruit & reproduit en même tems les nations?

Ce feroit un travail bien ſuperflu, de vouloir faire l'éloge des fruits précieux de la paix. C'eſt dans ſon ſein que réſident les lettres, les arts, les ſciences, le commerce & quels bienfaits ne répandent-ils pas ſur l'eſpece humaine! Il eſt naturel que les amis de Dieu & des hommes tâchent de la conſerver pour toujours. En ſongeant à l'eſprit déſtructeur

de

de la guerre, qui trouble, abaiſſe, anéantit les peuples, n'eſt il pas ſage de s'occuper des moyens de l'étouffer entièrement? L'image du monde, quand on rapproche le tableau de l'hiſtoire, eſt le cruel ſpectacle de furieux, qui ſe jettant les uns ſur les autres s'égorgent mutuellement. On ne voit que des poignards retirés d'un cœur pour être enfoncés dans un autre. La terre eſt un échaffaud, où le bourreau devient à ſon tour la victime. Quel eſt le motif de tant de crimes? On s'acharne pour de petits intérêts paſſagers. Quelle en eſt la fin? La déſtruction & la ſervitude.

Reſpectable Fenelon, toi qui plaidois la cauſe des peuples devant le trone des Rois, dont tu fus le précepteur, ta mémoire eſt chère & ſacrée. Tu fus perſécuté dans le ſiècle, où tu vivois. Une fureur guerrière agitoit alors les eſprits. Mais tu triomphes ſous un Roi pacifique. Louis XVI t'érige un monument. Si jamais le monde pouvoit t'ou-

blier, il mériteroit ſon malheur & ſes fers. Tendre ami de tes frères, honnête Abbé de St. Pierre, quelle émotion délicieuſe cauſoit à ton cœur le projet ſublime & bienfaiſant d'une paix perpétuelle! Réaliſant en toi même le tableau touchant de la félicité du genre humain, tu goutas des plaiſirs céleſtes. Repoſe tranquillement, cendre d'un ſage, qui vouloit forcer le monde à embraſſer le bonheur. Homme extraordinaire, immortel Rouſſeau, tu dis en vain aux peuples d'une voix plus forte: vivés en paix & vous ſerés heureux. Perſonne ne t'écoute, les cœurs ſont ſourds à tes accens. Grand Morus, l'idée ſublime de la paix perpétuelle, développée dans ton ouvrage, enflammoit ton cœur: car ton reve délicieux fut de tous tems la volupté des ames nobles. Ce que le raiſonnement & la philoſophie ne purent effectuer, ton amour ardent des hommes, ô Gaillard, tâchoit de l'établir par l'hiſtoire.

„Si

„Si cette entreprise est une folie, c'est une folie douce & humaine, qui combat une folie cruelle *)„ Tu appris au monde par l'exemple de deux peuples rivaux devenus également malheureux, & par l'expérience de plusieurs siècles, que les guerres sont aussi absurdes qu'injustes & que les conquérans sont aussi insensés que méchans. Que toutes les faveurs divines se répandent sur vous, ames nobles & généreuses, cœurs sublimes & enflammés de l'amour pur & sacré du genre humain! Combien est il à souhaiter, que vos projets aimables puissent être mis en exécution!

Mais doivent ils l'être? C'est avec le sentiment de la plus profonde douleur, que j'écris ces paroles, dures, je l'avoue, mais vrayes. Le Projet de paix perpétuelle ne peut, & quand il pourroit, ne doit pas être réalisé. Si c'est une chimère, ce voeu s'évanouit de lui-même, & si

*) Histoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre.

ſi l'eſpece humaine en devenoit encore plus malheureuſe, adorons en ſilence la providence divine. La félicité parfaite n'eſt pas ſur la terre, & tout breuvage humain eſt mêlé de nectar & d'abſinthe.



PRÉ-

PRÉMIERE PARTIE.

Le projet de paix perpétuelle
peut il être réalisé ?

Abandonnons toutes les idées vagues & imparfaites concernant le projet de paix perpétuelle, pour attacher notre examen uniquement à celui de l'Abbé de S. Pierre publié & embelli par J. J. Rousſeau*). Pour cet effet nous allons en donner un extrait complet.

„Les embarras & les obſtacles d'un gouvernement quelconque, naiſſent moins de ſa conſtitution que de ſes rélations externes; de ſorte qu'on eſt contraint de ſonger plus à le mettre en état de réſiſter aux autres, qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre ſocial étoit comme on le prétend**), l'ouvrage de la raiſon plutôt que des paſſions, eût-on tardé ſi longtems à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ſes concitoyens,

*) Extrait du projet de paix perpétuelle.

**) Qui peut l'avoir prétendu?

toyens, & dans l'état de nature avec le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulieres que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles; & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre humain?„

„S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les peuples par des liens semblables aux individus, soumette également les uns & les autres à l'autorité des loix. Ce gouvernement est le seul propre à contenir également les sujets, les chefs & les étrangers.„

„Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etrusques leurs Lucumonies*, les Latins leurs Féries, les Gaules leurs Cités, & les derniers soupirs de la Grece devinrent

*) C'est ainsi que M. Rousseau appelle les cantons confédérés des Etrusques, dont chacun étoit soumis à un souverain nommé *Lucumo*.

rent encore illuſtres dans la ligue Achéenne **. Mais nulles de ces confédérations n'approcherent pour la ſageſſe de celle du Corps germanique, de la Ligue helvétique & des Etats-généraux. Que ſi ces corps politiques ſont encore en ſi petit nombre & ſi loin de la perfection, c'eſt que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine.

„Outre ces confédérations il s'en peut former d'autres moins apparentes & non moins réelles. C'eſt ainſi que toutes les puiſſances de l'Europe forment entr'elles une ſorte de ſyſtême qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une ſorte d'équilibre, qui eſt l'effet néceſſaire de tout cela & qui ne ſeroit pas ſi difficile à rompre que le penſent beaucoup de gens.„

„Cet-

*) On trouve ces ſortes de ligues dans tous les ages & parmi tous les peuples. Leur objet n'étoit pas, d'établir la paix perpétuelle, mais, d'être en état de réſiſter à un plus fort.

„Cette ſociété des peuples n'a pas exiſté avant les conquêtes des Romains. Les peuples n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes. Ainſi les Grecs diſtinguoient-ils deux eſpeces dans l'humanité, dont l'une, ſavoir la leur, étoit faite pour commander, & l'autre, qui comprenoit tout le reſte du monde, uniquement pour ſervir.„

„Les conquêtes des Romains formerent une union politique & civile, qui fut beaucoup reſſerrée par la maxime, ou trés-ſage ou très-inſenſée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & ſur-tout par le fameux décret de Claude *) qui incorporoit tous les ſujets de Rome au nombre de ſes citoyens.„.

„A la chaine politique qui réuniſſoit tous les membres en un corps, ſe joignirent les loix, qui déterminerent les devoirs & les droits réciproques du Prince & de ſes sujets, & ceux des Citoyens entr'eux. Le

*) Ou plutôt *de Caracalla*, **Gravina de Imp. Rom. §. 47.**

Le code de Théodofe & les livres de Juftinien furent une nouvelle chaine de raifon fubftituée à celle du pouvoir fouverain. „

„Un troifieme lien plus fort que les précédens, fut celui de la religion. Voilà comment le facerdoce & l'empire ont formé le lien des peuples. „

„Joignés à cela la fituation particulière de l'Europe plus également peuplée, plus également fertile, les arts, le commerce, l'humeur inconftante des habitans, les lettres &c. Toutes ces caufes réunies forment de l'Europe une fociété réelle, qui a fa religion, fes moeurs, fes coutumes, fes loix, dont aucun peuple ne peut s'écarter fans caufer des troubles. „

„A confidérer nos beaux difcours & nos procédés horribles, cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne femble être qu'un nom de dérifion. Cependant les chofes ne font que fuivre en cela leur cours naturel. Une fociété fans loix & fans chef — leurs divifions font d'autant plus funeftes, que leurs liaifons font plus inti-

intimes, & leurs fréquentes querelles ont prèsque la cruauté des guerres civiles. L'état rélatif des puiſſances de l'Europe eſt proprement un état de guerre, & les traités ſont plutôt des trêves que de véritables paix; parceque leurs droits n'y ſont jamais décidés radicalement, & que ces droits, ou les prétentions, qui en tiennent lieu entre des puiſſances qui ne reconnoiſſent aucun ſupérieur, ſeront infailliblement des ſources de nouvelles guerres. Le droit public de l'Europe n'étant point établi de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant inceſſament ſelon les tems & les lieux, il eſt plein de régles contradictoires, qui ne ſe peuvent concilier, que par le droit du plus fort; de ſorte que parmi ce déſordre continuel chacun ſe trouve inſenſiblement ſi fort déplacé, que ſi l'on pouvoit rémonter au droit primitif, il y auroit peu de ſouverains en Europe, qui ne duſſent rendre tout ce qu'ils ont. „

„Une autre ſemence de guerre, plus cachée & non moins réelle, c'eſt que les

cho-

choſes ne changent point de forme en changeant de nature — des états héréditaires, éle&tifs en apparence — des états nationaux dans des monarchies — des chefs héréditaires dans des républiques — une puiſſance dépendante d'une autre, qui conſerve encore une apparence de liberté — des peuples ſoumis au même pouvoir, qui ne ſont pas gouvernés par les mêmes loix enfin, chaque gouvernement tend toujours à s'altérer: voilà les cauſes, qui nous uniſſent pour nous détruire & nous font écrire une ſi belle doctrine ſociale, avec des mains toujours teintes de ſang humain. „

„Les cauſes du mal étant connues, le remede eſt ſuffiſamment indiqué par elles. Chacun voit que toute ſociété ſe forme par les intérêts communs; que toute diviſion nait des interêts oppoſés; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, qu'il faut une force coactive, qui concerte les mouvemens de ſes membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagemens récipro-

 ques

ques, la ſolidité qu'ils ne ſauroient avoir par eux-mêmes.„

„Ce ſeroit une erreur, d'eſpérer que cet état violent pût jamais changer par la ſeule force des choſes, & ſans le ſecours de l'art. Le ſyſtême de l'Europe a préciſément le degré de ſolidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, ſans la renverſer tout-à-fait; parceque toute grande révolution eſt déſormais impoſſible.„

„La ſituation des montagnes, des mers & des fleuves ſemble avoir décidé du nombre & de la grandeur des peuples.„

„Ne penſons pas que cet équilibre ſi vanté ait été établi par perſonne, & que perſonne ait rien fait à deſſein de le conſerver. Il exiſte; & ceux qui ne ſentent pas en eux-mêmes aſſés de poids pour le rompre, couvrent leurs vues particulieres du prétexte de la ſoutenir. Il n'a beſoin que de lui-même pour ſe conſerver. Quand il ſe romproit un moment d'un côté, il ſe rétabliroit bientôt d'un autre. Comment envi-

envifager le projet de la monarchie univerfelle, fans en voir auffi-tôt le ridicule? Il n'y a point de Potentat affés fupérieur aux autres, pour pouvoir jamais en devenir le maitre. Tous les conquérans fe préfentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangeres & differemment aguerries, à des peuples ou défarmés ou divifés, ou fans difcipline; cas dévenus impoffibles aujourd'hui. Un prince aura-t-il plus de trouppes, que tous les autres? Elles feront plus mauvaifes en raifon de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries? Il en aura moins en proportion. Aura t-il plus d'argent? Les fources en font communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invafion fubite? La famine, ou les places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'agrandir pied à pied? Il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour réfifter; le tems, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Divifera-t-il les autres puiffances pour les

vaincre l'une par l'autre? Les maximes de l'Europe rendent cette politique vaine, & le prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piège. Veut on ſuppoſer l'accord de deux ou trois Potentats? Ils ne feront pas enſemble la moitié de l'Europe, ils auront à vaincre plus fort qu'eux-mêmes; & ils ne tarderoient pas à ſe diviſer eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde exiſte, on ait jamais vu trois, ni même deux puiſſances bien unies, en ſubjuguer d'autres, ſans ſe brouiller ſur les partages. „

„Ce n'eſt pas à dire, que les Alpes, le Rhin, la mer ſoient des obſtacles inſurmontables à l'ambition; mais ces obſtacles ſont ſoutenus par d'autres qui ramenent les états aux mêmes limites. Ce qui fait le vrai ſoutien du ſyſtême de l'Europe, c'eſt bien en partie le jeu des négociations, qui prèsque toujours ſe balancent mutuellement; mais ce ſyſtême a un autre appui plus ſolide encore; & cet appui c'eſt le Corps germanique, placé au centre de l'Europe, le quel en tient toutes les autres parties en

reſpect,

refpect, & fert peut-être encore plus au maintien de fes voifins, qu'à celui de fes propres membres, cet écueil des conquerans. Malgré les défauts de cette conftitution de l'empire, il eft certain que tant qu'elle fubfifte, jamais l'équilibre de l'Europe ne fera rompu. Le traité e Weftphalie fera peut-être à jamais parmi nous la bafe du fyftême politique, & le droit public germanique eft à certains égards, celui de toute l'Europe.„

„Si le préfent fyftême eft inébranlable, c'eft en cela même qu'il eft plus orageux. Les peuples font inceffamment défolés, fans aucun profit fenfible pour les fouverains. Les interêts de toutes les cours de l'Europe fe croifent de maniere à tenir toutes leurs forces mutuellement en refpect; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une efpece de fanatisme politique, font fi pomptement changer les intérêts apparens de tous les princes, qu'on ne peut établir aucune maxime ftable fur leurs vrais intérêts, parceque tout dépend maintenant

 des

des ſyſtêmes économiques qui paſſent par la tête des miniſtres. Quoiqu'il en ſoit, le commerce, qui tend à ſe mettre en équilibre, ôte à certaines puiſſances un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres. „

„Pour former une confédération durable, il faut mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne ſoit ſeul en état de réſiſter à tous les autres & que les aſſociations particulieres, qui pourroient nuir à la grande, y rencontrent des obſtacles ſuffiſans pour empêcher leur exécution. Or, ſi ces obſtacles ſont tels que j'ai dit, maintenant que toutes les puiſſances ſont dans une entiere liberté de former entr'elles des ligues, qu'on juge de ce qu'ils ſeroient quand il y auroit une grande ligue toujours armée?„

„Il réſulte de cet expoſé, trois vérités inconteſtables: L'une, qu'excepté le Turc, il regne entre tous les peuples de l'Europe, une liaiſon ſociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux

de

de l'humanité. La feconde, que l'imperfection de cette fociété rend la condition de ceux qui la compofent pire que la privation de toute fociété entr'eux. La troifieme, que ces prémiers liens la rendent en même tems facile à perfectionner; en forte que tous fes membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur mifere.„

„Ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raifon. Mais il faut pour cela que cette confédération foit générale, qu'elle ait un tribunal judiciaire, qu'elle ait une force pour contraindre chaque état de fe foumettre aux délibérations communes, foit pour agir, foit pour s'abftenir, enfin qu'elle foit ferme & durable.„

„Il fe formera un congrès général de tous les états de l'Europe, dont les membres auront ordre de leurs fouverains refpectifs, de figner la confédération générale que je fuppofe contenue dans les cinq articles fuivans.„

„Par le prémier, les ſouverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des plénipotentiaires pour tenir dans un lieu déterminé une diète ou un congrès permanent, dans lequel tous les différends des parties contractantes feront reglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement„

„Par le ſecond, on ſpécifiera le nombre des ſouverains dont les plénipotentiaires auront voix à la diète, ceux qui feront invités d'accéder au traité; l'ordre, le tems & la manière dont la préſidence paſſera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quotité rélative des contributions, & la maniere de les lever, pour fournir aux dépenſes communes. „

„ Par le troiſieme, la confédération garantira à chacun de ſes membres, la poſſeſſion & le gouvernement de tous les états qu'il poſſede actuellement de même que la ſucceſſion éléctive ou héréditaire, ſelon que le tout eſt établi par les loix fondamentales de chaque pays; & pour ſupprimer tout-

tout-d'un-coup la ſource des démêlés qui renaiſſent inceſſamment, on conviendra de prendre la poſſeſſion actuelle & les derniers traités pour baſe dc tous les droits mutuels des puiſſances contractantes; renonçant pour jamais et réciproquement à toute autre prétention antérieure, ſauf les ſucceſſions futures contentieuſes & autres droits à écheoir, qui ſeront tous réglés à l'arbitrage de la diète, ſans qu'il ſoit permis de s'en faire raiſon par voies de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.„

„Par le quatrieme on ſpécifiera les cas, où tout allié, infracteur du traité, ſeroit mis au ban de l'Europe, & proſcrit comme ennemi public; ſavoir, s'il refuſoit d'exécuter les jugemens de la grande alliance, qu'il fit des préparatifs de guerre, qu'il négoçiât des traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui réſiſter, ou pour attaquer quelqu'un des alliés. „

„Il ſera encore convenu par le même article, qu'on armera & agira offenſivement, conjointement & à frais communs, contre tout état au ban de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens & les réglemens de la diète, réparé les torts, rembourſé les frais, & fait raiſon même des préparatifs de guerre contraires au traité.„

„Enfin, par le cinquieme, les plénipotentiaires du Corps européen auront toujours le pouvoir de former dans la diète à la pluralité des voix pour la proviſion, & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive, ſur les inſtructions de leurs cours, les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la république européenne & à chacun de ſes membres, tous les avantages poſſibles; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq articles fondamentaux, que du conſentement unanime des confédérés.„

„Quand il ſera queſtion du détail de la police du congrès on trouvera mille obſtacles,

ſtacles, & dix mille moyens de les lever. Ici il eſt queſtion d'examiner, par la nature des choſes, ſi l'entrepriſe eſt poſſible ou non. Deux queſtions.„

„La prémiere: ſi la confédération propoſée iroit ſûrement à ſon but, & ſeroit ſuffiſante pour donner à l'Europe une paix ſolide & perpétuelle?„

„La ſeconde: s'il eſt de l'intérêt des ſouverains, d'établir cette confédération?„

(M. Rouſſeau joint ici la liſte de tous les états de l'Europe, pour faire voir, qu'il n'eſt pas poſſible, ni qu'aucune des puiſſances qui la compoſent ſoit en état de réſiſter a toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.)

„Reſte à voir, ſi l'objet de l'inſtitution ſera bien rempli?„

„Les motifs, qui mettent aux princes les armes à la main, ſont ou de faire des „conquêtes,„

„Il

„Il eſt impoſſible d'en faire. Un prince qui veut s'agrandir, fait deux choſes: Il commence par ſe fortifier de bonnes alliances; puis il tâche de prendre ſon ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulieres ne ſerviroient de rien contre une alliance plus forte, & nul prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne ſauroit le faire ſans être apperçu, & puni par la confédération toujours armée.„

„Ou de ſe défendre d'un conquérant.„ „Ou d'affoiblir un trop puiſſant voiſin.„ } Ces deux cas ſont auſſi peu néceſſaires que poſſibles.

„Ou de ſoutenir ſes droits attaqués.„

„Ou de vuider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amicable.„

„Une infinité de chicanes & de prétentions obſcures & embrouillées ſeront toutes anéanties par le troiſieme article de la confédération. Ainſi toutes les demandes & prétentions deviendront claires à l'avenir, & ſeront jugées dans la diète. Ajoutés que ſi l'on attaque mes droits je dois

dois les ſoutenir par la même voie. On ne peut les attaquer par les armes ſans encourir le ban de l'empire. On doit dire la même choſe des injures, & de tous les différends qui peuvent s'élever entre deux ſouverains. Le même pouvoir, qui doit défendre leurs droits, doit auſſi redreſſer leurs griefs.„

„Ou enfin, de remplir les engagemens d'un traité.„

„On voit que n'ayant plus d'agreſſeur à craindre, on n'a plus beſoin de traité défenſif, & que comme on ne ſauroit faire de plus ſolide & de plus ſûr que celui de la grande confédération, tout autre ſeroit inutile, illégitime, & par conſéquent nul.„

„Il n'eſt donc pas poſſible, que l'objet de la paix perpétuelle ne ſoit exactement rempli par l'exécution du ſyſtême propoſé.„

„Eſt-il de l'intérêt des princes, d'établir cette confédération?„

„On

„On dira:„

„Vous ôtés aux ſouverains le droit de ſe faire juſtice à eux mêmes, d'être injuſtes quand il leur plait.„

„Vous leur ôtés le pouvoir de s'agrandir.„

„Je n'oſerois répondre, que la véritable gloire des princes conſiſte à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs ſujets; que tous leurs intérêts ſont ſubordonnés à leur réputation, qui ſe meſure ſur le bien que l'on fait aux hommes; que l'entrepriſe d'une paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, eſt la plus capable de couvrir ſon auteur d'une gloire immortelle &c. Quoiqu'il en ſoit des vertus des princes, parlons de leurs intérêts.„

„Toutes les puiſſances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres, qui ne ſont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis; parcequ'il n'y a point pour en juger de regle commune & conſtante, & qu'ils

qu'ils ſont ſouvent fondés ſur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils cauſent ne ſauroient non plus être jamais terminés ſans retour, tant faute d'arbitre compétent que parceque chaque prince revient dans l'occaſion ſur les ceſſions qui leur ont été arrachées par force dans des traités. C'eſt donc une erreur de ne ſonger qu'à ſes prétentions ſur les autres, & d'oublier celles des autres ſur nous, lorsqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de juſtice ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Dans les projets d'agrandiſſement, chacun, même dans le ſyſtême actuel, doit trouver une réſiſtance ſupérieure à ſon effort. „

„ Conſidérons la conſommation d'hommes, d'argent, l'épuiſement où la guerre jette un état quelconque, & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire, nous trouverons, qu'il perd quand il croit gagner; l'avantage étant moins réel qu'apparent, parceque la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur ſon adverſaire, on l'a per-

due

due en même tems contre les puiſſances neutres.„

„Un prince, qui, pour reculer ſes frontieres, perd autant de ſes anciens ſujets, qu'il en acquiert de nouveaux,s'affoiblit en s'agrandiſſant; parcequ'avec un plus grand eſpace à défendre, il n'a pas plus de défenſeurs. La moindre dépopulation que la guerre produit, eſt celle des armées. Il s'en fait en même-tems dans l'état une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naiſſent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la déſertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture.„

„On ſait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler ſa puiſſance, non ſeulement ſans étendre ſon territoire, mais quelquefois en le reſſerrant, comme fit très ſagement l'empereur Adrien. Ce ſont les hommes ſeuls qui font la force des rois, & de deux états qui nourriſſent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, eſt réellement

le

le plus puiſſant. C'eſt par de bonnes loix, par une ſage police, par de grandes vues économiques, qu'un ſouverain eſt ſûr d'augmenter ſes forces. Les véritables conquêtes qu'il fait ſur ſes voiſins, ſont les établiſſemens plus utiles qu'il forme dans ſes états; & tous les ſujets de plus qui lui naiſſent, ſont autant d'ennemis qu'il tue. „

„ Dans la préſente conſtitution, chacun ne pouvant éviter la guerre, tâche au moins de prévenir ſon voiſin; de ſorte que beaucoup de guerres ſont d'injuſtes précautions, pour mettre en ſûreté ſon propre bien. „

„ Vous les faites renoncer à l'appareil de puiſſance & de terreur. „

„ C'eſt un jeu d'enfans & les rois ne doivent point avoir de poupées. „

„ Vous les forcés, d'être équitables & pacifiques. „

„ La dépendance où chacun ſera du tribunal commun ne diminuera rien des droits de la ſouveraineté, mais les affermira au contraire & les rendra plus aſſu-

rés par l'article troisieme, en garantissant à chacun non seulement ses états contre toute invasion étrangere, mais encore son autorité contre toute rebellion de ses sujets; ainsi les princes ne seront pas moins absolus, & leur couronne en sera plus assurée.„

„Le corps germanique ayant un chef permanent, l'autorité de ce chef doit nécessairement tendre sans cesse à l'usurpation; ce qui ne peut arriver de même dans la diète européenne, où la présidence doit être alternative, & sans égard à l'inégalité de puissance.„

„Les princes auront une grande facilité d'avoir beaucoup d'argent, par tous les avantages qui résulteront d'une paix continuelle, & par l'excessive dépense qu'épargne la réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forteresses, & de cette énorme quantité de troupes qui absorbe leurs revenus; de sorte que le prince seroit en état d'exciter le commerce, l'agriculture, les arts, de faire des établissemens utiles.„

„ On dira peut-être que les pays frontieres de l'Europe feroient alors dans une pofition plus désavantageufe, & pourroient avoir également des guerres à foutenir, ou avec le Turc, ou avec les corfaires d'Afrique, ou avec les Tartares. „

„ 1. Ces pays font dans le même cas aujourd'hui. „

„ 2. Délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, il feroient beaucoup plus en état de réfifter au dehors. „

„ 3. La fuppreffion de toutes les fortereffes de l'interieur mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre fur les frontieres. „

„ 4. Les fortereffes entretenues à frais communs, feroient autant de fûretés & de moyens d'épargne pour les puiffances frontieres. „

„ 5. Les troupes de la confédération feroient diftribuées fur les confins de l'Europe. „

„ 6. Enfin un corps auffi redoutable que la république européenne, ôteroit aux

étrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres; comme le corps germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assés pour se faire respecter de ses voisins, & protéger utilement tous les princes qui le composent. „

„On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr' eux, l'art militaire tomberoit insensiblement dans l'oubli, que les troupes perdroient leur courage & leur discipline; qu'il n'y auroit plus ni généraux, ni soldats, & que l'Europe resteroit à la merci du prémier venu.„

„Il arrivera de deux choses l'une: ou les voisins de l'Europe l'attaqueront, ou ils redouteront la confédération & la laisseront en paix. „

„Dans le prémier cas, voilà les occasions de cultiver les talens militaires. On ira sur les frontieres apprendre la guerre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire, de se battre chez soi, pour devenir guerriers, & les François sont-ils moins braves, par-

ceque

ceque les provinces de Touraine & d'Auvergne ne ſont pas en guerre l'une contre l'autre?„

„ Dans le ſecond cas on n'auroit plus béſoin de s'aguerrir. S'il y avoit un ſecret pour jouir d'une ſanté inaltérable, y auroit-il du bon ſens à le rejetter, pour ne pas ôter aux médecins l'occaſion d'acquérir de l'expérience ?„

„On ſait bien, que l'Europe n'a pas à craindre une invaſion ſubite. Ce n'eſt plus le tems des irruptions des barbares. Il ne peut plus rien venir jusqu'à nous, qui ne ſoit prévu de très-loin.„

„ Réſumons en peu de mots le ſommaire des inconvéniens de l'état de guerre.„

„ 1. Nul droit aſſuré, que celui du plus fort. 2. Changemens continuels & inévitables de rélations entre les peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ſes mains la force dont il jouit. 3. Point de ſûreté parfaite, auſſi long-tems que les voiſins ne ſont pas ſoumis ou anéantis. 4. Impoſſibilité générale de les anéantir.

5. Précautions & frais immenſes pour se tenir ſur ſes gardes. 6. Défaut de force & de défenſe dans les minorités & dans les révoltes. 7. Défaut de ſûreté dans les engagemens mutuels. 8. Jamais de juſtice à eſpérer d'autrui, ſans des frais & des pertes immenſes. 9. Risque inévitable de ſes états & de ſa vie, dans la pourſuite de ſes droits. 10. Néceſſité de prendre part, malgré ſoi, aux querelles de ſes voiſins. 11. Interruption du commerce & des reſſources publiques. 12. Danger continuel de la part d'un voiſin puiſſant, ſi l'on eſt foible; & d'une ligue, ſi l'on eſt fort. 13. Enfin, inutilité de la ſageſſe, où préſide la fortune. „

„ Récapitulons de même les avantages de l'arbitrage européen pour les princes confédérés. „

„ 1. Sûreté entiere que leurs différends préſens & futurs feront toûjours terminés ſans aucune guerre; ſûreté plus utile pour eux que ne feroit, pour les particuliers, celle de n'avoir jamais de procès. „

„ 2. Su-

„2. Sujets de conteſtations ôtés.„

„3. Sûreté entiere & perpétuelle, & de la perſonne du prince, & de ſa famille, & de ſes états, & de l'ordre de ſucceſſion fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des prétendans injuſtes, que contre les révoltes des ſujets rebelles.„

„4. Sûreté parfaite de l'exécution de tous les engagemens réciproques entre prince & prince.„

„5. Liberté & ſûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du commerce, tant d'état à état, que de chaque état dans les régions éloignées.„

„6. Suppreſſion totale & perpétuelle de leur dépenſe militaire extraordinaire par terre & par mer en tems de guerre, & conſidérable diminùtion de leur dépenſe ordinaire en tems de paix.„

„7. Progrès ſenſible de l'agriculture, & de la population, des richeſſes de l'état & des revenus du prince.„

„ 8. Facilité de tous les établiſſemens qui peuvent augmenter la gloire du ſouverain & le bonheur des peuples.„

Fin du diſcours de l'Abbé S. Pierre par l'organe de l'éloquent Rouſſeau.

C'eſt un palais enchanté bien plaiſant, & aſſés brillant pour bercer d'un reve agréable & céleſte un coeur tendre & humain, & pour adoucir les amertumes préſentes par l'eſpoir d'un meilleur avenir. Mais de ſoutenir de telles choſes, & de raiſonner ſérieuſement ſur ce piéd là, aſſurément ce ſeroit avoir trop de préſomption, & en même tems une très mauvaiſe opinion de l'eſprit des autres, que de bâtir un ſyſtême, dont le fondement eſt faux, & dont les parties ſont mal liées les unes aux autres.

Ce ſyſtême d'une paix perpétuelle repoſe, à ce que je puis remarquer, ſur ces deux piliers:

1. Tout le genre humain, ou du moins toute l'Europe peut former un état.
2. Aucune puiſſance ni même deux ou trois puiſſances confédérées ne ſont pas

en

en état de résister à la confédération générale de l'Europe. Elles seroient contraintes de se soumettre à ses décisions.

Il me semble, que l'on peut s'appercevoir de la fausseté de ces deux principes, à ne les considérer même que de loin. Et si après un examen plus mur, ils sont trouvés contraires à la nature humaine, à celle d'une société & à l'objet des états; ce beau systême disparoit à nos yeux semblable aux couleurs d'une nuée.

Il est vrai, que l'expérience ne sauroit enseigner tout ce qui est possible; mais cependant elle apprend ce qui est arrivé & ce qui ne l'est pas. Ces faits conduisent la raison à la récherche de leurs causes. La voye de la nature est la voye de Dieu. C'est le développement des forces dans les différentes scenes, par les quelles passe le monde moral & politique. Si ces sortes de réflexions n'éclaircissent pas le possible considéré comme tel, dont personne ne se soucie, du moins parviendrons nous par ces discussions à la connoissance de

ce qui eſt poſſible dans ce monde ſublunaire, c'eſt à dire, de ce qui se peut faire dans la ſituation actuelle & dans le préſent ordre des choſes.

Il n'y a perſonne qui ſoit lié à tous les autres par ſa ſeule qualité d'homme. A conſidérer même les hommes dans l'état, dit l'état de nature, ils ſont unis les uns aux autres par les prémiers noeuds eſſentiels de père, de mère, de frère, de ſoeur, par les liens conjugaux, en un mot, par les liaiſons de famille, les germes de toutes les autres liaiſons qui se ſont faites depuis. Les familles diſperſées de l'âge patriarchal ne ſont, il eſt vrai, que foiblement attachées les unes aux autres. Mais la vie patriarchale eſt l'enfance du monde, & l'enfance eſt de peu de durée. Mille petits accidens, qui n'ont pas beſoin d'être ſpécifiés, étant connus, ou étant ignorés de tout le monde, rapprochent les familles. De là l'origine des hordes, des peuplades, qui ſe rapprochant de nouveau, de bon gré ou forcées par la puiſſance d'un ennemi ſupérieur, deviennent

nent enfin des nations qui jouent un rôle dans le monde politique.. Il ſeroit ſuperflu de citer des exemples, que l'on pourroit tirer de l'hiſtoire de tous les peuples de l'Aſie & de l'Europe.

„ Les familles s'uniſſant aux familles forment des peuplades, celles ci se joignant encore enſemble font naitre des peuples. Qu'on lie toutes les nations, & la confédération européenne eſt achevée. „ Quel dommage, que la mauſſade hiſtoire s'oppoſant toûjours à nos raiſonnemens ſolides empêche dans ce cas comme dans mille autres un honnête philoſophe, ſubtil raiſonneur, de parvenir à la fin, ſans donner un démenti à cette bavarde, qui, & c'eſt ce qu'il y a de pis, a toujours raiſon !

La monarchie Aſſyrienne fut déchirée au plus haut degré de ſon luſtre. La Perſe ſuccomba aux coups portés par les Grecs. Les ſucceſſeurs d'Alexandre partagerent ſa monarchie. L'édifice coloſſal de l'empire Romain s'écroula ſous ſon poids, ce ſquelette gigantesque fut rongé par les barbares.

bares. Les fucceffeurs de Mahomet entraînés par un enthoufiafme brûlant conquirent prèsque notre hémisphère, & ce corps d'état fut démembré dans la fuite. Les couronnes de Gengiskan furent diffipées. La monarchie de Charlemagne fut déchirée par fes petits-fils. Les fceptres tombés des mains de Charles-Quint furent disperfés dans toute l'Europe, & la grandeur Britannique va être écrafée par les foudres de l'Amérique & de l'Europe. C'eft une vérité inconteftable: chaque état a un certain degré de grandeur préfcrite par la nature, qu'on n'oferoit paffer. Dans tous les fiècles la fureur des conquêtes a été la femence de la ruine. Il ne s'agit que de favoir, fi ce font des caufes accidentelles, felon M. Rouffeau, qui ont produit ces phénomènes, ou bien, fi c'eft l'agrandiffement exorbitant qui en eft la fource. Nous tâcherons de réfoudre cette queftion dans la fuite.

Quand eft-ce que les noeuds de familles & les liens nationaux font forts? C'eft lorsque les familles & les nations ne font pas trop

trop grandes ni par le nombre de ſes membres & de ſes citoyens, ni par le mêlange d'étrangers confondus dans la maſſe d'une famille & d'une nation. Une famille s'établiſſant dans un lieu ſe reſſerre avec ardeur, avec une ſincérité & une fidélité inviolable. Les membres s'attachent au père de famille. Mais qu'elle ſoit mêlée d'étrangers, qu'elle ſoit nombreuſe; les liens commencent à ſe relâcher, les intérêts ſont diviſés, l'eſprit de famille s'évapore, les parens ſe connoiſſent à peine de nom & l'amour de famille s'éteint. Le noeud de famille eſt originairement le lien le plus fort & le plus noble. Où trouver l'amour de la patrie? Dans une nation ſans mêlange & dont la maſſe ne ſoit pas trop grande, c'eſt en Hollande, en Suiſſe, en Angleterre, à Lacédémone, à Rome dans ſon enfance, en France. L'eſprit & l'amour nationaux s'étoient évanouis dans la monarchie d'Alexandre. L'amour de la patrie ne fut à Rome maitreſſe du monde, que l'écho du patriotiſme de Rome ancienne & petite. Le patriotiſme & l'eſprit

l'esprit national d'Allemagne—il n'y a que les vielleurs, les singes des anciens bardes, qui le prononcent. L'amour de la patrie est brûlant & sincere cinquante lieux aux environs de S. Pétersbourg, exhalé & refroidi dans les forêts & montagnes glaciales de Sibérie. Quel est le patriotisme des Espagnols en Amérique? des Portugais sur la côte de Zanguébar? des Hollandois à Batavia? des Anglois dans l'Amérique séptentrionale? des Allemands aux Indes? C'est encore une expérience incontestable: l'esprit & l'amour national est le plus ardent & le plus efficace dans une petite nation sans mêlange. Plus elle sera grande & mêlée, moins vous trouverés de cet esprit & de ce feu sacrés, deja éteints dans quelques peuples, & ignorés jusqu'à leur nom dans un état, qui comprendroit toute l'Europe. Il s'écrouleroit de lui même, n'étant soutenu que par des ordonnances, des maréchaussées & des régimens, qui sont des fils d'un tissu d'araignée, quelque forts que les croyent le conseiller au parlement, le brigadier de

mar-

maréchauffées & le général d'armées — dès que le génie fublime, l'efprit national, l'amour de la patrie, la gloire nationale ont difparu. Nous y reviendrons.

Il n'y a perfonne qui ne foit porté par la nature à la fociété. Le folitaire, le religieux, l'habitant des rochers & le mifantrope, tout être vivant aime la fociété. Mais cet inftinct eft borné & l'expérience nous apprend, qu'il n'eft univerfel dans aucun être, pas même dans l'être le plus fociable du monde. L'on n'aime pas toutes fortes de fociété, l'on ne demande pas pour fociété le genre humain, & l'on ne défire pas de fociété en tout tems. L'expérience & le fentiment de chacun se réuniffent pour prouver ces vérités. Tous les hommes de la terre en fociété ne formeroient pas de fociété, parcequ'elle eft exclufive par fa nature. L'homme répandu dans une fociété continuelle ne fera plus rien pour foi même, & toutes fortes de fociété effaceroient le caractère individuel. L'Ecoffois ne défire pas avec la même ardeur la compagnie du Ruffe,

Ruſſe, du Chinois, de l'Hottentot, de l'inſulaire de la mer du Sud & de cent autres peuples. On peut vivre cinquante ans dans une ville, & cependant ſe paſſer de la compagnie de la plûpart de ſes habitans.

Pourquoi la ſociabilité eſt elle bornée dans l'homme? Eſt ce par ſa nature? Ou bien la cauſe en eſt elle accidentelle?

Nous réſoudrons cette queſtion, en examinant les cauſes qui portent les hommes à la ſociété. Le défaut de ce reſſort étant connu, les ſources de l'inſociabilité ou bien les bornes de la ſociabilité ſont découvertes.

Les déſirs de l'ame humaine ne vont pas plus loin que ſes idées, dont le cercle étant borné la ſociabilité par conſéquent le doit être de même. Il n'y a que les beſoins réels & les plaiſirs qui nous attirent vers les autres. Le défaut de ces appas ou des ſources de plaiſirs exclut en même tems le déſir de ſociété. L'enfance a bien d'autres plaiſirs que la jeuneſſe ou l'âge avancé, qui doit chercher par conſéquent d'autres ſources

ces

ces de plaisir. Chaque genre de vie, chaque climat, chaque condition, chaque religion, chaque gouvernement bornent les intérêts, les besoins, les gouts, en les modifiant & les fixant sur certains objets déterminés. Le Groenlandois a d'autres gouts, d'autres désirs que le François, le Grand Mogol que le négociant Hollandois, le Musulmann que l'adorateur du Dalai Lama, le paysan Finnois que le Grand d'Espagne. Il est évident que la sociabilité est bornée & par la nature & par des causes accidentelles. L'individu fixé par le tems & par le lieu ne sauroit avoir des désirs universels, comme il ne peut avoir des lumieres universelles ni une sphère universelle.

La nature humaine est un mêlange d'instincts sociables & insociables. Chacun en doit être persuadé après les avoir fréquenté deux jours. Ce point sera éclairci dans la suite de ce traité. Le moyen de concevoir l'idée de fondre tout le genre humain, ou du moins toute l'Europe dans une même masse de nation! Je n'ignore pas, qu'à

 for-

force de battre on peut bien étendre un petit morceau d'or. Mais devenant successivement plus mince & plus foible il finit par se diſſoudre en pièces.

Par quels moyens les familles & les petites nations se fortifient elles? Par la réunion de leurs forces dans un point unique. La ſuite en eſt la ſéparation de toutes les autres. La ſociété ſuppoſe la ſéparation, dont le défaut ſuppoſe le défaut de la prémière. Un lien général eſt un cercle quarré. Pourquoi les nœuds, l'amour, la gloire de famille ſont ils plus ardens, plus forts, plus intimes, que le ſoi diſant amour univerſel, l'amitié du genre humain, le Cosmopolitiſme, & de quels noms qu'on déſigne cette chimère privée de ſens commun? Parceque les membres ne ſont pas uniquement liés dans le point commun, mais que chacun en eſt particulierement uni à l'autre par mille nœuds, & qu'il n'eſt attaché à aucun étranger. Le frère eſt lié au frère par une infinité de nœuds délicats, à la ſœur, au pere, à la mere, le père l'eſt à tous,

tous, la mere & la sœur de même, le mari à la femme, tous deux aux enfans & aux petits enfans, les enfans l'un à l'autre, au père, à la mère & aux ayeux. Celui qui fait du bien à l'un, est l'ami de la famille, celui qui fait du tort à un membre, est l'ennemi de la famille, celui qui en touche un, les touche tous. C'est une chaine électrisée! La même éducation, les mêmes sentimens, les mêmes gouts, les mêmes vœux, le même bonheur & malheur. Tous dans l'un, & l'un dans tous.

Il en résulte la séparation de tous les autres d'une maniere bien naturelle. Ennemi, étranger c'est le même nom. Par conséquent moins le nom d'étranger signifiera un ennemi, moins le lien de famille sera fort. Plus il y aura de liaisons avec les étrangers, moins vous trouverés d'amour de famille & de la patrie. Une liaison générale produiroit une séparation générale. C'est alors que le frère s'éleve contre le frère, les enfans contre le père, le mari contre la femme, les habitans d'une même ville

enveloppés dans des procès l'un contre l'autre & les villes d'un même état en guerre l'une contre l'autre. Ce n'eſt que dans notre ſiècle univerſellement amoureux du genre humain que les noms ſacrés, de frère, de ſœur, de père, de mère, de mari, de citoyen, de patrie ne ſignifient plus rien. Il n'y a aucun politique, ni négociant aſſés imbécilles pour se repoſer ſur les liens du ſang. Quel ſouverain pitoyable, que celui qui en cas d'attaque se remettroit du ſoin de ſa défenſe ſur le ſecours de ſes parens! Et le négociant, qui ne feroit le commerce qu'avec ſes parens, & eût égard aux ſeuls liens de famille, ſeroit bien tòt forcé de faire banqueroute.

Chacun ſeroit à la fin iſolé, ſans ſavoir ou mettre ſon pié, & ſur qui s'appuyer. Il s'en ſuit évidemment, que les hommes, tels qu'ils vivent dans ce monde ſublunaire, ſont deſtinés à des petites ſociétés, que les petits peuples forment la ſphère, ou ils doivent exercer & développer leurs forces pour parvenir au but propoſé par l'auteur de l'univers.

Ces

Ces liens rompus, l'intérêt régne avec un fceptre de fer, & le reffort fublime, l'étincelle divine, la fympathie s'envole. Le patriotifme produit l'héroifme, le facrifice pour la patrie, la générofité, la fermeté, la force d'efprit & de cœur. L'amour de famille qu'il eft noble, désintereffé, efficace en se repandant! Le lien général détruit tous ces fentimens fublimes, toutes ces belles actions. Ce nœud se forme par l'intérêt, qui etant fatisfait ou traverfé, déchire le lien & en noue un autre. La cour a changé de maximes, dit Richelieu, & Helvetius *) gémit d'un ami perfide: mon ami n'a plus les mêmes befoins. Les penchans fociables deracinés ne laiffent dans l'ame que les infociables. Il eft vrai, que les premiers ne fauroient jamais être entièrement étouffés ou extirpés, non plus que les derniers. Mais ceux là affoiblis & foumis à la tirannie del'intérêt ne paroiffent qu'aux momens de furprife, & difparoiffent fubitement à l'inftant-même,

*) de l'Efprit.

me, où l'intérêt calculant & raisonneur s'est recueilli. Les sentimens nobles & désinteréssés ne sont alors que de foibles étincelles dans la cendre, des éclairs sur l'horison éloigné, des convulsions les avant-coureurs de la mort. Le mérite vaste & sublime de ces forgeurs de chaines générales, de ces fabricans de confédérations générales consisteroit donc uniquement à massacrer tout sentiment de sympathie, & à élever sur le trone l'idòle de bois dorée, l'intérêt, pour être adorée, encensée & déifiée par le genre humain.

Voici la cause générale de la force des petits états, de la foiblesse des grands & de la décadence des états trop étendus.

Un vaste état est une multitude d'individus, qui n'ont point réuni leurs forces, pour produire un force gigantesque, qui ne sont point animés par un même esprit, qui sont liés par des fils d'un tissu d'araignée & qui tendent à différentes fins — des rayons qui ne brûlent pas, n'étant pas rassemblés dans le centre de la parabole; des

fils

fils faciles à rompre l'un après l'autre, y en eût il des millions, & qui réunis en cables ne feroient rompus par la force d'aucun homme. L'habitant de Bourdeaux n'eft lié à l'habitant de Lille que par des arrêts du confeil d'étât, des huiffiers, des maltôtiers, des receveurs des finances & ces garnifons. Et entre le bourgeois de Navarre & celui de Strasbourg, il régne moins d'union encore, parce qu'ils parlent des langues différentes. Cette différence de langues infpire des fentimens, des voeux, des paffions, des gouts & une façon d'agir toute différente. Et quels liens uniroient le Samojede, le Finnois, l'Oremburgeois & le Tartare Ruffe, quand même on afficheroit partout des Oucafes? Il ne faut point de calculs trop détaillés pour faire voir que cet empire eft le plus foible du monde à proportion de fon étendue. Il ne faut point non plus l'efprit des prophétie, pour prédire, que ce corps coloffal de nation fera démembré auffitôt,

que chacune de ſes parties ſera aſſés peuplée pour former un étât lui même. Ni les Oucaſes, ni le Code de la grande Cathérine, ni les armées Ruſſes ne pourront l'empêcher.

Il eſt aiſé, d'appliquer ces réflexions au ſort des empires d'Alexandre, des Romains, des Sarraſins & de tous les états depuis l'origine du monde jusqu'à l'an de J. C. 1778. Trop de peuples confondus dans une maſſe de nation en hatêrent le bouleverſement. Ce furent des édifices, qui ne périrent pas moins par la diſſolution des leurs parties, qu'ils s'écroulèrent ſous leur propre poids. La colle, les cloûs, le ciment, les joints, les ficelles, les liens furent raclés, arrachés, détachés, uſés, ou n'exiſtèrent jamais — Quel miracle, de les voir réduits en décombres & en monceaux de pierres?

Dans un vaſte étât composé de pluſieurs nations ou il n'y a qu'une ſeule religion, ou il y en a pluſieurs. Lequel de ces deux cas que vous ſuppoſiés, il n'en

n'en réſultera qu'une confuſion funeſte à la grande harmonie, qui doit régner dans le corps d'état. Perſonne n'ignore, que l'accord des hommes ſur les idées religieuſes eſt leur plus fort lien, comme leur diſcorde en matière de religion répand la ſemence de leur ſéparation. Il eſt vrai que ceci n'eut pas lieu dans l'âge des Dieux tutelaires & des religions provinciales. Le culte alors n'étoit qu'un cérémonial, qui différoit en Perſe de celui qu'on obſervoit en Grece, tel que le cérémonial des cours de l'Europe eſt bien différent de celui de l'Aſie, ſans qu'on penſe à se forcer de le recevoir mutuellement. Ce ne fut pas une ſource de discorde, mais il produiſit cependant une ſorte de ſéparation — un eſprit différent, qui devint funeſte au corps d'état en affoibliſſant la grande chaine d'union. Maintenant il eſt queſtion de nôs religions, dont chacune prétend être excluſivement la véritable. Il eſt naturel qu'entre les partiſans de ces différentes religions il ré-

gne une eſpece de défiance & de froideur. Qu'on ſuppoſe même un vaſte état uni par une ſeule religion; elle ne continuera pas d'être toujours la même, par exemple d'un bout de l'Europe à l'autre. Les lumieres & l'eſprit de récherche répandus généralement dans le ſiecle où nous vivons s'oppoſeront à cette union déſirée. Et quel acharnement entre les partis ſéparés d'une même religion! Les Huguenots furent perſécutés avec plus de cruauté par les Catholiques françois, que les Juifs. Et jamais on n'a agi avec tant de fureur contre les Mahométans & contre les Chinois, que les partis de la religion chrêtienne l'un contre l'autre. L'esprit humain ne fait que ſuivre en cela ſa pente naturelle. Des frères, des familles, des peuples déſunis se haïſſent & se perſécutent avec plus de violence que les étrangers. Plus l'harmonie a été intime, plus la disharmonie eſt terrible. Vous trouverés autant de glaives, qu'il y eut auparavant de nœuds d'union. Plus cette liaiſon a été heureuſe, plus

plus les effets de la difcorde font redoutables. Suppofé qu'il y ait plufieurs religions dans un vafte état — autant de fources de féparation. Suppofons qu'il y règne une feule religion — il se répandra d'autant plus de femences de divifion, par les partis différens que le fiècle des lumières & des récherches doit faire naitre. Voici dans l'un comme dans l'autre cas de l'affoibliffement, l'avantcoureur de la mort. Même la Suiffe n'en feroit elle pas plus invincible, fi elle n'étoit divifée par deux religions? Et cette divifion ne pourroit elle pas hâter fa ruine?

Je n'ignore pas, que c'eft un fujet bien délicat. Mais n'y a-t-il pas des obftacles prèsque infurmontables de maintenir plufieurs religions également floriffantes dans un état fans que cette inftitution entraine des fuites funeftes à la religion en général? Si le fouverain en favorife une feule, les autres feront opprimées. S'il partage fes faveurs également, l'indifférence pour l'une & pour l'autre se répandra

dra généralement. Dans le premier cas c'eſt le venin de vipère, la diſcorde — dans le dernier, c'eſt la tièdeur, qui produit l'abattement & l'affoibliſſement. Que l'on conſidère de ce côté là l'Espagne, la France, la Pruſſe, la Ruſſie, & — je n'ai plus rien à remarquer.

Je ne fais qu'effleurer encore quelques autres circonſtances. Le climat, les mœurs, les uſages, les langues, le gouvernement; les loix ſont des barrières éternelles, phyſiques & morales, qui ſéparent les nations. Souvent on les ſautera, ſans pouvoir les extirper. Souvent on les couvrira de brouſſailles & un orage les découvrira. Louis XIV. a beau dire: il n'y a plus de Pyrénées; les rois d'Allemagne depuis Otton le grand jusqu'à Charles-Quint ont beau pénêtrer en Italie; les fiers inſulaires ont beau conquérir des provinces françoiſes, & les Ducs de Normandie ont beau monter ſur le trone d'Angleterre. Ces liaiſons ſont violentes, & paſſageres. Dans peu la maſſe ſe diviſe, dont chaque partie coule

coule dans ſa forme naturelle. Tous les états, tels qu'ils exiſtent actuellement en Europe, ont été confinés prèsque dans les mêmes bornes depuis l'origine de notre hiſtoire. La langue nationale, les mœurs, & les uſages nationaux ont influé ſur notre prémière éducation, ont fait naitre nos prémieres idées, ont allumé nos prémiers inſtincts & ſentimens, font une partie de notre nature, ſont devenus en même tems & forme & matiere. Ils ne feront jamais effacés, ni entiérement déracinés. Les hommes & les peuples, aux quels on les arracheroit, que ſeroient ils? Nos abſtractions ne ſont pour nous que des points de vue, des points de repos du côté, d'où nous envisageons les choſes.

Raſſemblons tout, faiſiſſons d'un coup d'oeil toutes les différences, phyſiques & morales — la religion, le climat, le genre de vie, les langues, les mœurs, les gouts, la nourriture, qui ſéparant tous les peuples les maintiennent dans une haine, ou du moins dans une froideur éternelle l'un contre

tre l'autre. Eſt il-poſſible, de s'imaginer que le genre humain ſoit deſtiné à former un ſeul état, un corps de nation? N'eſt il pas clair, qu'il falloit ſonger auparavant à découvrir des moyens, d'inſpirer à tous les hommes les mêmes idées, les mêmes déſirs, les mêmes penchans, les mêmes coutumes? qu'il falloit donner une monotonie invariable aux genres de vie, à l'air & aux climats? qu'il falloit enter une langue univerſelle? En général pourquoi Prométhée a-t-il eu l'imprudence, de faire des hommes, avant que de conſulter nos philoſophes? Ou bien pourquoi nos philoſophes ont ils osé donner des loix aux créatures de Prométhée, avant que de les avoir étudiées? Comme il vous plaira, Meſſieurs, ou l'un ou les autres ont eu grand tort.

Ajoutés le poids qui dans des états trop vaſtes pèſe toujours d'enhaut, on comprendra encore mieux, que la maſſe s'affaiſſant ſucceſſivement ſépare néceſſairement les parties. Chaque lieu a ſes ſupérieurs, pluſieurs lieux enſemble les leurs, tous les endroits

droits d'une province les leurs, plusieurs provinces combinées les leurs, toutes ensemble soumises au sceptre du souverain. Chaque partie de l'administration publique est dirigée par son département, subordonné à d'autres, qui de même sont soumis à d'autres — machine infiniment compliquée dans des états trop vastes — qui se réunissent enfin au ministère. C'est ainsi que le commandement va toujours en se multipliant à raison de l'étendue de l'empire. L'état doit naturellement perdre en force ce qu'il gagne en étendue. Plus celle-ci croîtra, plus celle-là diminuera, pour enfin s'anéantir.

Qu'on récherche maintenant les causes de la décadence de tous les vastes états depuis l'origine du monde. On en trouvera toujours cinquante accidentelles, différentes dans chacune de ces scenes effroyables. Mais l'essentiel a toujours été le défaut de liaison des parties, & le poids énorme, sous lequel succomba la masse politique. Ce n'est pas ici l'endroit d'examiner

les

les effets différens de ces causes. Mais on ne citera pas un seul état, que ces causes & le tems n'eûssent détruit, en ôtant même toutes les autres qui auroient pu l'écraser. Ne faut il pas absolument de nouveaux liens plus forts que ceux qui jusqu'ici ont uni les peuples pour faire subsister un état trop vaste? Si M. Rousseau ne les a pas trouvés — c'est ce que nous allons voir en suite — il est aisé de voir, que le principe qui doit servir de fondement à l'édifice de la paix perpétuelle, est faux.

Le second principe: aucune puissance ni même deux ou trois puissances confédérées ne sont en état de résister à la confédération générale, est combattu par l'expérience & par l'histoire de tous les siècles & de toutes les nations.

Substituons y d'autres pensées qui signifient la même chose: Il est impossible qu'aucune province se détache jamais du corps d'état; qu'aucune révolte réussisse jamais; qu'un petit peuple résiste à un grand; que la Suisse secoue le joug d'Autriche;

que

que la Hollande brise les fers d'Espagne; que les Tartares renversent le trone des Sarrasins; que Gengiskan range sous son sceptre toute l'Asie, &c. Je serois tenté de croire, que l'Angleterre ayt raisonné sur ces principes concernant ses colonies de l'Amérique septentrionale. Si M. Rousseau avoit écrit ce traité de nos jours, certainement il n'auroit pas dit: deux ou trois puissances confédérées ne sont pas en état de résister à la confédération européenne. La Pologne fut démembrée & on peut dire hardiment, que le reste de l'Europe ne résisteroit pas à la puissance confédérée de la Russie, de la Prusse & de l'Autriche, ou bien à celle de la Prusse, de l'Autriche & de la France. Rassemblons ces étincelles éparses pour répandre le jour. On ne trouvera rien de plus fragile & de plus foible que ce principe, qui doit servir de fondement à l'édifice collosal de la paix perpétuelle.

Récherchons les cas, où un petit peuple pourra résister à un grand état & s'en détacher.

L'esprit guerrier produit en général la supériorité. Un petit peuple aguerri est en état de résister à une grande nation amollie, & même de la vaincre. Les habitans du nord endurcis par le climat & faits pour conquérir l'univers trouvent peu d'obstacles de subjuguer les peuples amollis du midi destinés par la nature à l'obéissance. Ces derniers peuvent suppléer en quelque manière à l'esprit guerrier par la discipline. Mais un peuple infecté par le poison du luxe & de la molesse, & privé du feu sacré du patriotisme, quoique discipliné, sera toujours contraint de céder à l'héroisme sans discipline. Le combat des Grecs à Thermopyles; les victoires d'Alexandre en Asie; les guerres des Lacédémoniens avec le reste de la Grece; les Germains sauvages, d'abord occupés à se défendre contre les légions terribles & disciplinées, qui à la fin comptoient les aigles romaines parmi leurs trophées; la colonie des romains même jettée sur les bords de la Tibre toujours aux prises avec les peuples de l'Italie

lie & toujours victorieuſe; le peuple ligué des Francs, qui ſemblable à un fleuve groſſi se débordant s'eſt répandu ſur le reſte des Germains, ſur les Gaulois & ſur les Romains. Toutes ſes traces étoient teintes de ſang & couvertes de trophées. Il finit par réunir tous les ſceptres & par enchaîner la moitié de l'Europe. Les révolutions éternelles des Tartares dans l'Aſie méridionale & les victoires continuelles remportées par ces guerriers mal diſciplinés ſur les Chinois & les Indiens amollis mais bien diſciplinés — tous ces faits ne ſont ils pas des monumens éternels de la puiſſance de l'eſprit guerrier? & ne prouvent ils pas inconteſtablement, qu'un petit peuple guerrier eſt non ſeulement en état de réſiſter à un grand peuple, qui ne l'eſt pas, mais encore de le vaincre?

Un petit peuple animé d'un enthouſiaſme ardent eſt capable de faire tête à un grand peuple. La nature de l'enthouſiaſme & l'expérience se réuniſſent pour prouver cette vérité. La chaleur des paſſions

raſſemble toutes les forces de l'ame, pour faire des miracles. Dans ce monde ſublunaire il y a deux nerfs d'enthouſiaſme tendus exceſſivement. C'eſt l'amour de la liberté & le zêle pour la religion. Tous les deux s'étendent par l'oppreſſion. Alors il n'y a point de digue aſſés forte, point de chaines aſſés dures, point de glaive aſſés tranchant, point de feu aſſés brûlant. Tout eſt ravagé, rompu, entrainé par ſa force de fer, & par ſon torrent. Tout se ſoumet, tout se courbe ſous ſes pieds, tout meurt par ſes flammes dévorantes. L'orgueil autrichien alla se briſer avec ſes armées redoutables au pié des Alpes. Les Suiſſes mal diſciplinés mais inſpirés de l'enthouſiaſme de la liberté écraſèrent les bataillons rangés de leurs tirans. Les monceaux d'oſſemens & les tombeaux des François ſont d'éternels arcs de triomphe & des monumens de la ſupériorité de l'eſprit de liberté élevé à l'enthouſiaſme le plus violent. Perſonne n'auroit cherché dans la Hollande marécageuſe les Héros & les ven-

vengeurs de l'humanité. Perſonne n'oſoit eſpérer que les temples de la religion, les palais de la juſtice & les arcs de triomphe de la liberté feroient élevés dans les marais des pays bas, que toutes les veines des richeſſes & les ſources d'or de l'induſtrie feroient ouvertes. Les buchers fumoient partout, le ſang de la liberté couloit, la main du bourreau égorgeoit à l'envi avec le fer & avec les foudres militaires. Ce lieu ravagé & conſumé par les flâmes, fut le ſéjour du bonheur, de la liberté, de la religion. La Hollande s'arracha pour toujours de l'Eſpagne. La puiſſance des Sarraſins fut affoiblie & enfin rompue par les coups foibles mais repétés, portés par les Eſpagnols opprimés.

Paſſons de l'ancien monde au ſiècle, où nous vivons, pour voir ce qui eſt arrivé à nos yeux. Les colonies angloiſes dans l'Amérique ſeptentrionale ne furent foulés ni par la ſuperſtition & le fanatisme, ni — on peut le dire à l'honneur de la Grande Brétagne — par le déſpotisme,



pour être engagées à secouer l'empire Britannique. Non, éloignées de la patrie elles se sentoient assés fortes pour braver la mère patrie. C'est ainsi que l'éloignement de la foudre fortifie les petits peuples. Liberté! liberté! ce phantome & signal, c'est la voile sous le quel l'Amérique septentrionale cache son ingratitude en montrant sa force. Et qu'en arrive - t - il? Les armées navales foudroyantes, qui seize ans auparavant avoient écrasé la France & l'Espagne, se brisent sur les côtes de la nouvelle Angleterre. Les braves Cattes & l'Albion guerrier succombent sous un peuple foible qui dans un moment assemble au fouet des troupeaux poltrons & indisciplinés, mais qui à force de tarder, de céder & de fuir inflige à la patrie des playes qui se rouvrent à tout instant, en lui ravissant l'empire des mers & le commerce universel — peuple qui jette les fondemens de l'état le plus puissant, le plus riche & le plus florissant du monde.

Quelquefois un peuple plongé dans une profonde léthargie passe des années

&

& même de fiècles entiers dans un abattement mortel. Mais l'efprit national s'étant reveillé la maffe d'état se refond. Le vafte état au quel il étoit incorporé, raffemble alors en vain toutes fes forces, pour étouffer la flame renaiffante dans la cendre. L'efprit national n'eft point un feu terreftre rejailliffant de pierres ou éclatant dans le falpêtre. C'eft le feu du ciel, c'eft un éclair qui ne fauroit être éteint, & quand même il le pourroit, allume trop fubitement ayant dévoré dans le même inftant. A la mort de Sébaftien l'efprit national Portugais s'endormit, ou se vit du moins forcé d'en faire femblant. Mais foixante ans après reveillé par le Duc de Bragance, le Portugal s'arracha en tourbillons de flâmes des entrailles efpagnoles. Le Portugal fentit bien, qu'il méritoit d'être une nation.

Un petit peuple eft fupérieur à un grand, fi un génie fublime fachant enchainer les nations se met à fa tête & qui furpaffe fon ennemi par fa valeur, fa prudence, fa gran-

deur d'eſprit & ſa connoiſſance des hommes. Guſtave Waſa, le ſouverain légitime de la Suède caché & oublié dans les montagnes de la Dalecarlie, tráma le fil de la révolution parmi ce petit peuple héroique. Bravant mille danger qui l'environnoient, & se tirant de tous les pièges il réuſſit à lier la Suède toute entière se conjurant contre le tiran. Chriſtiern poltron & ſanguinaire s'enfuit & la Suède couronna Guſtave Waſa. Le grand Fréderic réſiſte par ſa prudence, ſon courage & par l'amour ardent de ſes ſujets à toute l'Europe conjurée contre lui. Cet Achille invulnérable après ſix campagnes victorieuſes préſcrit à la confédération eſtropiée & ſanglante les conditions de la paix dans un tems, où il s'étoit frayé le chemin à des conquêtes riches & faciles.

Des circonſtances & des époques favorables enfin, que l'orage de la fortune ne manque jamais d'amener, fortifient un petit peuple aſſés ſage pour arrêter à propos la roue tournante des événemens. Alors il

eſt

eſt capable de réſiſter à une grande puiſſance. Selon toute apparence la ligue de Cambrai devoit engloutir la république de Veniſe. Mais ſa ſageſſe jointe aux accidens heureux & imprévus diſperſèrent cette ligue redoutable, ſemblable aux montagnes de ſable de Lybie, qui diſparoiſſant aux yeux du voyageur fatigué & effrayé se changent en plaines. La Hollande inondée par la puiſſance bruyante de Louis XIV se tira ſouvent du péril, d'être engloutie par ce monarque, par des liaiſons que le grand Louis ne prévit point quoi qu'il eut pu les prévoir.

Par conſéquent il y a des cas & l'on pourroit en citer encore davantage, où un petit peuple eſt en état de réſiſter à une grande nation & même de la vaincre. Le principe de M. Rouſſeau eſt donc contraire à la nature des choſes & à l'expérience. On pourroit oppoſer une ſeule choſe:

„Dans la paix perpétuelle aucun n'oſeroit avoir des troupes ſur pié, ni en lever. L'armée de la confédération ſeroit toûjours

prête pour étouffer chaque révolte dans ſa naiſſance.„

On pourra répondre: que la Hollande, ni la Suiſſe, ni l'Amérique ſeptentrionale, ni les Dalecarlien & cinquante autres peuples n'avoient des troupes ſur pié, n'oſoient en lever, (pluſieurs ne recevant pas même des reſſources ſecrettes des étrangers) étant toujours obſervés d'une nation qui entretenoit des troupes nombreuſes & bien diſciplinées. Et cependant ils furent vainqueurs par leur héroiſme ſans art & par d'heureux accidens. A cette raiſon j'en ajoute une autre, ſavoir, qu'alors on auroit autant à craindre de l'armée de la confédération, que de l'armée de l'Empire d'aujourd'hui, ou des gardes bourgeoiſes de nos petites villes. C'eſt ce que nous prouverons dans la ſuite de ce traité.

Par conſéquent les deux principes propoſés avec tant de ſuffiſance par M. Rouſſeau ne ſont pas fondés. Ceci s'éclaircira encore davantage, quand nous examinerons ſon diſcours en détail.

M. Rouſ-

M. Rouſſeau tâche de prouver les trois points ſuivans:

„I. Qu'excepté le Turc, il régne entre tous les peuples de l'Europe une liaiſon ſociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux de l'humanité. „

Il eſt évident que ce point n'a pas beſoin d'être prouvé. On peut même en oter l'exception. Mais ce n'eſt pas ſur les raiſons qu'il allègue, que ſa vérité eſt fondée:

„ L'Europe eſt unie par une même religion. „

Cette vérité ſerviroit à en prouver le contraire. Perſonne n'ignore, que les partis différens de cette religion se ſont perſécutés avec plus d'aigreur que toutes les religions provinciales de l'ancien monde. Cet enthouſiaſme ſanguinaire a répandu la diſcorde & la froideur ſur notre hémiſphère, dont les germes nous reſtent encore après des ſiècles. Notre philoſophie aura de la peine à détruire l'une & à échauffer l'autre.

„ L'on

„ L'on communiquoit aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & le decret de Claude *) incorporoit tous les ſujets de Rome au nombre de ſes Citoyens. „

Cette maxime n'étoit ni très ſage, ni très inſenſée; & quand même elle eût-été très ſage ou très-inſenſée, il n'en réſulteroit rien en faveur de la liaiſon générale, qui unit actuellement les peuples de l'Europe.

L'objet politique de cette maxime d'incorporer les peuples vaincus & ſurtout ceux qui étoient éloignés au nombre des citoyens de Rome, étoit de leur rendre l'empire agréable, de les contenir, & d'avoir en eux une place frontière contre les ennemis. Il n'y avoit pas d'humanité & par conſéquent point de ſageſſe non plus. Cette maxime n'étoit pas très inſenſée parcequ'elle avoit ſes fins, & qu'elle y parvenoit quelquefois. Mais qu'importe? Les peuples germains qui se ſont précipités depuis ſur l'Europe, ont ſuivi des maximes bien

*) Caracalla.

bien différentes de cette maxime ni très-ſage, ni très-inſenſée des Romains. Dans les tems féodaux, qui y ſuccédèrent, toutes les traces en furent effacées. C'eſt cependant de ces tems malheureux, que dérive une partie de l'eſclavage, ſous le quel gémit l'Europe. Et la liberté dont nous jouiſſons, nous la devons à bien d'autres cauſes, qu'au decret de Caracalla.

„Le code de Théodoſe & les livres de Juſtinien furent une nouvelle chaine de raiſon ſubſtituée à propos à celle du pouvoir ſouverain „

Les Romains étoient plus heureux & plus libres du tems de la république où ni le code de Théodoſe ni les livres de Juſtinien, mais ſimplement les douze tables étoient en vigueur; parcequ'alors certainement le pouvoir arbitraire étoit plus borné et l'empire de la raiſon plus étendu que du tems de Théodoſe & de Juſtinien. *Corruptiſſima republica leges plurimæ*, dit le plus grand génie de l'ancien monde*). Il

faut

*) *Tacitus* Annal. Lib. III.

faut avoir des idées bien imparfaites de la nature humaine, pour croire que la législation soit la source du bonheur des humains. C'est un mal nécessaire pour un peuple corrompu, énervé & sans vigueur. C'est une barriere contre les crimes, mais elle n'est point du tout la source de la vertu qui produit le bonheur. Il n'y a que l'esprit céleste, les mœurs, qui le puisse engendrer. D'ailleurs le code de Justinien ayant été perdu des siècles entiers ne pouvoit par conséquent être le lien des Européens. Maintenant que nous l'avons retrouvé, il n'est pas possible d'inventer une législation plus contradictoire même par un prix proposé par une Académie. Et cependant cette législation, différente dans tous les pays, qui se contredit souvent dans ses parties, doit être le lien des peuples de l'Europe ?

„ L'Europe est plus également peuplée, plus également fertile. Les arts, les lettres, le commerce, l'activité, les mœurs forment de l'Europe une société réelle. „

L'Euro-

L'Europe plus également peuplée, plus également fertile? On n'a qu'à mettre en parallèle la Ruſſie avec la France, la Suède avec l'Allemagne, la Norvège avec l'Angleterre, pour s'en convaincre. Mais les arts, les lettres? Il eſt vrai, qu'ils ſont cultivés avec plus ou moins de ſuccès de tous les peuples de l'Europe. Ils ont été & ils ſeront à l'avenir à la mode chés tous les peuples & dans tous les ſiècles. Mais la claſſe inférieure & la plus nombreuſe ne ſauroit être plus différente dans ſes mœurs, ſes uſages & ſes coutumes. Et le commerce? Il eſt vrai que les Anglois & les Hollandois le font par tout l'univers, comme autrefois les Phéniciens, ſans être pour cela intimément liés aux peuples. Et le lien fermé & noble que le commerce! Nous aurons lieu d'en parler ailleurs.

„II. L'imperfection de cette ſociété européenne rend la condition de ceux qui la compoſent pire, que la privation de toute ſociété entr'eux."

J'avoi-

J'avoue, que les Européens ſont malheureux, mais je ne conçois pas que le défaut de la confédération générale ſoit la ſource de leur miſère. — De quel homme ſenſé cette cauſe eſt-elle ignoré! — Depuis que je ſuis aſſuré que les reſſoures du bonheur se trouvent dans les états ſans égard aux étrangers. Il n'y a plus rien à perdre à nos peuples de l'Europe auſſitôt que chacun eſt hors d'état de se défendre lui-même. S'il eſt queſtion de nos grandes monarchies; quelle puiſſance ſeroit capable de ſubjuguer la France, la Pruſſe, la Ruſſie, lorsqu'elles jouiſſent de leur meilleure conſtitution poſſible? Si une telle nation eſt vaincue ou démembrée, certainement la liberté & la valeur ont diſparu. Qu'elles ſont à plaindre ſi elles ont beſoin de ſecours étranger! Et les petits états? Ceux-ci ſont à l'abri de toute inſulte, étant protégés par la jalouſie des grandes puiſſances.

„Les individus ſont dans l'état civil & les peuples ſont dans l'état de nature l'un avec l'autre.„

Cha-

Chaque aſſociation a ſes conditions & ſon objet. Voici la ſource de ſes loix. Il y a un droit de gens, qui décide entre les peuples de la même façon que le juge civil entre les citoyens. Il n'y a que les faits pour décider, & la force d'exécuter les jugemens qui manquent ſouvent. Tous les ſouverains trouvent leurs juges inéxorables dans la raiſon de tous les ſages & dans la poſtérité impartiale. Si les peuples ne ſont pas en rélation l'un avec l'autre, ils n'ont pas beſoin de loix entr'eux. Ce ſeroit bien ſingulier, que de vouloir établir un tribunal commun pour les habitans de Saturne & ceux de la terre. Auſſitôt qu'ils ſont en rélation, il en réſulte des loix — car chacun plaide ſa cauſe par les raiſons de juſtice qu'il en allègue & jamais par le droit du plus fort. „ Mais celui qui a raiſon, ſuccombe ſouvent exactement par ce droit du plus fort. La même choſe arrive dans l'état civil. Qu'un pauvre homme ſans diſtinction oſe plaider contre un homme riche décoré d'un ordre royal ; cha-

cun d'eux mettant la juſtice de ſa cauſe ſous les yeux du juge, ſouvent le puiſſant gagnera le procès. En un mot; pour qui ce tribunal européen doit il êtré? Pour les particuliers? Ils vivent partout dans l'état civil ſoumis à l'autorité des loix. Pour les princes? Il n'y a pas de tribunal ſur la terre, qui puiſſe forcer les puiſſans de se ſoumettre à ſes déciſions, comme nous venons de le prouver & comme nous le prouverons par d'autres raiſons encore. Et les princes foibles, ſont toujours obligés de s'allier à des puiſſans, avant l'établiſſement d'un tribunal général, comme certainement après.

„Nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui ſont mille fois plus cruelles.„

Ce n'eſt qu'un tour d'eſprit. Il y a bien de l'humeur ou de l'injuſtice à porter ce jugement de nos guerres nationales. Nous vivons dans un ſiècle où les particuliers ſont épargnés dans la guerre. Et quand même cela ne feroit pas, qui oſeroit dire, que les guerres nationales ſoyent plus cruelles

elles que les guerres particulieres & les guerres civiles? Que ceux qui en ont vu, ou en ont entendu parler, prononcent. Il est à voir par là, sur quels principes les sages du dix huitieme siècle élèvent leurs systêmes. M. Rousseau peut avoir eu en vue les guerres horribles & meurtrières de Louis XIIII. dans le Palatinat & ailleurs, dont il a tiré aussitôt un principe général.

„Le systême actuel de l'Europe a précisément le degré de solidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, sans la renverser tout-à fait; parceque toute grande révolution est désormais impossible — à cause des montagnes, des fleuves & des mers, qui semblent avoir décidé du nombre & de la grandeur des peuples — & à cause de l'équilibre de l'Europe, dont un des plus puissans soutiens est le corps germanique.„

Voilà en peu de mots un mêlange de beaucoup de raisonnemens sans fondement.

M. Rousseau demande une révolution pour changer la face de l'Europe. Je ne

conçois pas, qu'elle y ſoit néceſſaire. Les changemens les plus frappans dans le monde phyſique & moral s'opèrent ſans bouleverſement, ſans cataſtrophe. La voye de Dieu, eſt une voye ſans bruit. C'eſt le développement de toutes les forces à l'époque où elles ſont mûres. En réflechiſſant ſur les cauſes qui peuvent faire changer la face des empires, il me ſemble, qu'on n'en trouveroit guère de plus favorables que celles que l'on découvre de notre âge. Toutes les humeurs qui maintiennent la conſtitution politique en vigueur ſont deſſéchées. Tous les reſſorts de cette vieille machine ſe ſont rouillés. Mille germes vont éclore pour faire naitre un avenir changé. Ne voit on pas le fil politique près d'être achevé? Depuis quatre vingt ans deux des plus grandes puiſſances ſont ſorties du néant — & cependant on oſe ſoutenir, que tout grand changement ſoit déformais impoſſible? La Pruſſe, état nouvellement créé, à mille égards l'état le plus parfait — La Ruſſie, un trone de déspotes de l'A-

ſie

ſie il y a ſoixante & dix ans, aujourd'hui l'empire de la ſageſſe & de la force. Par le partage de la Pologne trois des plus grandes puiſſances se ſont fortifiées ſans bruit au point, de pouvoir braver l'Europe. Et ne voit on pas tout se réunir, pour engloutir les petits états ſans difficulté, & pour donner à l'Europe toute entière une nouvelle face dans l'eſpace de cinquante ans? La guerre ouverte commence à ne plus être à la mode. Une politique plus raffinée régne à ſa place, celle, d'obſerver l'époque, de n'arracher que peu à la fois, de s'étendre inſenſiblement mais continuellement & de s'affermir toujours au dedans. Les républiques actuelles, par leur fermentation autre fois la nourriture du génie de la liberté & la barrière contre les actes arbitraires des puiſſans, que ſignifient-t-elles aujourd'hui? L'Angleterre abattue, déchirée, aſſés heureuſe de n'être pas briſée aujourd'hui contre les écueils de la France dans l'orage actuel! La Hollande, riche, enervée & amollie n'eſt

plus la reine des mers par le monopole de l'Europe! La Suiffe vendant fes enfans aux monarques, & ne fubfiftant que par le calcul de la jaloufie, ne fait & ne peut rien faire pour d'autres! Eft ce là l'efprit célefte qui doit préferver l'Europe de la corruption de l'esclavage & du déspotisme? La grouppe politique de l'Europe toute entière n'eft elle pas deja changée par la feule indépendance de l'Amérique feptentrionale? Quels changemens menacent le trone des fucceffeurs ou de Mahomet et ou de Pierre le grand! Et quelle puiffante influence une telle révolution auroit elle fur la deftinée de l'Europe! Je ne dis pas — je le déclare — que tout ceci arrivera. Je foutiens feulement qu'il pourroit arriver, & que par conféquent tous ceux qui s'imaginent, que l'Europe ne fauroit changer de face fans une cataftrophe générale élevent leurs fyftêmes fur le fable.

Mais un bouleverfement général pourquoi ne feroit il plus poffible? M. Rouffeau dit, que la nature a fixé le nombre & l'éten-

l'étendue des empires. Je le crois en partie moi même. Mais tout le monde ſait, que cela n'eſt pas capable de prévenir une révolution, un orage. Le fleuve a ſon lit, & cependant il déborde quelquefois pour inonder des provinces, & après il retourne dans ſes bords. Les Pyrénées ſont des bornes naturelles, & cependant les Viſigoths les paſſèrent pour former un état qui s'étendoit en Eſpagne & en deça des Pyrénées en Provence & en Languedoc. Louis XIV. les ſurmonta. Charlemagne paſſa le Rhin, le Weſer, le Danube, l'Elbe; il franchit les Pyrénées pour établir la marche de Catalogne; il grimpa ſur les Alpes, comme Otton le grand pour enchainer l'Italie à la monarchie françoiſe & à l'Allemagne. Les Anglois poſſéderent un vaſte empire en France par des ſiècles entiers. Quels obſtacles ces conquérans trouverent ils par ces bornes naturelles?

„La balance de l'Europe empêche un changement ſemblable.„

M. Rouſſeau fait ſemblant de prétendre, que pour opérer une pareille révolution, il faudroit qu'un homme se poſtant au cap de Finis terræ, fit publier à tout le monde par les crieurs publics au ſon du tambour, afficher dans toutes les villes, imprimer dans toutes les gazettes politiques & notifier aux ambaſſadeurs de toutes les cours: qu'en vertu de ſa vocation intérieure, de ſa qualité & de ſon emploi il avoit pris la haute réſolution, de ſubjuguer généreuſement toute l'Europe & de réunir tous les ſceptres de la terre dans ſa main; que cet homme se mit en marche avec une ou pluſieurs armées, s'avançant juſqu' à la Chine, & qu'il s'embarquât alors pour achever ſa courſe en prenant l'Afrique & l'Amérique.

Combien la guerre avec la Porte Ottomane a-t-elle agrandi la Ruſſie, ſurtout en y joignant ſa conquête en Pologne! par une nouvelle marine — par l'indépendance & enfin la ſoumiſſion de la Crimée — par ſon commerce dans la mer noire & par

par les Dardanelles dans la méditerranée — Quel ſera le terme de ſa grandeur! Qui pourra l'arrêter dans ſes progrès?

Qu'une guerre entrepriſe ſoit colorée de juſtice — ce qui n'eſt jamais difficile — qu'on ayt des ſuccès, qu'on hazarde une uſurpation de peu de conſéquence, par laquelle toute l'Europe ne ſeroit pas excitée à la révolte ou à l'activité. Par cette façon d'agir on gagnera peu à peu; la réſiſtance de l'autre côté devenant de jour en jour plus foible & moins poſſible, dans peu il s'eſt élevée une puiſſance, à laquelle les autres ſeront obligées de s'allier, pour n'en être pas englouties, ou pour partager les dépouilles avec elle. Ces alliés alors ne ſont que des gouverneurs de provinces décorés du titre de majeſté.

La balance de l'Europe quelle idôle pitoyable, que l'on adore ou foule aux piés ſuivant les circonſtances! Elle n'eſt que de la jalouſie, qui n'eſt efficace qu'autant qu'elle eſt ſoutenue par la vigilance, par la prudence & par la puiſſan-



ſance. Qu'elle en ſoit privée, qu'une partie ſoit trompée, éblouie, une autre endormie, qu'une troiſieme n'ayt pas le tems, qu'une quatrieme ayt peur, qu'une cinquieme n'espère pas de gagner aſſés, pour fournir aux dépenſes de la guerre. La jalouſie que ſignifie-t-elle alors? Elle marche pâle & maigre, les yeux & les oreilles bouchés. Ayant repris ſes forces elle s'arrache les cheveux faiſant pénitence dans le ſac & dans la cendre —

„ Mais le corps germanique eſt le ſoutien de l'équilibre & l'écueil des conquérans. „

C'eſt la prémiere fois, que j'entends cela. Une remarque que l'on peut faire pendant tout le cours de l'hiſtoire de l'empire, c'eſt celle ci: dès que l'empereur étoit fort, les états ne ſignifioient rien — lorsqu'il étoit foible, toute la puiſſance réſidoit dans les états, & par là même l'empire n'étoit pas fort. Dans l'un de ces cas comme dans l'autre des puiſſances étrangères ont ſouvent gagné ſur le territoire allemand

lemand, qui a été tant de fois le théatre de la guerre. Combien n'a-t-on pas arraché de l'empire depuis quelques ſiècles! La Suiſſe, la Hollande, le cercle de Bourgogne, les états pruſſiens, & ceux de l'Empereur en Allemagne. Jéſpère du moins, que l'on ne comprendra pas ces deux derniers au nombre de ceux qui compoſent la force de l'empire d'Allemagne. L'écueil redoutable des conquérans, que celui où l'on conquiert tous les ans!

„ III. Ces prémiers liens rendent cette ſociété facile à perfectionner. Tous ſes membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur miſère.„

Et par quel moyen? Je ne réfuterai par une ſeconde fois le principe adopté par M. Rouſſeau, qu'aucun potentat, ni même deux ou trois puiſſances confédérées ne ſont en état de réſiſter à la confédération générale. J'enviſagerai ſeulement d'un coup d'oeil les articles fondamentaux de la confédération européenne. Je paſſe ſous ſilence

ſilence les deux prémiers articles, quoiqu'il y ait beaucoup à redire. Mais comment eſpérer de faire adopter le troiſieme? Qui eſt ce qui renoncera à toutes ſes prétentions? Et quand même il y renonceroit, il ne pourra le faire que pour ſon âge, & ſes ſucceſſeurs reprendront leurs prétentions. M. Rouſſeau a-t-il bien conſidéré ce qu'il exige des princes? Tant que ce globe ſubſiſtera, ceci n'arrivera point, dès que l'on deseſpérera de pouvoir retirer ſa parole dans un tems plus favorable ſous un prétexte plauſible, pour faire valoir efficacement ſes prétentions. On n'a pas beſoin, pour s'en perſuader, de connoitre les princes. Il ſuffit de connoitre le cœur humain en général. Vous voulés que les puiſſans le faſſent? Vous n'y ſongés pas. Ils ont la puiſſance en mains, & un ſeul ſourire de la fortune peut changer leurs prétentions en poſſeſſions. Les princes foibles? Ceux-ci eſpèrent tout des tems plus favorables & des alliances avec les puiſſans.

„ Peut-être, qu'ils se trompent tous. Il y auroit plus de raiſon à renoncer. „ Cela peut être. Mais l'eſpérance eſt la nourriture de l'homme, & tant qu'il reſpire, cette amie enchantereſſe ne l'abandonne point. Le malade au bord de l'éternité fait encore des projets pour cette vie-ci. Et cet arrangement de la nature eſt admirable. Sans l'eſpérance l'homme ſeroit une bête, & toute ſon élaſticité ſeroit une machine gatée par le rouille. L'eſpérance & la vie ne ſont qu'une même choſe.

Pour ce qui regarde le quatrieme article, je crois y avoir répondu ci-deſſus. Et pour le cinquieme je n'y trouve rien à remarquer. Maintenant il eſt aiſé à répondre à l'argument: que la confédération parviendroit à ſon but, la paix perpétuelle, en conſidérant les motifs qui mettent aux princes les armes à la main.

Faut il que je prouve, combien l'apoſtrophe addreſſée aux ſouverains pour les engager par leurs propres intérêts, eſt foible? On n'a qu'à faire cette réflexion:

quel

quel homme, foit puiffant foit foible, reconnoitra un fupérieur, fans y être forcé? Que chacun fe faffe cette queftion, & je fuis affuré que M. Rouffeau a parlé en l'air.

Il n'y a dans ce projet qu'une feule chofe qui puiffe avoir des attraits pour les princes, c'eft que l'établiffement d'une confédération générale garantiroit leur autorité contre toute rebellion de leurs fujets. Oui, il eft certain, que M. Rouffeau, fi jaloux de la liberté des humains, & qui a plaidé avec tant d'énergie & avec tant de chaleur la caufe de l'humanité, vient de tracer un plan, qui étant exécuté, raviroit aux mortels tous leurs droits, tous leurs privilèges. Je ne veux pas tirer des conféquences, mais le peu qui refte aux hommes, confidérés comme tels s'envoleroit au ciel. Une confédération femblable entre les princes feroit pour tous les Européens un cachot éternel qui ne pourroit être enfoncé — un pacte entre tous les fouverains du monde, de livrer ou de punir tous les deferteurs & tous les mécontens.

Aujour-

Aujourd'hui il eſt quelquefois defendu aux ſujets de quitter la patrie. Mais ſi une fois ils ont échappé — & c'eſt ce qu'ils peuvent faire malgré tous les obſtacles — ils ſont reçus ailleurs & jouiſſent d'une ſûreté entière. Mais alors que chacun languiſſe dans ſes fers. S'il les briſe, il s'en forgera de nouveaux & peut être de plus péſans. Quel aſile pour le vertueux, auquel ſon innocence, ſa probité, ſon patriotiſme attirent de l'envie, de la perſécution & les périls de la mort? Qui aura le courage de s'oppoſer à des actes de déſpotiſme? Qui aura la noble hardieſſe de protéger l'opprimé contre la puiſſance injuſte? Une conjuration générale entre tous les ſouverains de la terre contre leurs ſujets! O! Rouſſeau! Rouſſeau! Ton eſprit pénétrant & ton noble enthouſiaſme de la liberté t'ont abandonné. N'a tu point vu ce qui doit flotter accompagné de toutes ſes horreurs devant les yeux même de l'homme le plus borné, l'épouvantail de l'humanité foulée, enchainée & ſanglante?

La

La terre fera le marché aux efclaves de Barbade, le fpectacle du carnage & des victimes humaines. L'efprit de l'homme & la liberté divine, la nobleffe de l'ame eft évaporée! L'image du créateur imprimée dans les enfans de la terre eft effacée! La noble fource de vie de l'activité éternelle, la foif du ciel, eft tarie! Les aîles d'aigle, qui l'élevoient au trone du créateur du foleil, font rognées! Les bêtes humaines flottantes & courantes éternellement fans objet! — Je fuis perfuadé, que ton cœur n'y avoit aucune part. Mais c'eft ainfi, que le meilleur coeur entrainé par la fougue d'une imagination, qui avec des aîles brillantes vole après des phantômes dorés pourfuivant l'immortalité, peut conduire l'efprit dans les labyrinthes les plus compliqués, dans des marais & aux cimetières!

M. Rouffeau rencontra une objection, qui en entraina une autre. Il ne put pas se difpenfer d'y répondre. Mais il eft impoffible de les congédier plus legèrement & avec moins de folidité.

„Les

„Les pays frontières de l'Europe ſeroient alors dans une ſituation déſavantageuſe par rapport aux étrangers.„

M. Rouſſeau eſpère, que l'armée de la confédération, les forteresſes ſupprimées dans l'intérieur & établies ſur les frontières par le congrès de l'Europe, enfin un corps auſſi redoutable que la confédération européenne ôteroient aux Turcs, aux Tartares, aux Africains, & qu'il me ſoit permis d'ajouter aux Américains, l'envie d'attaquer aucun de ſes membres. L'Europe jouiroit d'une tranquillité & d'une ſureté parfaite.

J'avoue, que cette force prépondérante de l'armée de la confédération & par conſéquent l'heureuſe ſituation de l'Europe ne me paroit pas inconteſtable.

Le corps germanique lui eſt flottant devant les yeux, comme partout ailleurs. Il ſemble que ce tableau magique ne l'a jamais ébloui auſſi cruellement qu'ici. Il s'imagine que l'armée de l'empire tient tous les ennemis du corps germanique en reſpect,

& sert au maintien de ses membres contre les attaques de leurs ennemis. On est tenté de croire, qu'il ne s'est instruit de la constitution de l'armée de l'empire que par les almanacs d'état & par les statistiques. S'il y a de la force militaire dans ce corps d'état, personne n'ignore, qu'elle ne dérive point de l'armée de l'empire, mais uniquement des troupes, que l'empereur & le reste des princes tiennent sur pié. Le cas est bien différent dans la confédération européenne, où aucun prince n'ose entretenir des troupes. Il n'y a aucun prince actuellement en Allemagne qui ayant quelques régimens à ses ordres, ayt peur de l'armée de l'empire. Ce n'est pas parcequ'elle est peu nombreuse, car on pourroit l'augmenter, mais par d'autres raisons. Il n'est pas possible, qu'une armée composée de beaucoup de contingens, soit animée d'un même esprit, pour faire *un* corps. Partout régnent la discorde, l'envie, la jalousie, le défaut de subordination — Mais c'est à un colonel de l'armée de l'empire à faire

des

des récherches pour démontrer que ce que M. Rouſſeau avance n'eſt par vrai: que l'armée de l'empire ſoit aſſés redoutable pour faire trembler les étrangers, & que c'eſt le pilier de la liberté germanique. La choſe même eſt inconteſtable.

On peut bien lever de nombreuſes armées, on peut ſupprimer toutes les forteresſes dans l'intérieur, on peut — quoique cela trouvera bien des obſtacles, ce que l'on peut remarquer aux forteresſes de l'empire, qui ſont toujours dans la ſituation la plus précaire du monde, n'étant établies ou réparées qu'au cas du beſoin le plus preſſant & pour la dernière néceſſité — on peut établir de bonnes forteresſes en grand nombre ſur les frontières & les maintenir dans la meilleure conſtitution. Mais croit on avoir pris par là des ſoins asſés efficaces pour garantir la ſûreté de l'Europe? Cette armée vaudra-t-elle celle d'un prince? Et après un ſiècle méritera-t-elle encore le nom d'armée? J'en doute fort, & chacun après avoir réflechi ſé-

rieusement sur ce point, en doutera de même. Qu'est ce qui rend nos armées si redoutables? C'est qu'elles sont réunies sous l'autorité d'un seul, qu'elles sont bien disciplinées, c'est par la fierté nationale, c'est par les exemples qui enflâment les armées de l'Europe de l'esprit d'émulation de se surpasser mutuellement. C'est le prémier & peut-être aussi le second & le troisieme point qui manquent à l'armée de l'empire, aux troupes des Compagnies des Indes Angloise & Hollandoise, à l'armée Suèdoise sous le sénat. Mais que signifient elles? Que l'armée Suèdoise étoit impuissante dans la dernière guerre contre la Prusse! Quelle étoit sa constitution sous les rois? Et qu'est elle devenue sous Gustave III? Brave & invincible. Il est vrai, que la discipline peut suppléer en quelque façon à la noble fierté nationale, mais elle ne la remplacera jamais. Réunissés l'une & l'autre; & vous aurés des armées Prussiennes, Russes, Françoises, qui à certains égards sont invincibles. Tous les peuples de l'Europe

ont

ont été diſciples l'un de l'autre dans l'art militaire. Si un ſeul avoit été obligé de faire lui même toutes les découvertes, nos guerres ne ſeroient encore aujourd'hui qu'un carnage barbare. La force des armées étoit la cavalerie, les chevaliers, avant la révolte des Suiſſes. L'infanterie compoſée d'esclaves ne valoit rien. Les Suiſſes opposèrent des bataillons d'infanterie bien diſciplinée à ces chevaliers & aux troupes féodales. Ils jouirent des ſiècles entiers de la réputation d'être les meilleurs ſoldats. Chaque puiſſance de l'Europe dirigeoit ſes vues pour avoir une infanterie bien diſciplinée dès cette époque. La nation françoiſe s'eſt maintenue jusqu'à nos jours dans la réputation d'avoir des avantages conſidérables ſur ſes contemporains dans l'artillerie & dans le génie. Tous les peuples vinrent apprendre la ſcience militaire chés les François. L'armée Pruſſienne eſt aujourd'hui le modéle. Elle paroit être au dernier degré de perfection. C'eſt le cours ſuivi par la nature dans toutes ſes opéra-

rations. Appliquons ces réflexions à l'armée de la confédération européenne.

L'armée de la confédération européenne auroit encore moins ſon chef & ſon centre, & devroit être moins redoutable que l'armée de l'empire, vû que compoſée de pluſieurs contingens plus éloignés elle formeroit un corps, qui ſe démembreroit bientôt, étant animé par différens eſprits. Et l'eſprit même doit néceſſairement disparoitre dans une armée, qui partagée au centre & ſur les frontières de l'Europe ne pourroit jamais être raſſemblée.

Toute diſcipline, toute perfection extérieure & intérieure d'une armée feront impoſſibles par cette même raiſon, & plus encore ſi l'on conſidère, qu'il n'y auroit plus alors d'exemple, plus de modèle à ſuivre, plus de ces découvertes, qui ſe font tous les jours & qui ſe communiquent à tous les peuples. Une ſeule armée ſera auſſi peu une armée redoutable, qu'un ſeul ſavant feroit un grand ſavant. Tout ouvrage humain abandonné à un ſeul reſtera

ſous

ſous le médiocre. Et s'arrêter, c'eſt reculer.

Une armée qui n'eſt point inſpirée de la gloire nationale aura peu de ſuccès & l'Europe toute entiere ne peut pas former un état. Le théatre de la fierté nationale eſt un état d'une certaine grandeur, qui ne doit pas paſſer les bornes préſcrites par la nature, ſans la voir s'évanouir. Nous venons de parler de cette meſure. „Mais les armées des croiſés européens furent cependant animées d'un même eſprit & d'un même enthouſiaſme & firent des prodiges. „C'eſt vrai, mais ce ne fut par le lien national, ce fut la religion & la religion changée en flâmes dévorantes du fanatiſme, au quel rien ne réſiſte n'étant point attaché au tems & au lieu. Mais peut être que ce feu ne s'allumera plus à l'avenir, ou qu'il s'éteindra auſſi ſubitement que celui là, comme toute fièvre du corps & de l'eſprit. Quelle force reſteroit dans cette armée de la confédération après un épuiſement ſemblable? Toutes les guerres contre les Tartares, les Turcs

& les Corſaires devroient être conduites par le reſſort de la religion, reſſort bientôt uſé & rompu! Ou, combien ce ſiècle ref oidi ſera-t-il peu ſuſceptible d'un enthouſiaſme auſſi brûlant!

Suppoſons, que d'abord tous les voiſins de l'Europe ayent peur de cette armée formidable; cette crainte disparoitra bientôt. Quelles ſeront les guerres que ces peuples entreprendront? Des invaſions, des ſaccagemens ſemblables à ceux des anciens Sarraſins, des Normands, des Danois, des Huns, des Slaves &c. point de guerres ouvertes. On ſera obligé de tirer un cordon continuel autour de l'Europe, & de garnir en même tems l'intérieur pour y maintenir la tranquillité. Car il eſt évident, que ſans cette precaution une révolte ſoudaine ne ſauroit être étouffée, ni une invaſion ſubite repouſſée. Que cette armée ſeroit lente dans ſes opérations, prémièrement à cauſe de l'étendue prèsqu'infinie, dans laquelle elle feroit ſes mouvemens — la moitié de l'Europe pourroit

entre-

entreprendre une révolte & y réussir pendant ce tems — & en second lieu à cause de l'éloignement du centre du commandement, du congrès, quelles armées nombreuses, qui cependant ne feroient pas en état de repousser toute invasion ! M. Rousseau dit, que les pays frontières se trouvent actuellement dans la même situation. Mais il ne paroit pas y avoir songé. Ces pays sont efficacement garantis, non pas par un congrès lent & éloigné, mais par des souverains puissans, qui demeurant sur les frontières sont en état de rassembler leurs troupes dans quelques jours. La France, l'Espagne, la Russie, l'Autriche sont assurément plus puissantes & plus actives à proteger leurs pays contre l'invasion des étrangers, que ne feroit le congrès européen placé au centre de l'Europe. La même chose est arrivée à l'empire romain. Les peuples appellés barbares ne vinrent pas tous fondre sur cet état pour l'écraser à la prémière attaque. C'étoient des invasions, des courses — Ils furent aisément

battus par les légions romaines. Mais ces légions partagées partout, perdirent leur centre commun, leur efprit. Les Barbares s'appercevant de leur foibleffe fe liguèrent enfemble. Redoublant leurs coups ils attaquèrent l'empire de tous côtés. N'étoit il pas naturel, qu'il s'écroulât? Qu'un grand état perde le fil qui en lie tous les membres, que les roues & les joints en foyent une fois dérangées, ufés — affurément la machine ne fe retablira pas fi aifément, qu'un petit état, dont le corps peut être faifi d'un coup d'oeil, où l'on peut facilement paffer d'un endroit à l'autre; en un mot, une machine compofée de moins de parties qui en même tems ne font pas éloignées les unes des autres.

De quel côté, que l'on envifage cette affaire, l'Europe confédérée felon le plan de la paix perpétuelle fe feroit écroulée & feroit déchirée en moins d'un fiècle. Peut-être après une longue fermentation elle feroit partagée en environ autant d'états en 1978, qu'elle l'eft actuellement en 1778

ou

où j'écris. Ceci pourroit arriver, quand même il ne ſurviendroit pas des cauſes accidentelles de cette cataſtrophe. Et cependant elles ne manquent jamais d'y concourir.

Mais n'eſt il pas plus naturel de ſoupçonner que les commandans des troupes frontières feroient ce que cent gouverneurs & commendans de places frontières ont fait depuis Arbaces juſqu'aux Margraves Allemands? Les généraux du cordon réagiront avec d'autant plus de force contre l'intérieur, qu'ils trouveront moins à faire hors les frontières. Enfin ils deviendront victorieux & ſouverains de l'intérieur. Les Margraves furent des Ducs de nations. Le Margrave d'Autriche fut un Duc ſéparé, dont la race nous a donné des empereurs depuis cinq cens années. En Japon le général ſubjugua l'empereur, & le capitaine de la garde du corps Turque des Califes monta ſur le trône. Les *præfecti prætorio* donnèrent ſouvent des empereurs à Rome, lorsqu'ils ne vouloient ou ne pouvoient

l'être

l'être eux-mêmes. Céſar fut vainqueur de Rome, après avoir protégé & étendu cet état pendant huit ans.

Ou bien qu'une puiſſance gagne une prépondérance déciſive, ce qui à la fin arrive dans toutes les confédérations; elle s'aſſurera de l'empire ſur toutes les autres qui ne ſeront pas armées. Aſſurément l'unique moyen poſſible, de fonder la monarchie univerſelle pour quelque tems —

„Deux cas: ou l'Europe ſera enveloppée dans des guerres. Alors les troupes auront l'occaſion de s'aguerrir, & les jeunes héros trouveront un théatre. Ou l'Europe gardera la paix. Alors nous n'avons beſoin ni de l'art militaire, ni de héros.„

C'eſt avec cette légereté qu'un philoſophe paſſe ſur des choſes de la dernière importance, ne pouvant pas les extirper.

Il ſe trompe, en croyant, que l'eſprit guerrier pourra ſe conſerver dans un grand peuple par une guerre entrepriſe contre les Tartares ou contre les Corſaires. Mais une guerre ſemblable ne ſe répand jamais

ſur

ſur l'Europe toute entiere, pour y produire une fermentation générale.

Il ſe trompe, en s'imaginant que l'art militaire ſe puiſſe apprendre dans une pareille guerre. Il ne ſonge pas, combien il faut de tems, d'eſſais & d'exercices pour poſſéder entièrement un art quelconque. Il ne remarque pas, que l'art militaire ſeroit bientôt oublié faute d'exercice, que les forterеſſes s'écrouleroient, que le talent de les établir, de les défendre, de les attaquer, ſe perdroit néceſſairement dans une paix perpétuelle.

Il ſe trompe, en regardant la guerre comme un mal néceſſaire. Il ne ſonge pas, que la guerre a mis la nature humaine originairement en activité, la ſource de toutes les ſciences & de toutes les actions ſublimes.

Il ſe trompe, en prenant l'eſprit guerrier pour inutile & même pour nuiſible, & le repos & la paix perpétuels pour utiles.

L'on tâchera de répondre à tout ceci dans la ſuite de ce traité.

Il eſt aiſé à voir, que les prétendus avantages, qui doivent réſulter pour l'Europe de la confédération générale, ne ſont pas aſſés garantis. L'on me diſpenſera de la peine, de le prouver en détail.

Maintenant il eſt évident que le projet de paix perpétuelle eſt l'édifice du monde le plus délabré. Les fondemens en ſont pourris & les parties ſont mal liées les unes aux autres. Et cependant beaucoup de philoſophes l'ont adopté avec chaleur, & même un miniſtre d'un grand monarque avoit conçu le deſſein de réformer ſucceſſivement les troupes d'après ce plan. — Et néanmoins ce projet eſt propoſé du ton infaillible de la ſuffiſance philoſophique. Preuve, combien ce ſiècle éclairé peut être dupé, combien ce ſiècle éclairé & philoſophique eſt peu éclairé & philoſophique, & combien les philoſophes qui prétendent embraſſer & approfondir tous les objets, ont des lumières peu vaſtes & peu profondes.

La

La réfutation de ce projet eſt en même tems la réfutation de tous ceux, qui ſont fondés ſur l'idée de réunir toute l'Europe dans la même maſſe de nation, & de ceux, qui ont coutume de meſurer la force ou la foibleſſe des états ſur les dénombremens des peuples & ſur les liſtes des armées. Perſonne n'ignore, qu'il y a bien des cas, où le foible eſt en état de vaincre le plus fort.

Combien les écrits philoſophiques de ce ſiècle perdroient ils de leur luſtre aux yeux de celui qui prendroit la peine de les examiner avec impartialité & avec rigueur! Combien les philoſophes François, Anglois & Allemands, adorés depuis, ſeroient peu encenſés! Et que l'on entendroit rarement le titre ſonore & majeſtueux: ſiècle éclairé! ſiècle philoſophique!



SECONDE PARTIE.

Le projet de paix perpétuelle doit il être exécuté ?



J'abandonne ce projet, qui ne ſauroit être exécuté, pour faire quelques réflexions ſur la nature humaine, qui prouveront, que la paix perpétuelle ſeroit, ſi non plus nuiſible du moins auſſi funeſte, qu'une guerre continuelle. Je ſerai obligé de faire précéder des remarques que perſonne n'ignore. Il eſt d'autant plus ſurprénant, qu'on ayt voulu réaliſer un projet, qui presque au prémier coup d'oeil paroit contraire à la nature humaine.

Quelle eſt la conſtitution, quels ſont les inſtincts principaux de la nature humaine? Quel eſt l'objet de ce tiſſu délicat? Quelle eſt la nourriture, qui maintient les nations en vigueur? Quels ſont les moyens, que la nature emploie pour les perfectionner & pour les élever ſucceſſivement? Nous tâcherons de réſoudre ces queſtions, pour

démontrer que la paix perpétuelle eſt un tréſor inacceſſible aux hommes.

L'intérêt & la ſympathie ſont les deux grands reſſorts de la nature humaine & les ſources de ſa perfection, ou bien l'homme eſt un être borné par le tems & par le lieu, mais doué de forces pour l'univers. Il eſt naturel, que chacun ayt un centre de ſon activité, d'où il s'étend & où il rapporte tout. Indifférent à tout être étranger au commencement de ſon développement il ne ſera touché que par ſon propre ſort. Mais ſes lumières s'étendant il obſerve la reſſemblance de ſon ſort avec celui des autres, l'harmonie de ſes ſenſations avec celles d'autrui. L'expérience & la réflexion, réunies au bienfait maternel que la nature a gravé dans ſon organiſation, ce ſentiment inéffaçable; voici la ſource de la ſympathie, qui verſant le bonheur d'autrui dans notre cœur, nous fait répandre des larmes à la vue de la misère de nos ſemblables.

Tant

Tant qu'il y aura mille cas dans la vie humaine, où le sort des autres nous intéresse sans que nous ayons produit ce sentiment par aucun calcul de finance, tant que les cordes de notre cœur auront un resonnement subit & accordant avec les tons de la nature, tant que cette étincelle céleste allumera les cœurs semblable à l'éclair, aussi long-tems Helvetius & toute la foule des philosophes à la mode parleront non-sens. Pourquoi mutiler la nature humaine, en y faisant régner les seuls ressorts de l'intérêt? Il est évident que l'on prend le commencement de la nature pour la nature entierement développée, la chenille pour le papillon, le germe pour le fruit, l'enfant à la mamelle pour le sage, l'enfant au berceau pour le héros & l'écolier pour Leibnitz.

L'homme sans l'amour de soi même que seroit il? Ce seroit une liqueur versée de son vase, qui séchant se perdroit — un tissu qui tous les fils étant tirés cesseroit d'être un tissu. Ce seroit un homme, qui

ſans être gai riroit en voyant rire les autres, ou qui voyant des larmes, ſe mettroit à pleurer ſans être triſte. Ce ſeroit un enfant courant après ſes compagnons ſans ſavoir où? & pourquoi? Ce ſeroit un homme, vivant ſans objet, le jouet des vents. Le cœur échauffé & l'eſprit ſans lumière il flotteroit dans un brouillard continuel — un enfant à la mamelle depuis le berceau jusqu'au tombeau. Quel moyen de s'élever d'un degré de perfection du cœur & de l'eſprit à l'autre!

L'homme ſans la ſympathie que ſeroit il? Ce ſeroit un eſcargot enfermé dans ſa coquille — une araignée guêttant des victimes dans ſon tiſſu. Ce ſeroit un animal carnaſſier, qui ſe plait au carnage — un tigre s'abreuvant de ſang & exerçant ſes forces au meurtre. Les hommes ne ſe communiqueroient pas mutuellement leurs avantages. Une monotonie éternelle ſur la ſcene du monde! La terre ſeroit une maiſon de correction & une coupegorge!

Par

Par conséquent la semence & de la guerre & de la paix existe dans chaque poitrine. Chacun est fixé à son lieu, confiné dans son tems & placé dans ses circonstances. Chacun a son horison & sa sphère différens de ceux de tous les autres. Rien de plus naturel que la différence dans les coutumes. Le feu des passions dévore tout à l'entour. Les germes de la guerre vivent dans tous les cœurs. Mais encore l'homme doit être éveillé à l'activité par le besoin. C'est un égoiste qui ne quitte sa cellule que lorsqu'il y est forcé par la faim. Voici l'être qui aime le repos, doué de cette constitution naturelle & harmonieuse de former ses idées & ses voeux sur le modèle d'autrui. Ajoutés les effets d'un effort démesuré, le calme des désirs, l'assoupissement des passions; & vous trouverés la source de la paix dans toutes les ames.

L'homme est sans contredit un être actif, disposé & destiné par tous les ressorts de sa nature, par toutes ses rélatic n; & circonstances à agir. Même l'instinct du re-

 pos

pos ne lui eſt donné que pour l'activité. C'eſt par lui que la nature raſſemble ſes forces. Sans lui la machine ſeroit bientôt uſée peu propre à agir. La ſpéculation n'eſt point la deſtination de l'homme. Car celui qui ceſſera d'agir, ceſſera bientôt de penſer. L'homme vivant ſans occupation deviendra ſtupide. Le riche voluptueux & le moine oiſif ont tous les deux le même ſort, la ſtupidité. La ſpéculation doit être un moyen au lieu de l'objet. Les germes de toutes les perfections enſevelis dans la nature humaine ne croiſſent que par l'activité. Les idées qui ne peuvent être réaliſées ſont des chimères qui produiſent la phrénéſie. L'honnête ſolitaire s'éloignant du reſte des mortels pour s'amuſer dans le ſilence de la ſolitude à tracer des plans, dont l'exécution a pour but l'amélioration de ſon ſiècle, enivré par ſes beaux phantomes deviendra inutile à ſon retour. Les idées & les réflexions doivent être des ſources de l'activité. Mais lorſqu'elles circulent éternellement dans la tête, enfin elles

par-

parviendront à envelopper toutes les forces. La ſource de penſer auſſi bien que celle d'agir tarit dans l'état purement penſif.

L'activité, l'exercice de ſes forces ſera toujours l'unique moyen de développer la grandeur humaine. Otés la, toutes les habitudes diſparoitront ſucceſſivement. A force de ferrailler vous fortifierés le bras, comme à force de danſer vous éprouverés une légéreté & une aiſance dans tous les membres & a force de parler une langue vous acquerrés la facilité de parler. Pour fortifier la mémoire il faut lui confier bien des choſes. Celui qui aura réflechi beaucoup trouvera peu d'obſtacles à faire de profondes réflexions. Il faut réſiſter à ſes penchans favoris pour les vaincre à la fin. Il faut pratiquer la vertu pour devenir vertueux, c'eſt à dire pour éprouver un plaiſir pur à la pratiquer.

Le penchant de l'activité étant dans la nature humaine la ſource du développement y eſt auſſi. L'exercice produit la force. Chaque théatre eſt une carrière de perfe-

ction. Il eſt vrai auſſi, qu'un effort énorme qui épuiſe, fait naitre l'affoibliſſement & la mort. Car toute choſe eſt bornée par le tems & par le lieu. De même il eſt évident que tout doit être fortifié dans une juſte proportion, autrement la nature toute entiere ſera détruite.

Comment la raiſon ſe developpe-t-elle dans l'homme? Par la comparaiſon, la combinaiſon & par la ſéparation des ſenſations. Plus il y aura par conſéquent d'expérience & d'abſtraction plus il y aura de raiſon. L'une & l'autre doivent ſe faire dans une juſte proportion. Car l'expérience ſans l'abſtraction fait naitre la ſtupidité, & l'abſtraction ſans l'expérience produit la ſtupidité. Mais le moyen d'aquerir de l'expérience étant renfermé dans une cellule, ou enveloppé dans un tiſſu, ſans l'exercice de ſes forces? Sors de ta caverne, pour voir agir d'autres & pour agir avec eux. Voici la ſource de l'expérience extérieure & intérieure.

„Les

„Les rois, qui avoient été élevés pour régner ſont les princes les plus incapables, & ceux qui avoient été deſtinés pour être des ſujets, ſont les meilleurs „ dit un grande homme? Et quelque étrange qu'il paroiſſe, que l'on entende le mieux ce que l'on n'a pas appris, & que l'on entènde le moins ce que l'on a appris, cependant il y a mille cas où il eſt vrai. L'homme formé ſur un modèle unique, n'eſt développé que de ce côté. Il deviendra inutile, parceque nous ſommes attachés à d'autres par mille nœuds.

Quel ſeroit l'homme le plus accompli? Celui, dont toutes les forces ſeroient développées & qui par conſéquent ſeroit doué de perfections ſans nombre. Quel ſeroit l'homme le moins accompli? Celui dont toute la nature n'étant pas développée, n'auroit aucune perfection. Y en a t-il de tels? Certainement pas. Tous les hommes par leur qualité d'individu ſe développent d'une certaine façon. Et l'âge d'aucun homme ne ſuffit pour pouſſer toutes les perfections à leur

leur dernier degré. Quelle eſt l'échelle de ce développement? Celui qui ayant acquis peu d'expérience ne la médite point eſt un enfant. Celui qui la médite deviendra inſenſé. Celui qui en ayant acquis davantage y joint la réflexion, s'éleve à la raiſon d'un jeune homme. Et celui enfin, qui les pratique par ſon activité, devient un homme. Les accidens agréables & facheux de la vie feroient autant d'exercices pour atteindre la perfection, mais ce n'eſt qu'autant qu'ils fourniroient des matériaux de réflexion & des attraits d'activité. Autrement ce ſeroient des jeux de Marionettes pour Garrik, des maiſons de cartes pour Souflot, des compoſitions d'écoliers pour Heyne & des reves politiques pour le grand Fréderic. Les douceurs de la fortune berçant la nature humaine de ſes ſomnifères ſont vénimeuſes, parcequ'arrêtant la circulation ils amolliſſent chaque reſſort. L'homme dans le doux oubli de ſoi même s'abaiſſe à la plante. Le malheur ſurpaſſant nos forces rompt les reſſorts de la nature, la rage entrecho-

trechoquant les forces les ronge. Nous tombons en défaillance. Mais le bonheur fortifiant l'ame du ſentiment précieux de ſa dignité, lui ouvre les vues céleſtes des perfections les plus brillantes. Il éleve le cœur par des vues les plus ſublimes. Verſant le feu & la vie dans toutes les forces, l'homme ſe ſent capable des plus belles actions. Le malheur n'étant que réſiſtance eſt l'aiguillon qui exerce nos forces. Combattre ſa mauvaiſe fortune, c'eſt l'unique & le plus ſûr moyen de développer tous les plis de l'ame. Ce combat allume le feu de l'eſprit en joignant l'expérience la plus riche à la réflexion la plus ſubtile & à l'activité la plus vive. Celui qui nage dans le torrent brillant d'un bonheur riant, deviendra efféminé & un enfant. Celui qui eſt frappé par un malheur accablant ſera en proye au déſeſpoir. Celui ſur le quel ſe répand le bienfait de la pluye & des rayons du ſoleil, deviendra un homme & un héros. Où trouver les hommes les plus robuſtes?

A

A la campagne, dans les armées, ſur les flottes. Vous les chercheriés en vain dans les villes, aux cours, dans les cabinets, aux toilettes. Où trouver les plus éclairés? Parmi les Grecs, les Romains & les Anglois, parmi tous les peuples actifs. Où trouver les plus ſages? Dans les pays de la liberté, & jamais dans les régions nébuleuſes du déspotisme. Où trouver les plus grands héros? Parmi toutes les nations enveloppées dans des guerres terribles, jamais parmi les peuples doux & pacifiques —

Les peuples guerriers ſont les plus accomplis. Le reſte eſt ou ſera eſclave. Et l'excès de guerre anéantit enfin les peuples — trois verités inconteſtables. Toutes les nations qui brillent dans l'hiſtoire, ſont guerrieres. Le monarque de Perſe étoit le grand Roi; la Perſe étoit le trone de la ſageſſe, de la ſcience & du raffinement. Enfin elle fut le ſiège de la moleſſe, de la foibleſſe, & l'esclave du plus grand héros de l'antiquité. La Grèce, la Grèce vaillante, étoit auſſi élevée au deſſus de tous les peu-

peuples de la terre par ses lumières & par la politesse ses mœurs, qu'elle les surpassoit par sa bravoure. Et Rome, ce monument éternel de la grandeur humaine, la souveraine de l'univers, forgeant sur les bords de la Tibre des chaines pour la Brétagne, les Gaules, la Germanie, l'Asie & l'Afrique, Rome, si redoutable ne fut elle pas en même tems la mère de toute sagesse humaine? Mais enfin l'excès de la guerre la livra aux Barbares. Les peuples Germains ne se sont ils pas élevés au degré de leur grandeur actuelle par les guerres? Il ne faut qu'un coup d'oeil pour se persuader, que l'esprit guerrier est la semence ou du moins l'occasion de la perfection des mortels. L'Europe domine sur les autres parties du monde, parcequ'elle est plus guerriere. Et qu'elle est en même tems infiniment plus éclairée! Jamais aucun peuple ne s'est élevée sans guerre. Ceux de nos peuples d'Europe qui vivent en paix depuis cinquante ans éprouvent la décadence à tout égard. L'Angleterre, la Fran-

ce,

ce, l'Allemagne ſont les peuples de l'Europe ſans contredit les plus éclairés. Auſſi les voit on enveloppées dans des guerres presque continuelles depuis des ſiècles. Qu'eſt devenn l'Espagne depuis qu'elle a ceſſé d'être guerrière? Quelle eſt la valeur des Hollandois? Mais encore qu'eſt devenu ſa grandeur? Quel petit rôle la Suède avoit elle joué depuis Charles XII? Et cette nation originairement héroique reveillée de ſa léthargie par le Héros Guſtave n'eſt elle pas ranimée entierement? La Pruſſe portant la terreur dans toute l'Europe fut en même tems le temple des Muſes. Et la Ruſſie répand la lumiere ſur ſon empire énorme, depuis que ſes flottes ont humilié le pavillon Ottoman & que ſes armées ont ébranlé le trône de Mahomet. Il eſt évident que parmi les ſauvages les hordes guerrieres ſurpaſſent les autres en grandeur d'eſprit

L'eſprit guerrier eſt le ſentiment de ſon mérite, c'eſt la perſuaſion de ſes forces. L'eſprit guerrier par conſéquent eſt grand

dans

dans ſa naiſſance. Un peuple, de même qu'un individu, n'éprouvant que foibleſſe au dedans de lui même, ſe croyant trop foible à tout être, ne découvrant en ſoi que défauts & foibleſſe & dans les autres que des avantages & des forces, qu'eſt il? que deviendra-t-il? Ou il ne fut jamais grand, & alors c'eſt un peuple, qui ſera humilié & ſûrement ſubjugué par un peuple courageux, à moins que l'eſprit guerrier ne s'éveille pour le relever de la pouſſiere. Ou c'étoit autrefois une nation puiſſante, qui a perdu ſa bravoure. En ce cas, il s'abaiſſera toujours, incapable de ſe relever ſi ce n'eſt par le feu de l'eſprit guerrier. Peut-être auſſi ce feu ſacré eſt impoſſible dans une nation, qui ſemblable à Athênes, a été degradée par un mêlange lâche. Mais les Mainotes ſont encore aujourd'hui les reſtes des Lacédémoniens invincibles, & les Albaniens, les deſcendans des Macédoniens ſont toujours redoutables aux Turcs.

Chaque peuple guerrier eſt animé par le patriotiſme, la fierté nationale, le mé-

pris & la haine des étrangers. Le Lappon ſtupide, qui ne paroit reſſentir aucune étincelle de l'eſprit guerrier, même ce Lappon poſſède une fierté nationale. Et l'habitant inſenſible de la baie d'Hudſon ſe dit heureux dans ſa glace & dans ſon brouillard. Eſt il ſurprenant que les Grecs appelloient Barbares toutes les autres nations? que la France s'appelle le prémier peuple, Paris la capitale par excellence & tous les autres pays des provinces? Parlons franchement: aucun peuple ſe croyant petit lui même n'eſt grand; aucune nation ne ſera puiſſante qu'autant qu'elle tendra ſes nerfs par le ſentiment de ſon mérite.

Mais l'eſprit guerrier n'eſt pas ſeulement grand dans ſa naiſſance, il eſt encore une ſemence de la grandeur. Dès que les germes de cet eſprit qui ſe trouvent dans tous les êtres vivans, commencent à croitre, les fondemens de la grandeur ſont jettés. Sans l'exercice ils pourriroient. C'eſt par lui ſeul qu'ils portent des fruits. De pareils peuples exercent leurs forces réciproques du

corps

corps & de l'esprit. Toute étincelle de la perfection humaine sera allumée. Les hommes & les peuples livrés à la fureur du besoin & des périls feront des prodiges. La rivalité de la guerre embrasse successivement tous les objets. L'Angleterre & la France ne sont pas les seuls peuples, qui au milieu de la fureur guerriere ayent été des rivaux dans les lettres, les sciences & dans les découvertes. Il est évident, que la guerre produit nécessairement toutes sortes de découvertes devenues nécessaires pour le maintien de la guerre. Le droit de gens, le droit de guerre, les sciences militaires, les loix sont impossibles sans la guerre, sans des efforts au dehors & au dedans. Une grande partie des mathématiques pratiques fut une suite nécessaire de la guerre par terre & par mer. Que l'on considère les hommes tels qu'ils sont, on saura qu'ils n'agissent point sans motif & sans sujet. Le besoin de la nature seule est rarement une ressource de la grandeur. Il faut que les forces soyent exercées & nourries, ce

qui se fait souvent d'abord sans dessein, sans des traces déterminées. Mais l'exercice soutenu par le hasard & par mille circonstances, produit une supériorité dans cet ordre des choses, & une autre dans une situation différente. L'esprit d'inquiétude, de lumieres & d'activité s'allumant en Portugal sous le régne de Jean I. entraina la conquête des Indes. Les Portugais conquirent, il est vrai, dans la seule vue de conquérir & furent forcés dans la suite de céder à une nation, qui dirigeoit son esprit guerrier sur un plan fixé, dont elle ne s'éloignoit jamais.

Mais, l'esprit guerrier fait aussi naitre des occasions de perfectionner l'esprit humain, des occasions au dedans & au-dehors. L'esprit guerrier est une flamme dévorante, qui pour cela demande des matériaux combustibles. Tout ce qui pourra la rendre plus forte, plus rapide, plus vaste, deviendra nécessaire. Qu'un tel peuple attaque, ou qu'il soit attaqué, tous les nerfs se tendront pour vaincre ou pour résister.

Que l'on confidère la foule des découvertes, en partie faites à deffein, & en partie produites de la fermentation générale par le hafard. Un peuple affés courageux pour réfifter à l'ennemi, ne fera jamais réduit par la force à fubir le joug du déspotifme. Combien ne gagne-t-il pas par cet héroïfme? Le maintien de fa liberté & de fes droits — la jouiffance affurée & inviolable de fa propriété. C'eft là, que le fouverain auffi bien que les fujets font obligés de fe rendre compte réciproquement. C'eft là, que tout depuis la pourpre jusqu'aux haillons eft foumis à l'autorité fuprême & facrée des loix & de l'état. C'eft là que les droits des hommes & des citoyens font péfés exactement. Que leurs rélations font calculées fcrupuleufement! Quelles graves difcuffions! Quels débâts vifs! Et quelles lumières fe répandent fur l'état tout entier! De juftes impôts, la connoiffance de l'influence réciproque des diverfes claffes de citoyens, la détermination de leur mérite, qui en réfulte, l'établiffement de la fphère

de chaque classe, le patriotisme né du sentiment de son mérite, & la fierté, cette juste fierté, qui en résulte — tout ceci est une suite nécessaire d'occasions nées au dedans d'une nation par l'esprit guerrier. L'histoire de l'Angleterre éclaircit parfaitement ces points. Ce peuple nageoit toujours dans le sang pour soutenir & pour affermir ses priviléges — de n'être par l'esclave d'un esclave, comme en Egypte & dans toutes les monarchies dégénérées — Qui sera en étât de subjuguer cette Isle sage & courageuse, tant que cet enthousiasme brûlant ne s'éteindra pas !

Les occasions de dehors sont importantes & nombreuses. On peut dire, que la guerre fait toujours ce que fait le commerce, elle transporte les avantages des étrangers chés nous. La guerre entraine un horison moral plus vaste. Quand est ce que les Persans commencèrent à avoir des idées plus justes des autres nations ? Quand est ce que l'orgueil, la hauteur stupide & le cliquetis de leurs chaines à l'hon-

neur

neur du grand roi tombèrent? Après les victoires de Miltiade, de Themistocle, d'Alexandre le grand. Quand est ce que les Romains jugèrent plus équitablement des Germains? Lorsque les légions invincibles de Varus furent vaincues par Arminius. Les guerres sont les voyages des nations. Elles ont la même influence sur l'état tout entier, que les voyages d'un homme ont sur lui & sur sa famille. Il y a bien de la différence entre les voyages d'un grand, qui renferme toute son expérience, son systême de penser, ses principes & ses lumières dans le cercle de sa cour & de ses amis, entre ceux d'un garçon de métier qui met toute sa sagesse en étalage devant ses camarades, & entre un peuple guerrier composé de personnes de toutes les conditions, qui rapporte à son retour dans la patrie une masse de connoissances & de coutumes nouvelles, auxquelles les anciennes sont forcées de faire place. Mais en Europe, où cependant le caractère national est prèsque effacé & tous les prin-

cipes & les façons d'agir compofent un feul tiffu, même en Europe, dis-je, chaque guerre entraîne un efprit, des mœurs, des modes, des ufages différens. Toute l'Europe autrefois regardoit avec foumiffion Louis le grand & perfonne ne trembloit à la vue du marquis de Brandebourg, qui de nos jours femblable à Jupiter, tient dans fa main les deftins des peuples. C'eft du fanctuaire de Berlin que volent aujourd'hui les couriers depuis Conftantinople jusqu'à Lisbonne, pour annoncer la vie ou la mort. La guerre eft évidemment le cercle & la roue continuelle pour transférer la puiffance & les lumières d'un peuple à l'autre. C'eft le grand mobile dans les mains de la divinité, pour déterminer les deftins des nations.

L'efprit guerrier dégénérant en fureur de conquêtes dévore la nation, ou bien elle fe dévore elle même. Et pourquoi?

Un effort continuel épuife & produit la mort, comme le repos perpétuel. Ce qui eft impoffible dans une nation, l'on ne doit

doit pas l'attendre d'un individu. Toutes les extrêmités dans le monde phyſique & moral ſont dangereuſes, & pour l'intérieur de l'étât & pour ſes rélations externes. L'eſprit de conquête déchire les liens nationaux, & par la fureur des mœurs guerrieres, & parceque la juſte proportion des diverſes claſſes des citoyens ſe trouvent déplacée. Les mœurs guerrières dégénèrent en une licence, qui non ſeulement voudroit ſe faire juſtice à ſoi même, mais qui encore voudroit avoir raiſon partout, où bon lui ſembleroit. La fureur guerriére fuit la vie ſédentaire & laborieuſe, l'induſtrie, la patience & l'aſſiduité du cultivateur, de l'artiſte, de l'homme de Lettres. Ces claſſes commencent à être mépriſées. Elles ſeront enchainées & anéanties. Alors d'où la partie guerrière puiſera-t-elle ſa ſève? Ou bien ſi le vertige des conquêtes alloit infecter toute la nation, comment pourra-t-elle ſubſiſter? Les courſes dans les pays voiſins & éloignés doivent ceſſer tôt ou tard. Et en général un état tout à fait guer-

rier ſubſiſteroit auſſi peu qu'un peuple de femmes, ou une nation de ſavans. Qu'on jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, l'on verra que partout, où l'eſprit guerrier au lieu d'être le partage du corps de la nation, n'eſt que le privilège excluſif d'une claſſe ſéparée du peuple, appellée état militaire, dont le courage & la gloire eſt une propriété, on verra dis je, que les derniers s'éleveront au-deſſus des prémiers, pour les mépriſer & les abaiſſer; & s'entredéchirer eux mêmes comme des forcenés. Cette rage écraſa plus d'un empire. Je n'ignore pas, qu'il faut des ſiècles pour anéantir un peuple puiſſant; mais il ſuffit, que nous ſachions que cela eſt deja arrivé, & il ſuffit de voir tous les jours la décadence & l'affoibliſſement dans quelques états.

Quand le Dieu de la guerre eſt en même tems un Dieu de paix; comme Fréderic le grand, alors il répand ſur la nation une vie & une activité nouvelles après les horreurs d'une guerre. Chacun alors eſſaye ſes forces, la jouiſ-

jouiſſance de leurs fruits étant en ſûreté. Rien de plus ordinaire, qu'un état rajeuni & floriſſant après une paix de dix à quinze ans. Mais une partie de la nations étant enrichie, le repos, l'oiſiveté & la molleſſe avec toutes leurs compagnes vont ſe gliſſer dans la nation. Voici la ſemence de la foibleſſe dans le corps qui ſe transmettant aux enfans, les va plonger de nouveau dans le torrent du luxe & de la délicateſſe. Ce ſeroit contre la cours ordinaire de la nature, que de voir des enfans robuſtes de pères foibles & efféminés, A la fin l'on doit entièrement méconnoitre un peuple de héros. Que le paſſage du ſiècle floriſſant ſous Fréderic le victorieux dans le Palatinat à l'âge de la décadence ſous ſon ſucceſſeur étoit rapide! Les médecins pourront nous apprendre, quelle foule de maladies nouvelles a été engendrée par l'oiſiveté & par la molleſſe; combien il y en a encore de poſſibles dans la ſuite. A la fin notre machine languira deja au berceau & la mort combattra l'enfant à la mamelle.

le. Toute machine peut être détruite par ſa nature. Ses reſſorts & ſes parties s'uſent, parcequ'il n'y a rien ſur la terre qui ne ſoit ſujet à la corruption. Mais détruiſés la par force, déchirés mal à propos ſes parties, ou bien abandonnés la au rouille du tems; qu'elle ſera bientôt anéantie! Chaque machine exercée & entretenue dans ſon mouvement naturel, ira plus aiſément & plus rapidement, mais vingt ans de repos la rendront inutile. Que les parties ſont molles & les reſſorts délicats qui compoſent le corps humain! Le repos & le mouvement, la nourriture & la boiſſon, l'air & le tems, les paſſions & le calme de l'ame, tout au dedans & au dehors de nous le change, l'améliore ou le détériore. Et de plus, ſi l'on vient à oublier l'eſſentiel & que l'on entreprenne le plus nuiſible contre lui, qu'en peut on attendre, ſi ce n'eſt la foibleſſe & la mort? Il y a cent ſortes de nourriture & de boiſſon qui ſont occupées à détruire les corps des peuples amollis. Et ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt

c'eſt qu'à l'ordinaire une pareille nation, ſemblable aux forcenés, ne déſire que le poiſon. Rien par exemple n'affoiblit autant que les boiſſons chaudes, & un écrivain judicieux *) a obſervé, qu'aucun peuple qui en a une fois adopté l'uſage a été aſſés fort, pour y renoncer. Rien n'eſt plus funeſte que les liqueurs fortes, & qui a jamais eu la force de les abandonner? Rien ne ronge plus la force, que la nourriture étrangere & trop délicate que l'on aime à la fureur. Rien ne dérange davantage la ſanté que la mode de ſe tenir enfermé dans le cabinet, & l'être efféminée ne peut pas l'abandonner pour s'expoſer à l'air qui lui feroit ſi ſalutaire. Rien n'affoiblit plus tous les reſſorts du corps, que le repos, & l'homme amolli le déſire avec ardeur. En un mot, que le médecin récherche tout ce qui contribueroit à la ſanté du corps, & nos peuples corrompus s'en abſtiendront. Qu'il examine tout ce qu'il le pourroit détruire,

*) M. de Pauw, Réch. phil ſur les Egypt. & les Chinois.

truire, il trouvera qu'ils l'avaleront comme des furieux, & que cette conduite aveugle eſt une ſuite de la molleſſe.

Qui eſt ce qui pourra nous délivrer de cette ennemie hectique de notre bonheur? Les lumières de la philoſophie? O! la bavarde grave & pitoyable, qui ſelon l'obſervation ingénieuſe d'un eſprit gai n'a jamais de ſa vie bâti de toit à oyes, & qui ſuivant la réflexion d'un ſage, qui fait frémir, vient toujours à pas lents annoncer la ruine des nations! Quel homme a jamais été rétabli de ſa maladie par les diſcours ſavans & par les démonſtrations ſolides d'un médecin? Le malade ne manque-t-il pas de force néceſſaire pour ſuivre les préceptes de la ſageſſe, quand même il le voudroit? Ne faut-il pas qu'il revienne à la ſanté par d'autres remedes, qu'en obſervant une bonne diète ſalutaire au robuſte qui jouit d'une ſanté parfaite? Les loix apprennent ce qu'il faut faire & ce qu'il faut omettre. Mais jamais elles ne donnent la force de le pratiquer. L'on devroit s'en

apper-

appercevoir à ne confidérer même les loix que de loin. Rien de plus ridicule, que le verbiage infipide d'une philofophie orgueilleufe répétant à tout moment la jolie fentence : de bonnes loix rendent les hommes bons & heureux. En variant les expreffions, on diroit par là : ce caractère froid & roide, cette abftraction fuperficielle, cette écume générale m'ordonne de faire une bonne action, que je n'ai pas faite depuis, ne pouvant pas la faire; par conféquent je la ferai à préfent parcequ'il me l'ordonne. C'eft un non-fens tout net. Il eft très clair, que la jouiffance douce de la paix perpétuera & augmentera toujours la molleffe, l'affoibliffement & la défaillance du corps dans une pareille nation. Il n'y a plus d'efforts excepté les convulfions, plus de fueur que celle de la mort, plus de couleur vive que celle de la fièvre ardente, plus d'enjouement que le fourire de l'étiquette. Il n'y a d'autre moyen de rétablir cette partie corrompue de la nation, que celui, d'introduire d'autres mœurs ca-

pables de fortifier deja au berceau la poſtérité de ce peuple corrumpu, afin de faire naitre un avenir plus floriſſant. L'étude de l'hiſtoire de toutes les nations apprend, qu'une longue paix a toujours entrainé la foibleſſe du corps de la race humaine dans une partie de la nation. „Mais peut être la paix n'aura pas des ſuites auſſi funeſtes parmi les moins opulens, qui ſont toujours plus nombreux?„ Nous allons voir.

Outre les hommes diſtingués & riches il y a encore deux claſſes de citoyens: la claſſe moyenne & les pauvres. Tout le monde ſait, que les prémiers hâtent leur ruine, ſi ce n'eſt pas plus rapidement, du moins auſſi rapidement, que les perſonnes de diſtinction. L'on connoit la rivalité des différentes conditions. Le bourgeois copie le marchand, celui-ci imite les conſeillers des princes, ceux-ci s'approchent de la nobleſſe, celle-ci tâche d'atteindre le comte, celui-ci fait le prince, & les petits princes aiment à être les rivaux des monarques. Tout le monde eſt attachée au bril-

lant

lant, tout eſt charmé par ce qui eſt d'un gout délicat & exquis, ou plutôt on régorge de gout — l'on s'abandonne à l'oiſiveté. Tout ſoupire après l'aiſance & le doux repos. Le poiſon de la molleſſe que la paix perpétuelle répand ſur les palais, coule de même dans les maiſons des bourgeois. Il eſt clair que par ce dernier canal la nation ſera d'autant plus ſûrement abîmée. Car la claſſe moyenne eſt l'élite de la nation. La paix perpétuelle attaque les états par la racine & — je ne m'arrêterai pas aux ſuites de ce mal.

„Mais la claſſe inférieure & la plus nombreuſe ne ſouffre pas des ſuites facheuſes de la paix perpétuelle, parcequ'elle eſt néanmoins contrainte d'exercer ſes forces & de vivre frugalement.„ Il eſt vrai qu'elle n'en ſouffre pas directement, mais d'autant plus indirectement. La molleſſe & le luxe, les compagnes inſéparables de la paix perpétuelle, ſont des fléaux ſanglans pour la partie inférieure, & la fin de toutes les claſſes eſt également horrible. N'a-t-on

pas toujours obſervé, qu'il y a bien des pauvres partout où il y a beaucoup de riches? que les amertumes & les horreurs de l'indigence & de la misère affligent les cabanes du cultivateur dans les états, où l'appareil des richeſſes & de la magnificence brille dans les palais des grands? que les jouës fardées ſe trouvent toujours dans la même groupe avec les jouës pâles & creuſes? Et cela n'eſt pas étonnant. Une partie s'étant épuiſée au ſervice du luxe, attaquera naturellement les plus foibles, pour les dévorer auſſi. Celles-ci obligées de faire des efforts, & de ſe refuſer les beſoins de la vie, ſeront bientôt ruinées. L'hiſtoire de tous les ſiècles entr'autres celle de la ville aſſiégée de Sancerre en préſente des exemples qui font horreur. La partie la plus pauvre de la nation deviendra ſûrement l'eſclave de la plus riche, & tout le monde ſait, combien les eſclaves ſont robuſtes, gais & heureux. Celui qui enfermé dans ſon cabinet trouvera ces idées exagérées, n'a qu'à jetter un regard ſuperficiel

ficiel fur nos états pacifiques, voluptueux & ruinés. Partout il rencontrera la nudité, la faim, les maladies, les fquellettes ambulans parmi la claffe inférieure du peuple, & toujours en plus grand nombre, plus la nation jouira long-tems de la paix. Un effaim de fainéants nobles qui compofe la grandeur d'un petit prince enivré de l'orgueil afiatique, fera toujours le fléau & de la cour & du pays. Le roi de Pruffe en fit des foldats. Après une guerre tout le peuple eft rajeuni, la matière pourrie & languiffante en eft tirée, le corps d'état eft nouvellement purifié, le feu & la vie coulent dans toutes les veines. Qu'on regarde une armée, qui après une paix longue entre en campagne pour la prémiere fois. Après quelques campagnes elle fera compofée de gens plus robuftes & plus gais, quand même la moitié en feroit ruinée. J'en donnerai un feul exemple, au lieu de mille, qu'on pourroit citer. L'armée françoife fe mit en marche l'an 1757 avec une puiffance formidable, pour fe rendre dans le

 nord

nérent dans un jour des ouvrages de l'art & du génie qui ont couté des ſiècles à produire. Et un Tartare briſera peut être d'un ſeul coup de hache cette ſtatue de Voltaire, que le génie de Pigalle, pour ſe rendre immortel n'aura pas achevée en dix ans, dit un philoſophe*). „

Tout ceci eſt peut-être faux & vrai, comme vous voulés. Et quand il ſeroit vrai en partie, s'enſuivroit il, que toute guerre ſeroit funeſte à la culture de l'eſprit? & que la paix continuelle produiroit les moeurs policées & les lumières?

Prémièrement, les lettres & les ſciences peuvent-elles naitre dans un peuple, qui n'ayant jamais fait la guerre a joui depuis d'une paix continuelle? Mais il me ſemble qu'il y a une queſtion à faire auparavant. Savoir s'il y a eu des peuples, qui n'ont jamais fait la guerre? S'il n'y en a point, il s'élève une autre queſtion: la guerre n'a-t-elle pas été la mère de beaucoup d'arts? n'eſt ce pas pour quelque

 tems

*) Raynal hiſt. phil. & pol. &c.

tems ſeulement & par haſard qu'elle les a troublés? Et la paix perpétuelle ne les anéantiroit-elle pas néceſſairement?

La carte géographique à la main & nous allons faire le voiage depuis Peckin jusqu'au cap de Horn, depuis Spitzberge jusqu'au cap de bonne Espérance, depuis la nouvelle Guinée jusqu'à Taïti, par terre & par mer, aux îles & ſur le continent, chés les peuples ſauvages & policés, chés les nations nêgres, blanches, brunes, rougeatres, pour chercher un peuple qui n'a jamais fait la guerre, & l'ayant trouvé nous verrons, s'il cultive les arts & les ſciences. Si nous n'en trouvons aucun, nous allons parcourir toutes les annales du monde depuis Moyſe l'hiſtorien de la vérité & Hérodote qui a raconté tous les menſonges abſurdes, jusqu'à la volumineuſe hiſtoire univerſelle du monde, y compris tous les voyages des Anglois & des François par mer, avec tous les autres voyages littéraires & illittéraires, pour trouver ce peuple qui ſans avoir fait jamais la guerre,

cul-

cultive avec ſuccès les arts & les ſciences. Mais je penſe que nous n'avons pas beſoin d'entreprendre ces voiages. La plûpart des peuples de l'ancien & du nouveau monde ne nous ont été connus que par des guerres. Les îles & les peuples que l'eſprit de commerce a découvert de nos jours, ont été ou guerriers ou auſſi ſtupides, que nous avons pris la réſolution généreuſe de les cultiver, c'eſt à dire, de leur faire la guerre, de les ſubjuguer & de leur communiquer par un effet de notre grace & de notre bonté toutes nos connoiſſances & tous nos vices.

Si la guerre eſt évidemment la mère de quantité d'arts & de ſciences, que la paix ne ſeroit jamais capable de produire, je ne conçois pas le mot à cette propoſition: la guerre détruit par ſa nature les arts & les ſciences.

La plûpart des peuples ne ſe ſont formés en corps de nations que par la guerre avec les bêtes ſauvages, avec les habitans & avec les voiſins, les Grecs, les Tartares, les Turcs, les Francs, les Romains, les

Anglo-Saxons, & quantité d'autres. Et bien des peuples ont reçu leur forme de gouvernement par la fermentation de la guerre, les Anglois, les Hollandois, les Suiſſes, le Venitiens, les Romains, les Grecs & cinquante autres nations. L'expérience, les eſſais produirent des connoiſſances, engendrèrent des contradictions, enflammèrent des guerres, fermentèrent des loix, exercèrent les forces du corps & de l'eſprit, jettèrent des fondemens, firent des découvertes, le beſoin & le haſard bâtirent ſur ces découvertes, & l'expérience enfin apprit le meilleur. Combien d'ennemis & d'obſtacles chaque horde, colonie ou bande de voleurs eut elle à ſurmonter avant que de pouvoir s'établir! Elles eurent à combattre tous les élémens, toutes les créatures raiſonnables & irraiſonnables — Combien de connoiſſances ſe développerent néceſſairement dans ces guerres, jusqu'à ce qu'un peuple eut ſon gouvernement, ſes loix! C'eſt une choſe inconteſtable, que l'édifice de la paix, que nous habitons avec tant d'or-

d'orgueil, repose sur les fondemens de la guerre. Quelques efforts que je me donne, je ne saurois réussir à m'imaginer la naissance d'un état sans des guerres intérieures & extérieures.

Quelles sont les choses, qui ont été principalement en considération chés tous les peuples? La valeur & la guerre. Qui est ce qui excita les prémiers poëtes, les prémiers historiens? La bravoure & la guerre. Quels arts furent les prémiers découverts par les hommes? Les arts de la valeur & de la guerre. Hercule, Thesée, Persée déifiés ne furent que des guerriers, des meurtriers de serpens & de bêtes sauvages. Quels hommes furent célébrés par les prémiers poëtes de tous les peuples? Les héros & les vainqueurs. Le père de la poësie, Homère, ou quelque fut son nom, n'étoit il pas enflammé par la gloire guerrière. N'a-t-il pas célébré les victoires des Grecs? Ses écrits furent le panégyrique perpétuel de leurs héros & le fléau des poltrons. Orphée & Apollonius de Rho-

 des

des donnerent l'immortalité aux ſuccès & à l'héroïſme des Argonautes. Les chants d'Oſſian ne ſont que des chants de valeur. Ils reſpirent par tout l'eſprit guerrier, l'héroiſme étoit à ſes yeux la gloire la plus brillante; & les triomphes les plus belles récompenſes. Les Bardes, les Scaldes &c. conſacrèrent leur loiſir à louer la valeur & à inſulter à la poltronnerie. La bravoure de Michel Mort fournit le ſujet de la partie héroique & ſublime de Creuznach par M. Muller. C'eſt ainſi que la muſique & la poëſie furent les filles de la guerre. Pendant la paix on les apprit pour coeur, jusqu'à ce que la guerre fit naitre des ſujets nouveaux. Qui eſt ce qui enflammoit les Cammoens, les Taſſo, les Arioſte, les Voltaire, les Glover, l'auteur de la Bruciade, ſi ce n'eſt la chevalerie, les Croiſades, les exercices militaires, la conquête des Indes, des révoltes, les guerres civiles, &c.? Pindare célébra les ombres & les exercices de la guerres, les jeux olympiques. Et quand eſt ce que les hiſtoriens d'une

d'une nation parurent? Si on en ôte les poësies qui au commencement sont toujours des parties de l'histoire; ils parurent toujours au milieu ou à la fin des guerres sanglantes ou des combats intérieurs des peuples. Elles inspirèrent Thucydide, Hérodote, Polybe, Xenophon, Live, Curce, Sallufte, Tacite, Guicciardini, Sleidan, Eginhard, Lambert d'Aschaffenbourg le Live d'Allemagne. La guerre est le théâtre des actions, c'est la nourritute de l'histoire. La paix & le repos public ne donne pas naissance aux historiens. L'on écrit des Gazettes, des régistres d'ordonnances, des états militaires, des almanacs royaux, des géographies, des statistiques, des dénombremens de peuples, des listes mortuaires, des antiquités, des prix-courans, des lettres de change, mais on n'écrit pas d'histoire.

Quel fut le sujet & la nourriture du théatre? Quel est le magasin général des poëtes tragiques? Des guerres sanglantes, dês arcs de triomphe, des trophées, des lau-

lauriers. C'eſt ainſi que les Sophocle & les Euripide nourrirent l'eſprit guerrier par les portraits vivans des actions héroïques d'Ulyſſe, d'Agamemnon, d'Ajax, d'Achille. Il eſt naturel qu'enſuite ils mettoient pareillement ſous les yeux des ſpectateurs les crimes de famille de Medée, d'Oreſte. Et les poëtes tragiques modernes ou empruntèrent des anciens peuples pour mettre ſur la ſcène les Horaces, Brutus, Céſar, Mahomet, ou bien ils célébrèrent les ſuccès & les expéditions de leur peuple. Voici l'origine des Macbeth, des Henri, du ſiège de Calais & de cent autres. La guerre préſente originairement le ſujet de la tragédie.

Mais les ſciences exactes exigent le calme au dedans & au dehors. La paix eſt leur nourriture. „ Oui, le ſujet étant inventé, rien de plus facile, que de le manier & paitrir en mille formes & de le propoſer au public en ſyſtêmes, en abrégés, en dictionnaires, en catechiſmes, en voyages & en lettres, au point d'en dégouter tout

ce

ce qu'il y a de perſonnes ſenſées. Et combien de matériaux retombèrent dans le néant, parcequ'ils n'avoient point été embraſſés par l'eſprit guerrier!

Le moine Roger Bacon avoit inventé la poudre à canon un ſiècle avant le cordelier Schwarz. La découverte du prémier enſevelie dans le couvent & oubliée demeura ſans fruit. Celle du dernier fut employée à imiter la foudre de la divinité. La guerre en fit une ſcience, & nous avons l'artillerie & la pyrotechnique. L'aiguille aimantée a éte une découverte infructueuſe, jusqu'à ce qu'un génie heureux conçut le deſſein de s'en ſervir pour s'ouvrir la route des Indes. C'eſt la guerre qui a produit la Méchanique, l'Hydraulique, l'Architecture militaire & navale. Rien de plus facile, que d'y ajouter dans la ſuite des ſupplémens, d'en tirer des conſéquences, d'arranger tout le ſyſtême. Nos philoſophes auroient-ils jamais rêvé du droit naturel, du droit de gens, d'ambaſſade, & de la ſage politique qui ſous mille figures ſouvent

vent contradictoires s'eſt joué des mortels depuis Platon le grand maitre fabricant des républiques jusqu'à Machiavell & Montesquieu, ſans la guerre qui en a engendré les idées originaires? Par conſéquent toutes ou du moins la plûpart de ces idées concernant la muſique, la poêſie, l'hiſtoire, les mathématiques, la philoſoſophie, c'eſt à dire de tout ce que les mortels connoiſſent & qui mérite d'être connu ſont des enfans de la guerre.

„Mais peut-être que la guerre engendra le chaos, & que la paix créa le beau monde?„ Elle ſeule n'en étoit pas capable.

Les arts de la molleſſe ſont les enfans de la paix, de l'ennui & de l'abondance. Et la ſûreté publique prête le loiſir au philoſophe, pour rendre ſes idées plus abſtraites & plus générales, pour fixer ſes principes & pour communiquer à ſon ſyſtême de l'ordre & de la liaiſon. Les mœurs s'amolliſſent, ſe poliſſent. De là les modes en habillemens, mille raffinemens, la culture de la langue, des accens plus doux,

des

des expreſſions plus gracieuſes, de tournures plus heureuſes — la politeſſe, la galanterie, l'étiquette — & de là les Anacréon, les hiſtoires amoureuſes, les Comédies, les Idylles, les reves de l'âge d'or, une muſique plus tendre, des arriètres touchantes — des regards languiſſans, des airs doux, des larmes amoureuſes, des paroles ſucrées — les Amours, les Graces & la Reine de la beauté faiſant groupe avec Hercule — Mars engagé avec Venus, & Jupiter entre le bras de Léda — des ſpéculations ſur tout depuis l'ABC jusqu'aux démons (attirés des régions de la poëſie & de l'idolâtrie, pour peupler le Chriſtianiſme, & pour abaiſſer une religion noble & ſpirituelle par des contes de revenans & par des phantomes à être le jouet d'une populace captivée par les ſens) — la grammaire, les ornemens, l'ordre, le ſtyle — les conſéquences, les efforts d'étendre les ſciences, c'eſt à dire quand ils ſont occaſionnés, ou quand ils ſont appliqués. Car ſans cela ce feroient des chimères, des ſubtilités étymolo-

mologiques, une fauſſe gnoſtique, & la ſcholaſtique. Nous allons voir ce que la paix ſeule peut effectuer.

Les idées originaires naiſſent de la guerre, c'eſt ce que nous venons de voir. Mais elle contribue de même à leurs combinaiſons & à leur progrès. C'eſt au ſein de la paix que le poëte épique chante les exploits de l'âge de la guerre, & ſi ces ſources pouvoient s'épuiſer, les épopées ceſſeroient par là. Mais elle doivent ceſſer plutôt. Les poëmes exigent des lecteurs, & les lecteurs demandent des poëmes à leur gout. Pourquoi chanter les exploits de la guerre lorſque l'eſprit guerrier & les mœurs guerrières vieilliſſent, lorſque l'héroïſme & le patriotiſme deviennent ridicules, & que les ſcènes guerrières en général ſont transportées dans la région des Fées? La paix perpétuelle n'étoufferoit pas moins les germes de toute épopée, qu'elle enterreroit toutes celles qui exiſtent actuellement depuis le chantre d'Achille jusqu'à la trompette du favori de la nation françoiſe. Même

de

de nos jours, déja peu guerriers, nous voyons paroitre sur la scène au lieu des héros, des êtres abstraits, qui à la vérité descendent de la guerre, mais qui ne sont pas tirés de son sein. Ce sont des tragédies qui réprésentent des vices, de mauvaises loix, les deserteurs & les pièces de caractères. M. Diderot voulut ouvrir une nouvelle source de plaisir, lorsqu'il vit diminuer le gout des scènes guerrières. Il choisit le genre sérieux, qui peint les actions & les destins du citoyen au sein de la paix. Ayant perdu le gout des sentimens héroïques nous nous sentons trop foibles pour supporter la vue du terrible. Et l'on tâche de nous énerver encore davantage par un genre larmoyant?. Les arlequinades & les farces voici les amusemens que nous demandons. La France ressentiroit bien plus vivement la mort de Carlin qu'elle n'a ressenti celle de le Kain. L'esprit de bagatelle, le gout du ridicule & du bisarre doit bientôt régner souverainement. Les Corneille, Racine, Crebillon & Voltaire seront obligés de cé-

der aux Sedaine, Marmontel, Anſeaume & à cent autres auteurs d'Opéras bouffons. Un écrivain inſpiré d'une flâme plus ſublime eſt mépriſé & oublié par ſes contemporains ſans avoir été lu. Les danſeurs de corde, les charlatans & les arlequins dreſſent leurs théatres au milieu de la capitale du bon gout. Gonthier de Schwarzbourg ne ſera transmis à la poſtérité que dans l'hiſtoire*), mais Michel Mort ſera éterniſé par ſon chantre**). Comment, & pourquoi dans la paix perpétuelle la perfection du théatre ſe ſoutiendroit elle? Ses ſujets reculés dans les tems paſſés manqueroient, & le gout en diſparoitroit. Les chanſons d'amour & les chanſons à boire, les paſtorales & les jolis riens ſuccéderont toujours aux hymnes & aux odes ſublimes, à meſure que les ſentimens d'un peuple s'abaiſſent, que l'eſprit guerrier s'éteint & que la nation s'affoiblit. La

poëſie

*) Opéra de Mr. *Klein*.

**) M. Müller, Peintre de la Cour de S. A. Elect. Palatine.

poëfie périroit entièrement dans la paix perpétuelle, quand même d'autres caufes ne concourroient point à fa ruine.

Je n'ignore pas, que les fciences gagnent du côté de la netteté & de l'étendue. On les embellit, on les approfondit. Mais je n'ignore pas non plus, qu'elles expireroient dans une paix continuelle.

Je fuppofe comme une chofe inconteftable, que les fciences commencent à décliner auffitôt qu'elles s'arrêtent. Chacun qui aura réflechi fur les fuites dangereufes d'un repos femblable, en conviendra.

Les fondemens de toutes les fciences font des faits, des expériences, qui étant liés, féparés, abftraits, généralifés, produifent les fciences. Après nous être occupés quelque tems d'un certain nombre de ces matériaux, nous les trouverons à la fin épuifés. La curiofité pour ne pas difparoitre exige de nouveaux fujets; autrement nous nous amuferons à jouer des mots & à compter les fyllabes, femblable à l'enfant qui jette les cartes dès qu'il ne connoit plus

de façon de les combiner. Du tems de la ſcholaſtique les hypothêſes & les ſyſtêmes ſe ſuccédoient rapidement, dont les derniers s'élevoient toujours ſur les débris des précédens. L'on commença la chaſſe de paroles, les ſciences déclinèrent tous les jours — la puérilité dura jusqu'à ce qu'il ſe préſenta de nouveaux ſujets de récherches, qui firent oublier les jeux des ancêtres. Ce fut lorsqu'on retrouva les auteurs claſſiques, que la réforme s'opéra en fait de religion & que les deux Indes furent découvertes. Ce feroit le moyen le plus ſûr de faire arrêter & reculer les ſciences, que la paix perpétuelle.

La terre jouiſſant d'une paix continuelle ſeroit plongée dans une inaction & dans un affoibliſſement éternels. Point d'effort, point de fermentation, point de ſentimens héroiques, les avantcoureurs de découvertes ſurprenantes. Tout nageroit dans le torrent de la moleſſe, ſans la crainte d'un peril; & par conſéquent point de récherches ſur les moyens de l'éviter, point de conſidé-

rations

rations ſur l'étât floriſſant, ſur la puiſſance, ſur la grandeur, ſur les deſtinées des peuples, point de philoſophie des nations. Qu'eſt ce qui pourroit faire naitre le mortel déſespéré, qui voudroit ſacrifier ſa vie aux méditations ſur des ſujets qui manqueroient d'encouragement, où il n'y auroit aucune gloire à acquérir, & qui le laiſſeroient mourir de faim? — Il ſera toujours vrai, la nature produit de tems en tems un génie inſpiré d'un feu divin pour être le ſoutien des ſciences & le flambeau de l'univers. Mais ce bonheur n'arrive guère à un peuple énervé; & d'ailleurs il y en a peu ou perſonne qui répandît & perpétuât les lumières. Les tréſors ſont renfouïs & la flâme s'éteint de nouveau dans la nuit générale.

Le ſeul penchant de la nature produit peu & fait agir peu de mortels. Il faut des attraits & des vues d'intérêt, la perſpective charmante de la gloire, l'aguillon de la rivalité, pour s'élever au deſſus d'une oppreſſion injuſte — car l'oppreſſion

eſt faite pour tendre l'élaſticité de l'ame — C'eſt alors que des étincelles s'allument dans l'intérieur pour jetter des flâmes. Mais il n'y a point de ces appas qui produiſent ces efforts d'eſprit dans un étât, où réſide la paix perpétuelle. Tout va ſans broncher ſon chemin tracé. C'eſt une machine très excellente, dont les roues & les reſſorts ne ſont jamais gatés par le rouille ni par la pouſſière! C'eſt un arrangement admirable, où chacun s'enfonce ſur l'autre. Ce n'eſt pas qu'il ayt grande envie de s'y enfoncer, mais c'eſt que l'un eſt toujours pouſſé ſur l'autre. A quoi bon alors des réflexions profondes? A quoi bon les récherches en fait de droit de gens & de droit public? l'étude du génie, de l'architecture militaire par terre & par mer? Toutes ces récherches ſeroient auſſi peu nécéſſaires, que l'étude de la législation criminelle des épreuves à l'eau & au feu, du cérémonial des tournois & de l'étiquette des chevaliers errans. Ces ſciences avec celles qui en ſont les principes & les autres qui en contiennent

nent les résultats doivent nécessairement être méprisées & oubliées. Ce sera le comble de la sagesse, de les regarder comme les histoires de Fées, l'astrologie, la pièrre philosophale & la quadrature du cercle. Nos tems pacifiques & amollis, qu'ils causent beau & superficiellement! L'étude des anciens n'est que dans la bouche. La vraye littérature, les connoissances vastes & approfondies sont très rares. Reculés deux siècles d'ici; que l'érudition de ces hommes étoit étonnante! & nous? O! nous en savons bien davantage. Car voulant approfondir une chose, nous allons ouvrir le dictionnaire Encyclopédique, & nous saurons tout ce que les anciens & les modernes &, qui plus est, ce que M. M. les Encyclopédistes ont pensé sur cet article. La vraye érudition, une philosophie solide, la précision & la justesse ont prèsqu'entièrement disparu. Et cependant nous ne pouvons pas encore nous passer tout-à fait des sciences, & cependant nous ne sommes pas encore énervés entièrement, &

cependant nous ne jouiſſons de la paix que depuis peu. Que l'on s'imagine ce que nous deviendrions, ſi après des ſiècles nous étions plongés dans la moleſſe de la paix, qui maintenant ne fait que diſtiller quelques gouttes ſur nous! —

Mais la paix perpetuelle conſidérée d'un autre côté arrêteroit le progrès des ſciences en ce qu'elle empêche la communication des lumières. Les peuples renfermés dans leurs pays ignoreroient les avantages des étrangers. Chaque nation ſeroit replongée dans des débats puérils & dans des ſubtilités. Les états qui font rarement la guerre, ſont les plus ignorans & leur horiſon eſt le plus borné. Même Paris, n'étant plus le théatre de la guerre depuis des ſiècles, Paris où cependant ſont répanduës les lumières de de toute l'Europe, combien ſes jugemens ſur les autres peuples ſont ils ſuperficiels! La ſtupidité de ſes habitans a paſſé en proverbe. Le commerce, dit on, transportant les connoiſſances d'un bout du monde à l'autre ſeroit bien propre à remplacer la

guerre.

guerre. Je n'y trouve que deux bagatelles à redire: 1. Le commerce ſeul n'eſt jamais ſuffiſant pour faire fleurir les arts & les ſciences, parceque le commeçant ſe ſoucie peu de la littérature du pays. Et quoiqu'il s'en trouve quelquefois de cette ſorte, leurs obſervations ſont ſi peu juſtes, ſi confuſes, ſi contradictoires, que l'on en peut profiter fort rarement. On n'a qu'à jetter un coup d'oeil ſur les états purement commerçans de tous les âges, pour s'en perſuader? La Phénicie pourroit elle être miſe en parallèle quant à la culture de l'eſprit & aux lumierés avec la Grèce, l'Egypte & Rome? Tout le monde ſait, que l'on ne voyage pas en Hollande, à Veniſe & à Gênes, pour y aquérir des connoiſſances abſtraites & de la littérature. Le Portugal avoit fait long tems le commerce ſans être éclairé. Les lumières ont beaucoup décliné en Espagne depuis la découverte de l'Amérique. Peut-être que l'on pourroit dire la même choſe de l'Angleterre depuis la dernière paix avec la

L 5 Fran-

France, c'eſt à dire, depuis ſon commerce univerſel. Dans tout étât purement commerçant la littérature doit être moins eſtimée & moins cultivée, parceque les richeſſes y ſont l'idole généralement adorée. 2. Le commerce lui même doit par ſa nature ſéparer tous les peuples de la terre, après les avoir réunis. J'aurai l'occaſion de le prouver ailleurs. Après avoir vu que la paix perpétuelle & le commerce déſuniſſent les nations, & que cette ſéparation entraine la décadence des ſciences; que penſer de la paix perpétuelle?

La ſéparation des peuples ne fait pas moins dégénérer les lettres en ce qu'elle empêche l'affluence des lumières qu'en ce qu'elle maintient la maſſe morale dans la même aſſiète. Le mêlange & par conſéquent l'eſprit varié de la nation, l'enfant de ce mêlange, eſt impoſſible. L'homme éclairé n'eſt pas l'homme, dont les idées ſont arrangées l'une auprès de l'autre. L'enfant ayant cent idées n'en-eſt pas pour cela plus ſage, que l'autre qui n'en a que quarante,

rante, si aucun d'eux n'y réflechit. Et deux antiquaires, dont l'un ne sait que la moitié des choses que le prémier connoit, & qui manquent l'un & l'autre de discernement & d'abstraction, auront à peu près le même degré d'esprit. Cest la liaison des sujets & leurs résultats, en un mot, c'est la raison qui est la mère des sciences. Les peuples cessant de se communiquer, les mœurs & les principes cesseront de même de se confondre, & des mœurs nouvelles, plus pures & plus nobles deviendront impossibles. S'arrêter c'est reculer.

Quelle grouppe, que toutes les nations remplies de riches amollis & affoiblis & de pauvres énervés — par conséquent dans un effort continuel d'éloigner l'ennui & d'acquérir les besoins de la vie à la sueur du visage! Quel sera le siège du génie des sciences? Quelle sera sa naissance? La culture de l'esprit exige de la force, un désir intime & désintéressé, étant sa propre nourriture & récompense. Ajoutés y les appas de la gloire, des richesses, de la considé-

fidération, il agira avec plus d'énergie, parceque toutes les ailes des mortels font couvertes de pouffière terreftre. Mais la maffe lourde feule ne s'élevera jamais fans cette force divine.

Il eft, ce me femble, fuffifamment démontré, que la guerre loin d'anéantir les arts & les fciences, les fera plûtôt naitre. Il eft aifé d'en déduire, qu'elle ne pourroit les troubler qu'accidentellement & pour peu de tems.

La guerre exile les mufes, lorsqu'elle paroit, quoiqu'elle n'entraine pas conftamment ces revers. Cependant paffons encore ceci. Mais une guerre de quelques années comment banniroit elle tout l'efprit, foit même que toutes les chaires fûffent changées en guerites, toutes les écoles en corps de garde & tous les auditoires en cafernes? Auffi peu que la religion d'un pays feroit abolie, quand même tous les temples feroient employés quelque tems pour des magafins de guerre. Les particuliers y perdent, je le fais, mais le corps d'étât y gagne dans

la

la ſuite. La fermentation générale engendre la force, l'éclair reluit du chaos, tel que la religion refroidie devient dans le malheur un enthouſiaſme brûlant & une dévotion ardente. La maiſon délabrée eſt bâtie de nouveau après avoir été abattue. Le ſoleil au plus haut degré de ſon luſtre & de ſes feux attire le brouillard & les nuées. La chaleur & l'air étouffant de l'été ſe rafraichit & ſe purifie par l'orage & par le tonnère. Il faut que le vent dévorant du nord déſole les compagnes & dégarniſſe de feuilles les arbres, il faut que la neige & la glace couvrent ce globe & qu'un froid mortel pénêtre juſqu'au fond de la terre, pour que la nature puiſſe paroitre accompagnée de ſes graces & devenir la mère de l'abondance. Le jour & la nuit, l'été & l'hiver, la chaleur & le froid, le ſoleil & l'orage doivent ſe relever dans ce monde phyſique. Pourquoi exiger une monotonie & un calme éternels dans le monde moral? —

cachées — tu ès un poiſon lent affoibliſſant les nerfs de l'eſprit — tu couvres le ſoleil des ſciences de brouillard, de nuées épaiſſes & de vapeurs. L'être le plus ſage & le plus bienfaiſant, le ſouverain directeur de ce globe t'en a conſtamment éloignée depuis des milliers d'années. Il t'en bannira de même à l'avenir.

„Soit, que la force du corps, la vigueur, les lumières, la grandeur d'eſprit, la gloire du génie naiſſent de la guerre; peut être que le cœur gagne au ſein de la paix. Et il n'y a que le coeur qui nous rende heureux. La ſérénité du coeur, le calme de l'ame, une tranquillité de l'eſprit non interrompuë, la douceur, la complaiſance, l'amour paternel, maternel, fraternel, conjugal, l'amour des enfans, les épanchemens du cœur dans le ſein de tendres amis, un enthouſiaſme ardent pour le bien de ſes ſemblables, & toutes les vertus douces de la ſociété — la reſignation & le contentement dans tous les accidens de la vie, la ſoumiſſion aux décrets de l'Eternel

ternel qui nous fait paſſer une route pleine d'épines, une reconnoiſſance vive envers le ciel qui nous conduit un chemin parſemé de roſes, penchant invincible qui nous attire vers les aſtres, l'eſſor céleſte vers l'immortalité, la vocation à la vie éternelle qui retentit d'une voix divine dans l'intérieur — voilà ce qui peut rendre heureux les mortels, ſi jamais ils ſont ſuſceptibles de bonheur. Et cependant toutes ces vertus pures & céleſtes ſont les filles charmantes de la paix. Pourquoi les enfans de la terre qui les poſſédent ne ſeroient ils pas bienheureux & à envier? „

La vertu produit le bonheur. On attendra en vain le dernier tant que la prémière manquêra. Voici le point d'où nous ſortirons.

Les germes de toutes les vertus ſont dans la nature humaine, nous le ſavons. Il n'eſt queſtion que de la méthode de les faire fleurir & de les rendre fertiles. Les amis de la paix perpétuelle ſoutiennent,

qu'elle en étoit la meilleure ſerre. Leurs adverſaires doivent prouver le contraire.

Que faut il pour développer la vertu, dont les germes ſont dans le cœur? & en trouverons nous les moyens dans la paix perpétuelle?

La vertu exige que tous les penchans du cœur ſoyent en mouvement & qu'ils ſoyent dirigés immuablement vers le bien public. La vertu eſt une activité — la deſtination fondamentale de la nature humaine. Mais ayant pour but le bien général elle n'eſt pas une activité aveugle. Il y a par conſéquent deux ingrédiens eſſentiels de la vertu. S'il eſt impoſſible de les produire par la paix perpétuelle, elle ne ſauroit non plus engendrer la vertu.

La ſolitude n'eſt pas le théatre de la vertu, cela eſt clair, parcequ'il eſt impoſſible que tous les penchans du cœur y ſoyent développés. Ce ſeroit une pelote que perſonne ne devideroit; une nuée électriſée qui ne ſeroit pas rencontrée par une autre, pour engendrer l'éclair & le tonnère;

re; une pièrre à feu qui ne feroit pas frappée par le fufil. Mais il n'en eft pas queftion, l'homme étant un être fociable. Un homme égaré de la fociété humaine apprendroit à marcher à quatre & à gravir fur les arbres, s'il vivoit avec les ours; & il grimperoit fur les rochers, il fauteroit les ruiffeaux & mangeroit le verd dans la compagnie des chamois & des cerfs. La fociété, voici la fphère de l'humanité, la fphère de la vertu. L'image du frère reluit dans celle du frère. Des êtres organifés harmonieufement, des inftrumens de mufique qui s'accordent — Le fourire du voifin touche le coeur, la corde du plaifir refonnant tout le concert de la joye fe joue. Les larmes aux yeux étrangers ouvrant en lui la fource de pleurs, les tons douloureux font en lui des préludes de cantiques lugubres. Les cris de joye & d'allegreffe élevent fon ame vers les nués, le cœur fe répand, il nage dans la volupté. Les cris aigus & perçans, les hurlemens, la vue des hommes nageant dans le fang, à l'agonie,

des lèvres pâles, des yeux éteints, des convulsions — tout réflechit sur lui, semblable aux rayons du miroir — Le frissonnement perçant tous les membres, le frémissement & le tremblement dans le systême nerveux, les cris plaintifs, la pâleur, les yeux errans, la sueur mortelle. C'est ainsi que les hommes sont enchainés par les seuls instincts naturels. Mais pourquoi ne le sont ils pas toujours? Pourquoi les hommes actuels en sont ils si différens? Parcequ'il faut qu'ils diffèrent, chacun n'étant pas seulement accordé à d'autres, mais ayant en outre ses accords à lui. Je veux dire, que tout homme est borné par le lieu & par le tems, que tout homme est un individu.

Cet écho éternel réduiroit le monde à une monotonie perpétuelle. Ce seroit un cri continuel dès que l'un se mettroit à crier, un torrent de larmes dès que l'un commenceroit à pleurer, des éclats de rire à la folie dès que l'un trouveroit une chose ridicule, un frémissement & un tremble-

ment

ment général lorsque l'un feroit faifi de fraïeur, en un mot, ce feroit le cérémonial de fa majefté Maure, qui exige, felon le rapport de l'infigne menteufe, la Renommée, que lorsque fa Majefte éternue, tout le pays de Fetz & de Marocco eft obligé de crier fucceffivement: bien Vous faffe, Sire! Le genre humain feroit un troupeau de finges, qui fe coupent la gorge, lorsqu'ils voyent un homme fe faire la barbe. Et néanmoins il y auroit encore l'énigme, par quelle manière l'un commenceroit la farce, fans avoir de modèle. Sur quoi la terre repofe-t-elle? Sur une tortue. Et la tortue? C'eft un fecret, que nous ignorons; nous n'oferions pas le trahir —

Il a été fouvent démontré, que l'homme fans fympathie feroit un tigre. Mais il n'eft pas plus difficile de prouver, que fans l'amour de foi même il feroit un fot, un finge. Chacun a fes forces à lui, peut devenir modèle, a des penchans harmonieux & propres. Chacun trouve beau,

ce qui eſt beau, quoiqu'il ait ſes idées particulières de la beauté. Chacun reſſent le malheur d'autrui. Cependant il reſſentira le ſien plutôt, plus intimément & plus fortement. La terre eſt attirée par le ſoleil, cependant elle a une force de ſe maintenir, autrement elle paſſeroit rapidement dans le centre du ſoleil. Si elle n'étoit pas attirée, elle demeureroit immobile. Les hommes ſans ſympathie ſeroient des rochers, & ſans l'amour de ſoi des fats & des ſots. Tous les deux réunis développent toutes les facultés de la nature; chacun ſéparé en hâte la ruine —

L'activité eſt le jeu de ces inſtincts dans le cercle de la ſociété. Voici le matériel de la vertu. Et par conſéquent lorsque l'un des deux eſt mort ou endormi, il n'y a plus de vertu. Plus tous les deux ſeront vifs, plus il y aura de vertu. Plus ils ſeront vigoureux, plus la vertu ſera forte. Plus ils ſeront foibles, plus la vertu ſera foible. La vertu n'exiſte pas alors, quand il n'y a point de mêlange d'amour de ſoi-même. Cette idée quelque ſublime qu'elle

qu'elle paroiſſe, eſt la chimère la plus abſurde du monde. Les vices ne réſultent pas non plus d'un défaut abſolu de ſympathie. Ceux qui les ont peints de pareilles couleurs, ne peuvent avoir trouvé ces charbons ni ſur la terre, ni aux enfers — car il n'y en a point dans toute l'étendue de la création — mais dans un monde abſtrait & comme ils l'appellent, purement poſſible. „Mais, la vertu & le vice étant le mêlange de ces deux inſtincts, comment les diſtinguer? Quand eſt ce qu'il devient la vertu? & quand le vice? C'eſt lors qu'on y joint le formel de la vertu. Son deſſein, ſa fin eſt le bien général, réſultat de l'éxpérience des ſuites de l'amour de ſoi & de la ſympathie, & de la réflexion ſur tous les deux. Le degré le plus haut & le plus juſte de l'amour de ſoi même, c'eſt l'amour du bien général. Le degré le plus haut & le plus juſte de la ſympathie c'eſt le déſir de tout ce qui peut rendre heureux tout le monde. Au mêlange le plus ſublime tous les deux ſe rencontrent dans le mê-

 me

me point. L'amour de ſoi même: l'on s'aime dans tous les autres. La ſympathie: l'on aime tous les autres en ſoi même. Jeu de mots, dira-t-on. Cependant c'eſt là qu'aboutiront toutes vos diſcuſſions lorsque vous tirerés tous le fils du tiſſu de la nature. Chaque choſe conſidérée en particulier nous paroit contradictoire, mais conſidérés le tout, & vous y trouverés la plus parfaite harmonie. Tout nous paroit nombreux, lorsqu'il eſt déchiré, mais tel qu'il eſt ſorti des mains de Dieu, il eſt éternellement une choſe. Le feu, l'eau, l'air, la terre ſont des choſes contradictoires, ne ſauroient conſiſter enſemble, doivent néceſſairement former un monſtre, c'eſt ainſi que pourroit s'exprimer le louche préſomptueux qui n'a vu qu'un petit coin de l'univers. Il a raiſon, lorsqu'on ne conſidère que les parties démembrées, car alors c'étoit le chaos. Mais jetté en moule par l'être ſuprême il devint ce monde merveilleux, le miroir & la ſplendeur de la divinité.

Il faut par conséquent des lumières de l'esprit pour diriger l'activité. Aucune vertu n'est sans la raison; tous les vices supposent le défaut de raison. Plus la raison est éclairée, sublime & vaste, plus la vertu est vive, étendue & élevée. Plus la raison est foible, obscure & bornée, plus la vertu est foible, louche & resserrée. C'est ainsi que l'esprit & le cœur s'embrassent en frères. Celui qui les sépare est un parricide. C'est un fou, un forcené, qui prend la mollesse pour pitié, la stupidité pour honnêteté, la poltronnerie, pour prévoyance, la justice pour cruauté, le clinquant pour or, le sable pour un diamant, les moulins à vent pour des géans & les Pleyades pour des chèvres. Nous voici à la fin sans détour: La paix perpétuelle n'étant pas la mère des connoissances & de l'activité ne sauroit produire la vertu; détruisant les connoissances & l'activité elle anéantiroit la vertu.

La guerre est le mobile primitif de la vertu, & la paix ne favorise la vertu

 qu'au-

qu'autant qu'elle nourrit le feu de la vertu enflâmé par la guerre. Ce feu fera plus foible à mefure qu'il s'éloignera de fon prémier mobile. A la fin il doit s'éteindre. Le boulet s'élancera fucceffivement moins rapidement à mefure qu'il s'éloignera du canon, & enfin il tombera.

Pourquoi parmi les peuples, qui fe forment en corps d'étât la vertu ne durera-t-elle pas long tems? Par la même raifon que la paix n'y pourra pas fubfifter long-tems. Les divers motifs & intérêts de la nature humaine commencent à jouer. Voici l'origine de la guerre au dedans, & les ennemis les combattent au dehors. La prémière vertu d'un nouveau peuple c'eft la valeur. Auffi les trouve-t-on défignées toutes les deux par un même nom dans la plûpart des langues anciennes & dans toutes celles des fauvages. L'amour de la patrie, le mépris des étrangers, la fierté nationale, la valeur, le patriotisme, voici les germes de toutes les vertus qui font poffibles fur la terre, & qui fe nour-

riffent

riſſent dans un terrein guerrier. Et ſi d'une manière néceſſaire & naturelle dans la paix perpétuelle la poltronnerie, le mépris de la patrie, l'intérêt, l'admiration des étrangers, la molleſſe ſe mettoient à la place de ces vertus, ſi ces vices produiſoient tous les crimes qui ont jamais fait le tourment & la miſère des mortels; il ſeroit très clair que la paix perpétuelle changeroit la terre en une coupe de gorge & en un enfer.

Que l'on enviſage tous les peuples de la terre, les Chinois, les Tartares, les Grecs, les Romains, les Germains, le Canadiens, les Iroquois, les Hurons, les Esquimaux, les Péruviens & cent autres; le courage & la valeur guerriere aura toujours été eſtimée parmi eux. Tous les poëmes, tous les diſcours, toutes les hiſtoires, tous les raiſonnemens ſont des chants & des éloges de la valeur. Les épopées, les odes, les chants, les hymnes populaires des Bardes reſpirèrent l'eſprit guerrier, le mépris de la mort, la haine des étrangers, des barbares, des poltrons, des efféminés. Tout

y

y encourageoit. Ce n'eſt pas moins les philoſophes que les poëtes Grecs & Romains qui parlent avec un enthouſiaſme & avec un transport brûlant lorsqu'ils racontent les beaux exploits de leurs ancêtres, lorsqu'ils ſont occupés d'inſpirer aux citoyens leurs devoirs. L'eſprit guerrier, voilà ce que ni Platon, ni Zénon, ni Cicéron, ni Sénéque, ni Antonin, ni aucun ſage de l'ancien monde ignorèrent; l'eſprit guerrier ne s'éteindra pas, ſans que la nation perde & ſa puiſſance, & ſa vertu, & ſon bonheur. Où trouver des vertus plus héroïques, plus nobles, plus merveilleuſes, que parmi les Grecs, les Romains, les Germains, dans le ſiècle des croiſades & de la chevalerie? Où trouver plus de ſacrifices, plus de déſintéreſſement, plus de grandeur d'eſprit & de cœur, que dans les perſécutions des prémiers Chrêtiens, des Vaudois, des Hugenots, dans la réforme générale de la religion? Quel ſiècle vertueux, quel âge héroique que le ſeizieme ſiècle! Le patriotiſme & l'eſprit guerrier, voici

voici la ſource de toutes les vertus. Par le prémier nous poſſédons les loix, les devoirs de la ſociété, la liberté, la propriété. Par le ſecond nous jouiſſons de la ſûreté, de la tranquillité, de la puiſſance, de la gloire. Et voici les fondemens du bel édifice de la vertu humaine — Je m'arrête ici, pour prouver en détail, que la paix perpétuelle étoufferoit ces vertus.

La paix perpétuelle plongeroit les hommes dans un repos continuel. Le feu de la vertu allumé par la guerre ſeroit diviſé en des étincelles particulières qui s'éteindroient dans une inaction éternelle. Les étâts enfilés d'une manière admirable circulent éternellement ſemblables aux ſphères. Point d'action produite par nos propres forces, point d'exercice propre de ſes facultés. Tout eſt enfermé dans ſa demeure, tous les pas ſont meſurés par le compas des loix & de la police, toute vertu n'eſt que vertu civile, vertu par loi, vertu par force, vertu ſans vertu. Plus de ces épanchemens étonnans de vertu, qui dans

un

un pareil étât feroient plus pernicieux que les forfaits énormes. Car ces derniers font détruits par les chaines & par le glaive de la juſtice, les prémiers au contraire cauſeroient toujours dans un étât auſſi mécanique, une révolution funeſte au corps d'étât. Les ſentimens élevés doivent s'évanouir dès que les actions éclatantes auront ceſſé. Le feu de la vertu s'éteint. On a cent fois remarqué, que la liberté de penſer diſparoit avec celle d'écrire. C'eſt ainſi que le défaut de vertus héroïques détruit les deſſeins & les ſentimens ſublimes du cœur. Qu'eſt ce qui pourroit les faire renaitre? Le ſouvenir des exploits de nos ancêtres? La ſageſſe, & la poëſie qui a célébré les belles actions de notre âge & des ſiècles paſſés? Ceci en pourroit bien être une ſource, ſi elle ne tariſſoit pas néceſſairement. Suppoſons le cas que nous fûſſions avancés de mille ans dans l'avenir, éloignés de toutes les grandes actions, dans un ſiècle où toutes les idées guerrières auroient diſparu. Quelles impreſſions ces

tems

tems & ces écrivains feroient ils ſur nous? Certainement aucune autre, que les fables des cosmogénies & de l'origine des peuples, que la mythologie avec tous ſes dieux, déeſſes, demi-dieux, que les contes des Sylphes, des Gnomes, des Amazones, des Cyclopes, des Géans & des Nains. Car quel eſt le charme qui nous attire encore à la lecture des Romains, des Grecs, des exploits des chevaliers errans? C'eſt l'étincelle guerrière qui vit encore foiblement en nous, & qui s'en nourrit. Mais quand une fois elle feroit engloutie dans l'abime des tems, cette ſympathie ceſſeroit néceſſairement. „ Mais nos poëtes, nos fabricans d'opéras, nos philoſophes devroient la rallumer. „ Cela ſeroit pratiquable ſi nous pouvions trouver du gout à cette lecture, & ſi en général ces poëtes & ces ſages alors étoient encore poſſibles. Il eſt aiſé à voir qu'alors ils ſeroient un âge, des mœurs, des ſentimens, des gouts & une activité tout-à-fait différens. Il n'y auroit plus d'aguillon de la vertu par des exemples vivans ni morts.

La

La paix perpétuelle produisant l'opulence & l'indigence est la mère de la mollesse qui anéantit toute vertu, parceque & la force & la volonté manquent. La mollesse engendre la volupté & la poltronnerie, les germes de tous les vices. Le luxe est une fièvre hectique du corps & de l'esprit — un gouffre sans fond — une démangeaison plus forte après le frottement — un furieux qui se déchire en souriant. C'est une frivolité que de vouloir disputer sur les suites du luxe. Là, où l'ennui fait le plus grand tourment & le mouvement un frémissement général, où une petite entreprise cause de la frayeur; & où les plaisirs mêmes ne sont plus à la mode dès qu'ils coutent quelque peine & un foible effort; là où il n'y a que les plaisirs rians, les divertissemens doux & tranquilles, des lits délicats, des chambres agréables ornées de tableaux voluptueux, des habillemens brillans, des compagnies spirituelles, charmantes & médisantes, des équipages tendres, une demie douzaine de filles de cham-

bre

bre & autant de domeftiques là, dis-je, où ces frivolités font les befoins de la vie, là où le bonheur confifte dans ces extravagances, on a beau parler de vertu. Ou l'on n'entend par ce terme que grimace, que l'étiquette & des masques, ou l'on fe joue de ce nom facré —

Le luxe & la volupté n'engendrent pas feulement aucune vertu, ils font encore par leur nature des fources fécondes de vices, ne fût ce que par la feule raifon: qu'ils font de l'égoïfme.

L'avare eft une araignée guêttant des victimes. Le voluptueux voudroit fe fervir de tout le monde comme d'un inftrument de fon inftinct animal. L'ambitieux eft un volcan qui ravage tout ce qui l'environne & qui jette des tourbillons de flâmes jusqu'au ciel, pour être vu & adoré de fes contemporains & de la poftérité. Toutes nos modes, tous nos gouts, tous nos deffeins, tous nos projets n'ont pour objet que notre unique fatisfaction, fans prendre part ni au bienêtre ni à la mifère d'autrui. C'eft

ainſi que le luxe répand ſur les nations l'eſprit de l'intérêt & la torche de la déſolation. Les ſuites principales du luxe ſont la poltronnerie & l'intérêt, & le portrait effroyable du monde eſt achevé en deux traits.

Le patriotiſme, cette flâme divine qui rapproche les mortels de leur auteur, étant étouffé, toute vertu ſe retire dans le ciel. Le bien public n'eſt qu'un mot, c'eſt le jouet des ſages. Le peuple y croit le plus long-tems, mais l'homme éclairé ſe ſert d'abord de ſes lumières, pour l'arracher du coeur des autres par des ſophismes ſubtils & finit par s'en perſuader lui même, lorsqu'il eſt combattu par la foibleſſe & par l'égoïsme. Ou bien il prononce ce mot pompeux à tout moment, tandis que le cœur ſe moque de cette idole. Il porte le masque du patriote & la vipère de l'intérêt empoiſonne dans les ténêbres. Ce nom ſacré peut-il être profané plus terriblement que lorsqu'on trompette partout le reſpect qu'on lui porte, tandis que tout le monde

eſt

eſt informé, qu'on le tient pour une idole?

Mais encore la dernière barrière de la vertu ſera à la fin démolie, & le nom de patriote ſignifiera un nom d'inſulte & une folie. Car ces êtres n'exiſtant plus on doutera de ſa réalité, comme du monde des Fées. Tous les liens d'étât étant ainſi rompus il n'y a plus d'état. Ses membres rentrent dans l'état ſauvage, ou bien faute de force de devenir des ſauvages ils commencent à végéter ſimplement.

Où feront alors toutes les vertus douces de la vie ſociale? D'abord on en verra encore la reverbération, dans la ſuite l'ombre, & enfin le crime à tête découverte. De même il n'eſt pas difficile de voir, qu'un prédicateur dans le déſert ne réuſſiroit pas par une éloquence divine. Ou l'on s'en moquera, ou bien on le trouvera excellent ſans pouvoir ou ſans vouloir le ſuivre. C'eſt en vain que l'on tâche d'oter les effets à force de parler, quand même on parleroit de la manière la plus belle, la plus pa-

thétique & la plus énergique; tant que l'on ne ſonge ou que l'on ne peut pas détruire les cauſes. C'eſt un ſon vuide de ſens, des paroles en l'air, des phantômes ſéduiſans & des reves agréables —

Ajoutés à l'intérêt la poltronnerie & les liens d'état ſont déja rompus. Les loix ſont ſans vigueur, des lettres mortes, des peintures Gothiques, dont on ſe moque & que l'on viole impunément. Les loix pourroient être reveillées par le riche, qui ne veut pas. Elles ne le peuvent pas être par le pauvre qui voudroit. Voici le péril & la perte de ſa propriété & de ſa vie — le déſpotiſme & l'eſclavage, ou bien le joug de l'étranger, & avec cela que faut il encore pour rendre la misère de l'eſpece humaine plus complette?

Il n'y a plus de théatre pour les vertus héroïques, l'élement des eſprits & la nourriture de l'ame. C'eſt dans les périls que s'affermit le courage. C'eſt dans le malheur que ſe fortifie l'amitié. Les ſcénes de l'affliction, voici la carrière de la géné-

généroſité. C'eſt dans l'adverſité que le coeur ſe purifie, que l'eſprit s'eleve, que l'ame prend ſon eſſor. C'eſt en combattant les revers de la fortune que le coeur s'étend. En un mot, l'exercice de nos forces eſt la véritable, la meilleure & la plus belle ſerre des vertus les plus nobles, les plus élevées & les plus aimables. Le repos, la molleſſe, la poltronnerie voici le tombeau de toute grandeur du coeur.

Il eſt deja évident par le précédent, que le coeur, lorsqu'il ſouffre au milieu de la fureur de la guerre, ne peut ſouffrir que pour quelque tems, pour ſortir d'autant plus embelli, rajeuni & fortifié. Les avantages de la paix ne ſont que des fleurs d'automne de la guerre qui ſe flétriroient néceſſairement dans une paix continuelle.

La rudeſſe, la licence & la cruauté voici les ſuites ordinaires de la guerre. Mais cette playe du coeur ſe guérit par la force, le courage & le patriotiſme. Cette dureté s'amollit & cette rudeſſe ſe polit bientôt

 dans

dans le ſein de la ſociété. Ce mal eſt paſſager & les fruits de ces vertus ſont plus ſolides.

La paix perpétuelle par conſéquent, ſelon le doux reve de nos ſages, ne produiroit jamais la vertu humaine; elle la détruiroit au contraire, malgré toutes les imprécations horribles dont on comble ceux qui le ſoutiennent. Tendre coeur humain, les fleurs d'une paix perpétuelle feroient pour toi des épines! Coeur humain céleſte, une paix continuelle affoibliroit tes ailes pour t'enchainer à la terre! Coeur héroïque, tes déſirs ſublimes s'étoufferoient dans une voluptueuſe paix continuelle. Conſidérée auſſi de ce côté elle ne ſeroit qu'une idole dorée — un crocodile imitant de tendres larmes humaines & des tons qui percent le coeur,mais qui déchire & engloutit. Mortels, adorés le ſouverain ſage & bienfaiſant de l'univers, qui tournant continuellement la roue de la guerre & de la paix ſans l'arrêter jamais entièrement dans un point. Contentons nous de

notre

notre ſort, perſuadés que l'accompliſſement de nos voeux puérils, & c'eſt le ſort des voeux puérils, répandroit ſur la terre la misère, la déſolation & la mort.

Voici le portrait du monde en miniature dans la paix perpétuelle. Les citoyens, des cadavres ambulans depuis les maillots jusqu'au tombeau, en partie par la molleſſe & en partie par l'indigence — La ſtupidité, les préjugés, la ſuperſtition enchaînant les mortels de leurs fers — les arts, les lettres, les ſciences abſorbés dans l'abîme de l'ignorance — la mort de l'eſprit — l'inaction, la molleſſe, l'eſprit d'intérêt univerſellement répandu, le tombeau du patriotiſme, la poltronnerie, l'injuſtice, des crimes qui font frémir, le déspotiſme, la ſervitude — la perte de ſa propriété — plus de puiſſance, de grandeur & de gloire des nations par la diſſolution de tous les liens nationaux — plus de famille par la déſtruction de tous les noeuds de famille — d'abord des ſcélérats énervés, poltrons & malicieux, enfin des plantes — la terre d'a-

 bord

bord la fcène d'une misère la plus afreufe enfin la mort, le chaos du monde moral — l'empire des bêtes fauvages fur l'homme — l'homme une bête domeftique — L'image divine qui avoit brillé dans le vifage humain eft effacée, le feu qui avoit coulé de la fource éternelle divine dans les efprits humains, eft éteint, le coeur humain échauffé d'une chaleur célefte, eft refroidi, le coeur tendre eft endurci, le coeur qui s'élevoit au deffus des nuées eft plongé dans la pouffière! Le miroir de la divinité, la terre & la nature humaine, eft brifé & écrafé! —

„Mais fi la paix perpétuelle engendre la mort, & que la guerre produit les nations; ne pourroit on pas en inférer: plus de guerre, plus de grandeur; guerre perpétuelle, grandeur infinie?„

Tout le monde fait que cette manieré de conclure n'eft pas toujours jufte. Sans quoi l'on feroit en droit de conclure auffi: que comme la nourriture eft le moyen de conferver la fanté & la vie, par conféquent

quent plus de nourriture, plus de ſanté & de vie; manger & boire continuellement, c'eſt le fruit de l'abre de vie. La nature a mis ſes bornes, que l'on ne paſſe point impunément. Voici l'écueil des metaphyſiciens & des moraliſtes oubliant, que l'homme a ſes bornes, deux extrêmes, qui conduiſent également à la ruine.

La divinité éternelle a gravé ſon image d'une manière ſi éclatante dans le monde phyſique, qu'il peut prèsque toujours ſervir de modèle au monde moral. Le ſoleil & la pluye, la chaleur & le froid, le tonnère, l'orage & le calme — qui oſeroit nier leurs avantages merveilleux? Et cependant il n'en faudroit qu'une année entière ſans diſcontinuer, pour replonger la terre dans le chaos. Je ne répéterai pas ici ce que perſonne n'ignore, & ce que l'on n'oublie que dans l'application, c'eſt à dire, alors quand on en a beſoin; que tout eſt rélatif dans ce monde ſublunaire.

Pourquoi eſt ce que l'on pouſſe une choſe? Parcequ'on ne veut ou ne peut

N 5 pas

pas la porter. Pourquoi le boulet forti du canon ne-court il pas éternellement? Parcequ'il ne peut pas étant empêché par la force diminuée de la poudre, par fa propre pefanteur & par les obftacles de l'air. Chaque coup a une force bornée, & fi l'on veut faire continuer le mouvement, il faut répéter le coup. Cependant ce feroit fans deffein que de pouffer continuellement. A quoi bon ce catechifme? Simplement à faire voir, que la guerre perpétuelle feroit du moins fans deffein. Le développement de la nature étant commencé par la guerre la roue tourne du moins pour quelque tems, & ce feroit fans but, que de la tourner perpétuellement de la main, quand une fois elle eft mife en mouvement.

La guerre éveille l'efprit guerrier, qui commence à filer le tiffu de la grandeur humaine. La force du corps, la nourriture de l'efprit, l'énergie du coeur — voici les fruits de cette ferre. Les rameaux, les fleurs & les fruits pouffent tant que durent la racine & le fuc. Souvent une guerre a fait fon devoir pour cinquante ans.

Pour-

Pourquoi les anciens poëtes ont ils chanté leurs airs héroïques? Ce n'étoit certainement pas pour encourager les peuples à une guerre continuelle. Les poëtes pouvoient avoir en même tems pour but d'apaiſer la faim; mais l'état ne peut avoir eu en vue, que d'exciter ou de nourrir l'eſprit guerrier. Celui ci s'étant entièrement éteint ne peut être rallumé que par la guerre, c'eſt ce que nous allons prouver dans la ſuite. Tant que l'air eſt pur, on n'a pas beſoin de vents furieux, d'orages & de fumée au vinaigre.

Mais la guerre perpétuelle ne ſeroit pas ſeulement ſuperflue, elle ſeroit encore funeſte, comme tout ce qui eſt ſans but dans ce monde rentre en corruption. Tout ſuperflu eſt rayé du plan de la ſageſſe éternelle comme un obſtacle & comme un poiſon. Que l'on n'attende pas que je repréſente de couleurs noires les ſuites funeſtes qui réſultent de la guerre pour les particuliers. Elles ſe perdent dans le bouleverſement général ſemblable à une petite vague

gue engloutie par la tempête. La perte positive produite par l'épuisement, & la négative qui vient de ce que la proportion est blessée & dérangée, se croisent souvent & s'engendrent l'une l'autre. C'est par cette raison, que nous n'observerons aucune méthode déterminée.

Des peuples enveloppés dans une guerre continuelle seroient des peuples entièrement occupés de se détruire mutuellement. Quel objet terrible, qui accoutumeroit toute la nation à la fureur d'égorger, qui réuniroit toutes les forces du corps & de l'esprit pour ne les employer qu'au carnage! Deux cas: ou ils réussiront, ou non. Dans le prémier l'une de ces nations extirpant l'autre entièrement, la guerre continuelle est finie: ou s'étant détruites réciproquement l'une l'autre, la guerre perpétuelle cesseroit d'être perpétuelle. Elle seroit une chimère dans ce double sens. Dans le dernier cas les peuples seroient éternellement occupés de s'égorger, sans en perdre ni la force, ni la volonté, ni les sujets. Ai-

je

je beſoin de prouver amplement, que ce cas eſt impoſſible? La guerre de ſucceſſion en France allumée par Edouard III & Philippe de Valois eut bien l'air d'une guerre perpétuelle. Mais ces deux rivaux furent obligés par l'épuiſement de leurs forces de faire une trève, ou la guerre ceſſa des années entières même ſans trève, jusqu'à ce que les deux partis eurent raſſemblé de nouvelles forces pour maſſacrer. A la fin ils furent contraints de faire formellement la paix. C'eſt plutôt l'affoibliſſement, que l'expérience, la réflexion & la prudence, qui les força de faire un pas qui leur étoit devenu ſi ſalutaire à tous les deux. La guerre de trente ans en Allemagne devoit naturellement ceſſer enfin, lorsque la défaillance étoit au plus haut degré parmi les puiſſances belligérantes. C'eſt ainſi que le phantome de la guerre perpétuelle diſparoit aux yeux de la raiſon en laiſſant ſeulement la queſtion: quelles ſont les ſuites d'une longue guerre? L'hiſtoire nous inſtruira le mieux.

La

La guerre exige des dépenſes extraordinaires ou de la part. de la nation & de ſon ſouverain, ou de la part des particuliers. Dans le prémier cas il arrive ce que nous avons vu dans tous les ſiècles. Des impôts énormes croiſſant en proportion avec la durée de la guerre énervent & anéantiſſent les nations. Les exemples effroyables de peuples, que ce chancre incurable mange encore après des ſiècles, voici les monumens de colère expoſés pour inſtruire la poſtérité!

Si la guerre ſe fait par les particuliers, bientôt il n'y aura plus de nation. L'on voit encore dans les ténèbres de l'éloignement l'âge des repaires de brigands tirant ſon épée ſanglante. Et le ſage ne regarde qu'en frémiſſant dans les ſiècles du bouleverſement général, où ce globe ſembloit ſe replonger dans le vieux chaos. La ſuite d'une longue guerre feroit alors une anarchie cómplette, & combien d'horreurs ce ſeul mot ne renferme-t-il pas? Je paſſe ſous ſilence tous les maux corporels, la famine, la peſte, la mort — quoiqu'ils

ſoyent

ſoyent d'une grande importance, parceque le corps ne ſouffre jamais ſans l'eſprit — Mais que deviendront le coeur & l'eſprit? Que deviendront les lettres, les arts, les ſciences, le commerce, les loix, la propriété? Otés tout ceci à l'homme, que ſera-t-il?

L'eſprit créateur tout entier ſe conſume à inventer des inſtrumens meurtriers. C'eſt de là que naiſſent ces genres de mort, dont le ſeul récit fait frémir. C'eſt alors que l'on invente le feu grégois & toutes les machines meurtrières pour l'attaque & pour la défenſe. Mais qu'invente-t-on pour former l'eſprit? Rien du tout, parcequ'on n'a beſoin de rien. Il ne faudroit qu'une guerre de deux ſiècles pour éteindre la dernière étincelle des connoiſſances, par la ſeule raiſon, qu'elles ſeroient inutiles. Il n'y a pas de loiſir, point de ſaiſon pour faire fleurir & murir les arts & les ſciences. Les germes développés par le commencement de la guerre pourriſſent dans une guerre de longue durée. Ou bien

ils

ils croiſſent, le ſuc monte dans les vaiſſeaux, mais l'air mortel du nord le glace & fait crever les vaiſſeaux. L'honneur, ce grand mobile des actions humaines, n'eſt alors que la ſoif de la gloire militaire. On ne chante, tant que l'on chante encore, que le héros ſelon la quantité des hommes tués; jamais le ſage ſelon le nombre des vérités découvertes. Tout le monde ſait, que les ſciences ſe retirent, lorſqu'elles ſont peu eſtimées ou même mépriſées. Le plus grand outrage eſt d'être appellé un efféminé, un poltron — noms dont on déſigne tous les ſavans, les artiſtes, les commerçans, les artiſans. Toutes les étincelles des ſciences s'éteignent ſucceſſivement, & rien n'eſt capable de les rallumer. On ſe flatteroit en vain, de pouvoir braver par l'imprimerie une guerre qui dureroit des ſiècles. L'on ne conſidère pas, que l'on n'imprime pas de livres, quand on n'en vend plus; qu'on n'en vend plus, quand on n'en lit plus; qu'on n'en lit plus, quand on n'a plus de loiſir, quand on ne trouve plus de gout

aux

aux lettres, & que même l'imprimerie ſeroit oubliée dans le cours d'une guerre ſemblable. Je n'eſpère pas qu'on ſe flatte, que la guerre reſpecteroit les bibliotheques? Auſſi peu que les garçons dereglés & les ſauvages. Il faudroit un prodige pour empêcher de diſparoitre de deſſus la ſurface de la terre en moins de deux ſiècles, tous les livres, toutes les imprimeries, toutes les écoles, univerſités, académies & ſociétés littéraires. Il n'y a rien, par où l'on puiſſe braver les ténêbres & les ſpectres de l'ignorance, que par un beſoin continuel des ſciences & par le reſpect qu'on leur porte & qui en eſt la ſuite. Tant qu'ils ſubſiſteront, les lettres ne tomberont point, mais leur décadence entrainera de même celle des ſciences. Rien ne pourra arrêter cette chûte, ni les rayons univerſellement répandus — car la nuit des guerres les éteint tous — ni les bibliothèques nombreuſes — car ou bientôt elles ne ſeront plus, ou l'on n'en profite pas & on les regarde comme des grimoires, — ni l'imprimerie,

rie, — car elle fera bientôt oubliée dès qu'on ne s'en fervira plus. L'ignorance & la barbarie accompagnées de tous leurs enfans malheureux renaitront d'une pareille guerre. La foule terrible de préjugés, combattus avec un fuccès inégal même par des fiècles éclairés, régnera avec un fceptre de fer fur ce globe. Les hommes, les images de la divinité, fléchiront les genoux devant des fquilles & des boeufs. Les vices feront déifiés, & la divinité fera anéantie — car l'incrédulité la plus énorme c'eft la fuperftition — Les loix, les mœurs & les ufages font barbares. Voici l'origine des duéls, des épreuves au feu & à l'eau avec tous les Ordaliums, cette ignominie éternelle de la raifon humaine. La politeffe des mœurs, les graces, la complaifance — on n'en parlera plùs. Il y a deux cas: ou l'homme s'abaiffera à la bête, ou l'anarchie fe fera jour à travers les ténêbres & le défordre, & ce dernier cas arrive ordinairement. Les forces étant épuifées l'on défire le repos, & c'eft dans fon fein que les graines des lettres fe préparent de nouveau.

Quel-

Quelles vertus pourroient naitre dans une longue guerre? Aucunes, car toute trace de connoiſſance & de ſympathie ſeroit effacée. Les penchans rudes & ſanguinaires, voici les germes d'où ſortiroit la plante morale. Les vices les plus énormes ſe pratiquent. Plus d'eſſor du cœur vers les aſtres. La juſtice — elle eſt ignorée jusqu'à ſon nom dans un âge où toute idée de juſte & d'injuſte ſeroit impoſſible. Avec la ſociabilité & la ſociété toutes les vertus ſociales ſe ſont retirées. Chacun eſt iſolé, environné d'ennemis, toujours pret à attaquer ou à ſe défendre. Le ſeul penchant qui pourroit ſe ſauver de la cataſtrophe générale, c'eſt l'intérêt, lui qui ſeul changeroit l'homme en bête. On ne rève plus des vertus du patriote & du héros. L'empire romain & le moyen âge, voici les exemples vivans des horreurs qu'entraine une guerre de longue durée.

M. Home *) a raiſon de dire, que la guerre continuelle & la paix perpétuelle

 ſeroient

*) Hiſtoire de l'homme.

feroient également funeftes. La prémière changeroit les hommes en animaux carnaffiers, la dernière en bêtes de fomme.

Maintenant il eft aifé à voir, qu'une guerre alternative eft accompagnée d'avantages inconteftables, qui fe réuniffent en ce qu'ils enflâment ou nourriffent l'efprit guerrier.

L'efprit guerrier eft le foutien du patriotifme, ne reconniffant au deffus de lui que les loix & point du tout les hommes, parcequ'il eft le fentiment de fon mérite. Il défend la patrie contre l'attaque des étrangers. De plus, il devient l'antidote contre le poifon des maladies qui fe gliffent dans l'état, contre l'opium de la léthargie publique, contre la femence de ferpent de la molleffe & de fes enfans hectiques. Il devient le collyre contre l'aveuglement de l'ambition. C'eft le fel de la terre. Mais fi le fel perd fa faveur, avec quoi falera-t-on? Le bien public n'eft que dans la bouche des citoyens & devient le voile de l'intérêt, le manteau des crimes & le fard de la foibleffe & des vices.

C'eft

C'eſt la molleſſe, la poltronnerie & l'intérêt qui regnent en déspotes dans une longue paix, que l'on bannit le plus ſûrement par les vertus oppoſées. Mais qui eſt ce qui fortifiera les nerfs d'un peuple languiſſant? Qui verſera le feu & la vigueur céleſtes dans des êtres foibles & timides? Qui les encouragera du noble enthouſiaſme de ſe ſacrifier pour la patrie? C'eſt certainement un eſprit tout différent de l'eſprit de foibleſſe.

Tout ceci exige de la vigueur, de la fermeté, des ſentimens déſintéreſſés — des vertus du coeur & de l'eſprit, qui dans ce monde ſublunaire ont toujours été les fruits de l'exercice. Cet héroïſme eſt il poſſible dans une paix de longue durée. Non, car il y feroit ſuperflu & même ridicule. Quand eſt ce que les vertus généreuſes ſont poſſibles, utiles & eſtimées? Quand elles trouvent un théatre, dans les grands périls, dans une cataſtrophe univerſelle, dans des revers accablans. L'homme jouet de l'adverſité eſſaye ſes forces. Expoſé aux inju-

res des ſaiſons, à la privation des beſoins de la vie, le corps ſe fortifie, qui avoit été affoibli par le repos, par l'oiſiveté & par la molleſſe. L'eſprit toujours actif, toujours occupé devient ſageſſe & prudence. Quand eſt ce que le génie, le diſcernement, l'eſprit créateur eſt poſſible & utile ? Lorſque l'on combat ſa mauvaiſe fortune. La vertu, ce mot, pris dans le ſens ou le plus borné ou le plus étendu, eſt le fruit de l'adverſité. Le coeur eſt ſuſceptible de toutes les vertus. Mais ces diſpoſitions ſeront éternellement enſevelies ſans jamais eclorre, à moins qu'elles ne ſoyent ſemées ſur le terrein du malheur. L'amitié & la patience naiſſent dans l'adverſité, & la généroſité ſe montre dans les outrages que nous eſſuyons. Il n'y a d'élévation du coeur que par la diſſolution de toutes les chaines terreſtres, qui bornant nos vues reſſerrent nos voeux & changent l'horiſon & la ſphère humains en ceux d'un animal terreſtre.

L'inté-

L'intérêt dévore les peuples dans une longue paix. La guerre ſeule les délivrera de ce monſtre. Quand eſt ce que le nom de patrie commence à avoir une ſignification? Alors quand la nation eſt obligée de ſe lier pour rompre les fers d'un étranger, quand la patrie nous a couté bien de la peine, bien des efforts, bien des ſacrifices. Alors elle nous devient précieuſe, comme la mère tendre regarde le favori de ſon coeur avec plus de transport, qui a été pour elle un enfant de douleur. Alors le patriotiſme renait, le ſentiment de ſoi même ſe rallume, le courage & une vigueur nouvelle ſe répandent ſur la maſſe morte. Le peuple ranimé, & inſpiré d'un nouvel enthouſiaſme s'élève dans la carrière du ſoleil par les aîles les plus nobles.

N'y a-t-il pas de différence entre l'eſprit de guerre & l'eſprit guerrier? Celui-là pourroit il ſubſiſter ſans celui-ci? Celui-là pourroit il remplacer celui-ci? Celui-là pourroit il enflâmer celui-ci? Voici des queſtions que nous tâcherons de ré-

ſoudre encore pour n'avoir pas travaillé en vain jusqu'ici.

J'appelle eſprit guerrier ce feu ſacré, lorsqu'il brûle dans tous les coeurs, ou du moins dans celui de la plûpart des citoyens. L'eſprit de guerre n'eſt que l'eſprit guerrier des princes. L'Europe eſt agitée par l'eſprit de guerre, veut dire: nos princes ſont guerriers, & point du tout: les Européens ſont animés de l'eſprit guerrier. L'eſprit de guerre ſe raporte à l'eſprit guerrier dans la même proportion que toute la maſſe des peuples à leurs ſouverains. Prenés cent princes pour l'Europe & cent millions d'habitans, l'eſprit guerrier ſera $\frac{1}{1,000,000.}$ C'eſt à ce point qu'il s'eſt perdu, & qu'il faudroit peu pour le détruire entièrement! Il s'en faut beaucoup, que l'eſprit de guerre puiſſe remplacer l'eſprit guerrier. Il fut noyé dans le marais du luxe, de l'eſclavage & de l'intérêt. Jamais on n'a vu des troupes plus nombreuſes & mieux diſciplinées, qu'aujourd'hui, & cependant, qui oſera le nier, jamais l'eſprit guerrier n'a

moins

moins agité les coeurs, que de nos jours. Nos armées ſont compoſées de mercenaires & d'eſclaves, levés en partie par force ou par artifice, en partie contraints à faire ce pas par le beſoin, par la pareſſe, par le déréglement ou par le point d'honneur, là où cette condition eſt honorable, & elle l'eſt partout. Tous ces penchans & ces paſſions différentes, les ſuites du luxe, ont raſſemblé cette foule d'esclaves, qui ſont traités en inſtrumens ſous le fléau d'un chef guerrier. Une étincelle de feu mettroit l'océan en combuſtion plutôt que l'eſprit de guerre remplaceroit l'eſprit guerrier, que nous avons étouffé par toutes nos inſtitutions. Il exige & un ſentiment & une activité propres. Toutes nos actions ſont préſcrites. Perſonne n'oſe ſe venger ſur ſes ennemis. C'eſt les loix qui doivent le faire, & celui qui l'entreprendroit ſeroit puni par elles. La législation & la police forment une digue contre les excès de l'eſprit guerrier, qui à certain égard empêchent ſon exercice. L'on voit tous les extrêmes

ſe rencontrer dans ce monde ſublunaire. La privation de toutes loix & de tout ordre changeroit les hommes en bêtes ſauvages. Forcés toutes les actions humaines dans le parc des loix, vous en ferés des machines humaines.

„Mais ſi l'eſprit de guerre ne peut pas remplacer l'eſprit guerrier, ſi le prémier ne fait qu'engendrer nos guerres ſanglantes; pourquoi balancerions nous à l'extirper entièrement? Il ne reſte à l'eſpèce humaine après avoir perdu ſon eſprit, que l'alternative pitoyable, où de s'égorger mutuellement, ou de vivre tranquiles enſemble, de languir & de dormir. Tirés le parallèle & vous trouverés ce dernier toujours préférable au prémier.„

Si l'eſprit de guerre n'étoit bon que pour maſſacrer, il pourroit bien diſparoitre pour toujours. Mais comme il eſt le dernier & l'unique moyen d'exercer l'eſprit guerrier, que c'eſt le ſeul cas, où il peut être rallumé, fortifié & verſé ſur un grand nombre, ce ſeroit un malheur, que ce cas n'arrivât jamais. Je m'explique.

Tou-

Toute la maſſe croupiroit dans une léthargie continuelle, une partie mourroit de faim, l'autre ſeroit dévorée par la molleſſe & par les débauches, & le reſte meneroit une vie purement végétale, ſi une guerre ne venoit quelquefois remuer la maſſe croupiſſante. L'eſprit de guerre contribue à développer l'eſprit guerrier. Une bataille, voici ſon théatre, où les forces s'eſſayent. L'exemple, l'autorité, l'amour du monarque attaqué par un uſurpateur, & vingt autres circonſtances rallument l'eſprit guerrier. Qu'un téméraire ſe mette à la tête d'une foule de peuple, le haranguant: brave & loyal celui qui me ſuivra! poltron & pendart celui qui nous abandonne! — même celui, qui n'a jamais éprouvé la moindre étincelle de courage le ſuivra; & la révolte eſt achevée. Ce rayon ſe communique auſſi rapidement que le feu électrique, il pénêtre même là où il ne ſemble y avoir que des bourbiers. Les triomphes, les conquêtes, les dépouilles, les fatigues, les travaux & leur ſuite, le mépris

pris des dangers, des efféminés — voici les appas, les mobiles & la nourriture de l'esprit guerrier. Une armée femblable communique à toute la nation une masse de vigueur & de liberté mâles. Ce n'est qu'elle & ceux qui lui ressemblent que l'on estime. Cela dure tant qu'il pourra, jusqu'à ce qu'enfin au sein de la paix ces sentimens héroiques se perdent insensiblement & exigent un nouveau théatre. En même tems il ne faut pas oublier les lumières & le changement des mœurs, que la guerre entraine toujours. Nos savans écrivent, mais il n'y a que nos savans qui lisent ce que nos savans écrivent, & le vulgaire s'instruit par sa propre expérience & par une information orale de ses semblables.

C'est ainsi que l'esprit de guerre ne peut jamais remplacer l'esprit guerrier, mais le reveiller; & il faut laisser subsister le prémier, pour ne pas faire disparoitre entièrement le dernier. C'est le vase, où cet esprit se conserve pour en distiller de tems en tems quelques gouttes sur la masse.

ſe. Ce vaſe une fois caſſé & la liqueur verſée; tous les peuples de la terre ſeroient ce que les Turcs ſont ſous le fléau du Grand ſeigneur, & un troupeau de bétail ſous le fouet du paſteur. Il faudroit qu'un ſecond Prométhée allât ravir le feu du ciel pour faire des hommes nouveaux —

Combien de fois faut il faire la guerre?

Je ne vois pas que cette queſtion réſulte de ces deux principes: la guerre continuelle ſeroit auſſi funeſte que la paix perpétuelle, & le bonheur du monde exige qu'elles ſe relevent continuellement. Mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible d'y répondre autrement qu'en général, c'eſt à dire, auſſi bien que ſi l'on n'y répondoit pas du tout. Ne pourroit on pas demander par la même raiſon: combien de fois nous faut il du ſoleil, de la pluye, de la neige & combien de tempêtes par année? Ces calculs ſont du reſſort du directeur de l'univers. Notre influence eſt comparée à la ſcience comme rien, ou comme un feu follet au ſoleil à ſon midi.

La maxime la plus ſage des ſouverains de la terre eſt celle: de nourrir l'eſprit guerrier & de faire toujours les préparatifs de guerre les plus efficaces ſans déſirer la guerre ni la craindre. Voici aſſurément le moyen le plus ſûr de conſerver la paix le plus long-tems que poſſible, quoiqu'il ne ſoit certainement pas celui d'établir la paix perpétuelle. Nos ſouverains ſont armés d'une manière bien redoutable; l'épée eſt tirée à tout moment & toujours rémiſe. Ce n'eſt pas que l'on ſoit pacifique, c'eſt que l'on ſe craint mutuellement.

„Quel but l'auteur peut il s'être propoſé en éveillant les amis des hommes de leur reve patriotique? Voir des roſes, des prés fleuriſſans & verdoyans, & des hommes qui au transport de leurs embraſſemens s'inſpirent la volupté la plus pure & la plus douce, qui ſe ſouriant ſe plaiſent à ſe voir heureux, & qui leurs mains & leurs yeux ſaints & pacifiques levés avec transport vers la voute des cieux, dans la jouiſſance du bonheur elèvent leurs voix en actions

de

de graces les plus ardentes vers le trone de Dieu — voir ce tableau & ſemblable à un démon malin couvrir ce paradis de vapeurs infernales, ravager le jardin divin par la foudre & par des volcans — aſſurément cela eſt inhumain ! Qu'on ne trouble pas les cœurs tendres dans leurs reves voluptueux, lorsqu'on ne peut pas leur préſenter un plus grand bonheur.„

L'auteur de ces feuilles n'eſt pas l'ennemi de ſes frères. Mais il eſt perſuadé, que ce n'eſt pas par des erreurs quelque douces & dorées qu'elles paroiſſent, que l'on peut & doit les conduire au bonheur. Il y a des amertumes, qu'il faut avaler pour jouir de l'avantage de la ſanté. Combien de fois les douceurs ſeroient des poiſons mortels! La vérité, ſans être ternie du menſonge & de l'erreur brillans & rians, la vérité ſeule eſt la nourriture de l'eſprit, quelque répugnante qu'elle paroiſſe d'abord. Elle ſeule diſtille des gouttes de roſée céleſte dans le cœur, affermit le courage & conduit les mortels par des ſentiers

tiers terreſtres au ſéjour des bienheureux.

Que les adorateurs de la philoſophie à la mode de ce ſiècle apprennent par ces feuilles, par quels chemins & à quelles fins ils ſont menés par leurs divinités. Hélas! l'imagination couleur de roſe, s'élevant par des aîles hardies dans des régions céleſtes, n'eſt pas faite pour nous conduire à la route droite de la vérité, à moins que la froide raiſon ne ſoit l'étoile polaire. Voilà ce que tout le monde ſait, mais tout le monde qui le ſait n'en ſuit pas moins la voix de Sirène de ces ſages aimables, qui peignant le monde, les hommes, leurs diſpoſitions, leur ſort & leur deſtination d'une manière louche & par des couleurs magiques, conduiſent les mortels à l'abîme par des erreurs brillantes. Qu'une philoſophie doit nous paroitre ſuperficielle & énervée, dont les principes ſe changeant toujours en brouillards laiſſent le cœur & l'eſprit vuides — & qui inſulte à cœux qu'elle a trompés! Il eſt douteux, de qui la poſtéri-

ſtérité plus ſage ſe moquera le plus, ou de nos ſages adorés, ou de la bêtiſe du ſiècle qui les encenſant s'eſt gravé avec de l'eau forte, comme M. Herder*) s'exprime, le le nom de philoſophie ſur le front.

Quand eſt ce que finira cette fermentation de projets ſans nombre, qui dans ce ſiècle, ſemblable aux flocons de neige tombent & ſe fondent ſur la ſurface de la terre? Des projets de réforme & de refonte de tous les objets, de la religion, des loix, de l'éducation, de la philoſophie, de l'hiſtoire, de l'agriculture, & Dieu ſait de combien d'autres choſes encore! Tout eſt raffiné, réformé, poli, démoli, renverſé, fondu, courbé, rompu, bâti, raſé, ſouvent tout-à la fois, toujours ſe traverſant l'un l'autre! „Ceſt la ſuite de l'eſprit de récherche, de l'invention & de l'activité.„ Non c'eſt l'effet de l'ignorance, de la foibleſſe; c'eſt le défaut de l'eſprit ſérieux & mur, de la prudence; c'eſt l'orgueil & l'indifférence envers le ſort de ſes frères;

 c'eſt

*) Philoſophie de l'hiſtoire.

c'eſt la raiſon au délire éblouie par l'imagination & par la molleſſe.

La réforme du monde eſt une entrepriſe bien plus importante & plus difficile que ne penſent ces projettans frivoles & légers. Il n'y a que les hommes qui à beaucoup d'expérience ont joint une réflexion mure, en un mot, il n'y a que les ſages, qui puiſſent exécuter des entrepriſes de réformer leur ſiècle. Mais ils ne montent jamais ſur des échaſſes, jamais leurs efforts ne ſont bruyans. Des réformes imperceptibles en détail, voici la démarche de la ſageſſe. C'eſt par cette raiſon qu'ils ne ſont adorés qu'après des ſiècles. Leurs mérites cachés aux yeux de leurs contemporains leur attirent la reconnoiſſance & l'immortalité de la poſtérité. Leur eſprit ſe perpétue par ſes fruits. Tout le monde regarde les météores & les oublie. Le ſoleil de Dieu eſt éternellement brillant & bienfaiſant, chacun en reſſent les faveurs, & il n'y a que le ſage qui veuille remercier.

No-

Notre âge, principalement depuis environ dix ans ne préſente qu'une arlequinade. L'homme ſage doit néceſſairement ſe moquer des puérilités & des farces de nos prétendus ſages & génies. Avant que ce ſiècle ſe ſoit écoulé tel ſera oublié, qui aujourd'hui fier de ſon immortalité condamnant les ſiècles paſſés ſe conſtitue le juge de ſes contemporains & le législateur de la poſtérité —

Perſonne n'eſt moins capable, d'exécuter des plans de réforme du monde, que le coeur doux & humain accompagné d'une imagination échauffée. Etant lui même noble & bon, tout eſt beau & bon à ſes yeux. Les hommes de cette empreinte entrainés par un ſaint enthouſiaſme voudroient tout renverſer pour pouvoir après le refondre ſur leur modèle céleſte. Partout ils rencontrent des obſtacles & des difficultés imprévus, & même là, où ils réuſſiſſent, ils regrettent le luſtre divin dont ils revèrent. Il s'enſuit du mécontentement & de la puſillanimité. L'eſ-

prit s'égarant dans le labyrinthe des doutes & des queſtions, propoſés par la raiſon trop tendue, eſt abſorbé enfin par le deſéſpoir, du moins par le découragement & par l'inaction. Ils oublient ce qu'ils ne ceſſent de répéter en n'y ſongeant jamais: tout eſt imparfait dans ce monde ſublunaire.

Ces feuilles ont pour but de juſtifier la providence divine. Il eſt bien triſte de voir les hommes raffinés dans les arts meurtriers s'égorger & s'occuper continuellement du carnage. L'ami des hommes doit frémir à cette vue, ſurtout quand il s'eſt perſuadé, que toutes ces horreurs pourroient bien ne pas être, & que l'eſpece humaine étoit deſtinée á la jouiſſance d'un repos & d'une paix perpétuels. Il y a des révolutions & des guerres, parcequ'elles ſont néceſſaires, parceque c'eſt par elles ſeules, que l'eſpece humaine paſſant par des ſcènes diverſes s'éleve au point de ſa deſtination, & que ſans elles elle ſeroit abaiſſée aux bêtes. C'eſt ici, que reluit la ſageſſe & la bonté éternelle du directeur de l'uni-

l'univers, qui embraſſe & qui gouverne tout. C'eſt de l'imbécillité d'eſprit, c'eſt l'ingratitude & la malice les plus atroces, que d'en douter, que de les méconnoitre.

Voici une ſource de ſoulagement pour le cœur à la vue des deſtins du monde dans tous les ſiècles. C'eſt une éloquence vuide & purement verbale, que de s'écrier hautement ſur l'aveuglement des peuples, qui ſe conſument d'un zèle dévorant. Placés dans un petit coin de l'univers nous le conſidérons avec des yeux de taupe. Obſervant un petit ombre nous ne ſongeons pas qu'il eſt néceſſaire pour relever les couleurs du grand tableau. C'eſt les récherches ſur la voye de la providence & ſur le développement de la nature humaine qui ſont ici comme dans toutes les ſituations du cœur, le fil, qui nous reconduit ſûrement du labyrinthe des doutes & du mécontentement. Elles nous font déſcendre des hauteurs des nuées qui cauſent le vertige, pour nous mener dans des ſentiers de rochers, où l'éclat céleſte dispa-

 roit,

roit, je l'avoue, mais où les hommes ne se présentent ni comme des anges ni comme des diables, mais simplement comme — des hommes. Et nos génies bouillonnans ont beau se moquer, il n'y a cependant que la froide raison qui sache l'effectuer.

Vous, que le ciel, la nature & votre condition appellent au rude métier de la guerre, votre destinatiou est sublime & l'immortalité votre récompense! Ce n'est pas sur des couffins tendres & sur des sophas voluptueux que germe la semence de la perfection divine de l'espece humaine. C'est dans les routes d'épines, à l'ardeur du soleil, au froid mortel, au combat avec tous les élémens, avec soi même & avec les ennemis, que se développe la grandeur d'ange. Sans vous, héros, le monde seroit une solitude, toutes les forces expireroient, tous les esprits s'évanouiroient — l'élisée deviendroit un desert. Cest par vous, armées victorieuses, que souffle l'air divin sur une masse morte. Les nuées ténêbreuses de l'ignorance, & des

mœurs

mœurs barbares & ſuperſtitieuſes s'enfüyent tremblantes devant vos foudres, comme les ſpectres de minuit devant les rayons de l'aurore. Des ſentimens & des vertus héroïques, des actions nobles fleuriſſent ſous les pas du fier vainqueur. Et ſi jamais les noms de père, de mère, de frère, de ſoeur, d'épouſe, de fils, de fille, de patriote, de patrie, d'amitié devenoient des noms chers & ſacrés, inſpiroient de la vigueur & de l'activité, c'eſt à des révolutions cauſées par la guerre dans un monde, renflammé par vous, ſoutiens généreux & déſintéreſſés de l'humanité, du feu céleſte, l'eſprit guerrier, c'eſt à vous, dis-je, que nous en ſerions redevables.

Torrent éternel des efforts des mortels! Agitation perpétuelle des flots des deſſeins humains, qui depuis des ſiècles as changé ſi ſouvent la face des ſcènes de ce monde, où les mortels ſeront ils jettés enfin par ton orage? Sont ce des progrès continuels d'un degré de l'humanité

nité à l'autre? Ou bien n'eſt ce qu'un cercle perpétuel? Voici l'énigme couvert par la providence, d'un voile impénetrable pour le cacher au ſage comme au fou. Notre devoir eſt l'adoration, & la perſuaſion la plus ſûre doit être notre ſoutien: que ſans exercice il n'y a pas de force ſur la terre, ſans récherche point de lumières, ſans combat point de vertu, ſans effort point de jouiſſance & ſans activité point de bonheur! Qu'au reſte ce globe ſe rechange mille fois par le torrent de flâmes des nations! —

